

À l'Est de Pecos

Frankie Angelo

Tout droits réservés
Fluo
ISBN: 2-9517492-0-1
11, rue Talma
75016 Paris France
(0033) 0631425300
francois-frederic.engel@wanadoo

A Adam et à toute sa progéniture.

Ismaé était heureuse. C'était aujourd'hui qu'elle recouvrait sa liberté. Elle se regardait dans son miroir presque avec convoitise. Elle avait acheté la veille un adorable petit maillot de bain pour trois fois rien. En soldes à la Placette ! C'était extraordinaire ce qu'il lui allait bien. C'était drôle ! Elle avait l'air d'une écolière. Le tissu vichy, très plouc, la changeait totalement. Et pour l'incognito, y avait rien de tel que de se fringuer dans un décrochez-moi-ça...

Qui reconnaîtrait jamais Anne Jabel, la star, dans ces nippes surtout si elle mettait ses lunettes de soleil à trois sous achetées dans une station-service?... C'était sans doute son meilleur rôle de composition depuis longtemps.

Elle inspecta son corps. Elle avait pris une tonne ! Elle en était sûre. Et la balance de l'hôtel, c'était n'importe quoi!. Elle se glissa dans son peignoir, se fit un turban avec une serviette, chaussa ses lunettes de soleil et sortit de la cabine de bains. Elle se retrouva dans le sas qui faisait communiquer le hall de l'hôtel avec la piscine. C'était un vaste bassin à l'air libre dans lequel jaillissait, des profondeurs de la terre, une eau claire, chaude et bouillonnante, comme un immense jakusi. Il y avait encore peu de gens si tôt le matin : Une grosse Américaine qu'elle avait déjà vue plusieurs fois, un vieil Arabe, et puis quelques couples suisses avec des gamins se trempaient.

Le bain était aussi tiède que le lait de sa maman. Une vraie jouissance ! Après quelques brasses, elle s'assit sur une espèce de banc en tuiles de céramiques immergées. Elle se laissa longtemps caresser par les petites bulles qui

naïssaient sous elle. Elles rentraient partout en éclatant entre ses cuisses, sur ses jambes, son ventre.... En plus, elle avait l'impression que les milliers de bulles déposaient des trésors de santé sur sa peau, qu'elles nettoyaient. Elles régénéraient son corps fatigué par toutes les nuits blanches qu'elle avait passées, subies pour la promo de son dernier film. Toute cette baffre de coquetèles, de sauteriers plus ou moins rances, connes, banales...

À y penser, elle sentait déjà un point de migraine !

Elle se laissa aller en faisant la planche, se retenant au bord de la piscine par des espèces de poignées aménagées sur les côtés.

"Dormir, rêver, rien d'autre... Mourir peut-être. (Quelle drôle d'idée !) Et dans le sommeil fuir toutes ces petites jouissances épuisantes dont le corps ne peut se passer. Mourir... et rêver !... 'Aïe ! There is the rub...' " le texte de Shakespeare lui revenait en anglais.

- Ok ! mais... si le rêve, là-bas, est comme la vie ici-bas elle dit presque à voix haute en paraphrasant la célèbre tirade de Hamlet.

- Ismaé!...

Elle tourna la tête. C'était... Machin... il s'appelait comment déjà ?

- Laisse-moi. La nuit c'est la nuit. Le jour, c'est à moi.

L'autre rit. Elle n'aimait pas son rire. Ni sa façon de faire.

- Pourquoi tu veux partir? il lui demanda.

- Tu sais bien. J'en ai assez. J'ai envie d'une vie normale. Je suis fatiguée. Toutes vos salades...

- T'as signé !

- Ah, çà, jamais ! Tu sais bien que ce sont mes parents...

- C'est la même chose !...

- Déconne !...

- T'as tort...

Le type piqua une tête et disparut de sa vue. Elle se dit : "Ça lui suffit donc pas de m'sauter régulièrement?... Ce mec !... Du vent! Allez ouste ! Je le plaque aujourd'hui... lui et les

autres.” Elle étendit de nouveau son corps dans la piscine, laissant aller sa tête en arrière. L'eau lui rentrait dans les oreilles. C'était aussi bien: Elle ne voulait plus rien entendre. Il était urgent qu'elle rencontre cet autre type, aujourd'hui. Après ça, ils n'oseraient plus rien contre elle.

Elle eut une petite appréhension, malgré tout.

“Qu'est-ce qu'ils pourraient me faire, d'ailleurs?”

La réponse vint tout de suite : Elle sentit une main la tirer violemment par les cheveux. En voulant crier elle avala l'eau bleue et pétillante dans laquelle elle se baignait. Prise de panique, elle se débattit, tenta de remonter à la surface, mais quelqu'un la tenait fermement contre le fond de la piscine. Elle sentit alors une douleur vive à l'emplacement du cœur, et puis une sensation de chaleur irradia tout son corps jusqu'à sa ce qu'elle ait l'impression que sa tête éclate. Et puis, plus rien. Ismaé était partie pour ce pays aux frontières inconnues d'où personne ne revient jamais.

Adam dit: “Place de Barcelone - la seule place de Paris qui ressemble un peu à la ville dont elle porte le nom - il y a une pissotière dans le pure style vespasien. Il y a un marchand de journaux juste devant et qui, par vent d’est, doit déguster de grandes lampées d’effluves d’urines. Ce doit être un des rares endroits de la capitale où l’on peut encore faire la tasse à l’ancienne... J’ai toujours regretté de ne pas avoir été initié aux charmes de ces pratiques éminemment culturelles...”

C’est qu’Adam a tout pour être heureux. Et bien sûr, il ne l’est pas. Du moins il se l’imagine ; cela revient au même. “Ainsi, tu vois, il continue, alors que nous sommes attablés à la terrasse du café du Commerce et que je commence à en avoir un sérieux coup dans le colletard, les femmes auront toujours trop pris de notre temps. Pourquoi les aime-t-on? On sait bien qu’elles s’en foutent. On sait qu’elles vont nous tromper à la première occasion... Plutôt... on sait qu’on se trompe en les aimant. Parce que l’amour d’une femme n’est pas de la même matière que le nôtre. Il y a quelque chose de plus charnu, de plus épais, chez elles; une volonté - pour ne pas dire un calcul - qui défie - et de loin toutes les ruses de sieux que toi ou moi pouvons bien inventer pour les sauter.

L'homme, en somme, est plus tarte, moins pratique. C'est un grand enfant qui ne deviendra jamais adulte - d'où son inconstance..."

Adam vide son verre de blanc.

"Et le plus magnifique, le plus merveilleux, c'est que malgré ça - Oui, mon vieux ! (Adam donne une grande claque sur la table du bistrot où on s'imbibe gentiment en attendant nos gonzesses) - je dis : "Eh bien, malgré ça..." on arrive à vivre de grandes histoires d'amour ; malgré ça on arrive à partager le PRODIGE d'une réelle passion... On arrive à aimer..."

"Nom de Dieu ça me donne soif de parler comme ça..."

- S'il te plaît !..."

Il fait un signe à la Lise qui rôde autour des tables, avec sa grosse poche pleine de pièces sur son large bassin, comme si elle était enceinte d'une portée de polichinelles à clochettes.

- La même chose, s'il te plaît !..."

"Pour en revenir à nos histoires de pissotière..."

- Et tout ça, par rapport à la baise, je demande, histoire de montrer de l'intérêt.

Le soleil brille, les greluches guimpées d'enfer se baguenaudent chouettosses. Le blanc que je suce m'excite les neurones pour un trip des plus cool. Pour conclure : je suis bien. Heureux ! Et Yverdon-les-bains est mon paradis. C'est une petite bourgade au bout le plus congru du lac de Neuchâtel. C'est le patelin le plus tarte, le plus suisse, le plus vaudois, le plus adorable de cette partie d'Helvétie.

La Suisse radieuse !

Pas de montagnes impressionnantes pour te faire la nique, te foutre le vertige. Pas de pistes de ski en hiver qui attirent le Gotha des pétasses internationales avec leurs mecs en tenues fluo, leurs lunettes de soleil miroir sur leur bronzage Estée Lauder, leurs lèvres blanchies par la Castor oil de chez Gougnot, ou la dernière antichose machin de Lancôme...

Peinard ! On est peinard dans une petite ville peinarde. Elle a un casino rococo, qui ressemble à un Paris-Brest de chez feu Coquelin ; un hôpital, des bains déjà célèbres chez les Romains et quelques hôtels cossus, le tout immergé

dans une population allègre de petites dames en robes à fleurs pâles - l'été ; en manteaux de laine grise et bas épais, l'hiver.

De la terrasse, on peut voir une caravane France Inter sise parking de la gare, en plein centre ville. Laborieusement, des hommes en tenues oranges et d'autres en tenues grises - immaculées - montent la carcasse d'un chapiteau.

On attend les caravanes du cirque Pinder d'un instant à l'autre. Un agent de com.' fute-fute, a réussi à vendre l'emplacement pour deux séances qui seront suivies par un concert de hard rock et Laurent Voulzy en personne - il se trouve en tournée à Vevey, à une giclée de bouse de vache d'ici - clôturera achèvera la saison par une soirée de gala.

Lise apporte le carafon :

Adam me remplit mon verre, sans rien me demander.

Il lève le sien, après l'avoir rempli à ras bord :

- À nos femmes, à nos chevaux... et à ceux qui les montent.

On trinque.

- À Gabrielle, son sourire, sa beauté, son allure...

(Gabrielle, c'est à moi, c'est ma Gab, mon Gaby d'amour, ma grenadine, mon Picon-bière à moi...)

- Qu'est-ce qu'elle fout, d'ailleurs? je demande. Elle m'a dit qu'elle en avait pour une plombe à peine.

Je sipe mon déci de Dorin. Ici, ils servent le pinard dans des verres qui ressemblent à des dés à coudre. Faut dire qu'il est pas donné leur picrate. C'est un peu comme sniffer, c'est cher et ça fait des gouzigous quand ça descend l'oesophage, le long de la colonne vertébrale. Il paraît que ça fait des trous dans les muqueuses. Mais c'est le poison local et il faut bien sacrifier à la tradition.

- Je me demande si le marchand de journaux de la place de Barcelone à Paris est pédé, continue le cousin qui continue son trip scato. Parce que vivre huit heures par jour dans les effluves d'une vespasienne, fût-ce un authentique modèle d'avant-guerre, ça doit finir par lui donner des idées. D'autant que le voisinage est sans équivoque et que ça doit

pas manquer de gibier le soir, quand les grands fauves se désaltèrent...

“Tu seras gentil, puisque tu vis à Paris, d’aller vérifier pour moi ce qu’il en est des mœurs de cet autochtone. D’ailleurs, si tu as le temps ; ou si tu es amoureux - c’est presque pareil - tu peux aller au San Francisco, le restaurant au coin de la place et de l’avenue de Versailles. Comme son nom ne l’indique pas, c’est un italien de qualité. Mais le service est tellement lent qu’il faut emmener une gonzesse à qui t’as beaucoup à dire avant de monter...”

Changeant de ton, Adam mate sévère un mec qui s’assoie à la table à côté :

“D’ailleurs, Monsieur pourra te dire,” dit-il en désignant le pékin d’un geste vague, “vu que Monsieur travaille pas loin de ladite place...”

Adam a toujours eu le chic pour lier la conversation avec n’importe qui, n’importe où. Il entreprend l’espèce d’hidalgo empommadé qui le regarde, surpris. Adam attaque et continue. C’est comme s’il avait retrouvé un pote avec qui il avait gardé les cochons, genre dans le futur antérieur. Sauf que l’autre le regarde comme s’il avait gardé un peu de l’odeur de l’étable où ils jouaient tous les deux à touche-pipi avec la petite Marcelle... Mais, comme on est en pays étranger et que Môssieur est un homme public, Môssieur sourit à Adam et daigne répondre par quelques banalités d’usage.

- Nous nous demandions, poursuit Adam, familial, si le marchand de journaux de la place de Barcelone - à Paris, non loin de là où vous travaillez - c’est bien à la Maison de la radio que vous travaillez, n’est-ce pas?... n’était pas poussé par son voisinage à quelques actions perverses.

Notre Zig - c’est vrai qu’il ressemble au Zig de la BD de Zig et Puce - rit jaune because il comprend que couic aux propos d’Adam dont la voix, légèrement traînante sous l’effet conjugué de l’alcool et de la faim, peut le faire passer pour un clodo, ne serait-ce sa dégaine aristo, et ses nippes un peu défraîchies de la rue du Faubourg Saint-Honoré.

Pour alléger le ton de la conversation, changer un peu d'air, je demande à la cantonade (Ah! la Cantonade...):

- Mais qu'est-ce qu'elle fout ma pisseuse?

Je m'impatiente. Normal. On est en plein soleil, et avec le vin qui tape par en dedans, je sens que je vais avoir mal au crâne. Je regarde autour de moi. La foule indifférente et belle passe devant nous. Brave et suisse, elle charrie du chalard qui bouffe des cornets glacés et qui, animé du mouvement brownien des hanches souples des pétasses qui l'égaie, sent la crème solaire, le cornet de frites et le patchouli.

Nonobstant l'humeur (belle), la beauté, le charme de l'endroit, je mate une espèce de résidu d'humain. Il se traîne dans la foule. Il est tellement cassé en deux qu'il ne peut voir que les guiboles des gens et le bas des vitrines. Je croyais, que tout comme les crottes sur le trottoir qu'il a l'air de chercher avec sa cane, ce genre de misère n'existait plus qu'à l'étranger. C'est-à-dire, chez nous, en France. Faut croire que non. Faut croire que la Suisse a aussi ses emmerdes. On n'est pas habitué à faire dans le social ou dans le médical quand on vient déposer ses lingots dans l'coin. Mais ça m'épate, et ça commence à me dessaouler un peu, d'autant qu'Adam clame encore :

- ... Ses espoirs, le sens de sa vie, s'étaient soudain évanouis comme une bulle de savon que l'on essaie de saisir...

Il glose toujours avec le radiologorrhe. Histoire de passer le temps, je reprends la conversation en marche tandis que Zig dit

- C'est joli, ce que vous dites là...

- N'est-ce pas, répond Adam, qui est parti dans ses histoires abracadabrantes.

- Tu es avec nous me demande Adam que mon air vague inquiète.

Mais j'écoute déjà plus, car je vois Gaby qui vient vers nous de son pas de petite fille. Putain que j'en pince pour cette gamine. Enfin gamine, je m'entends : je fais pas la sortie des maternelles. Mais c'est vrai qu'elle fait jeune. Le plus marrant, c'est qu'elle aura toujours cette démarche un peu

ahurie d'ado. C'est une question de physique. Comme elle est pas grosse, elle a pas l'air de prendre de place. Mais c'est qu'une apparence. Because, son p'tit cul en a en tout cas une foutue grande - de place - dans mon cœur, si j'peux dire...

Et j'adore son sourire lorsqu'elle me voit. Je fonds comme un bâton Gervais dans les pognes d'un gamin au Majestic pendant le film de Buffalo Bill...

Elle viens à moi et trouve sa place dans mes bras comme dans le creux de son lit.

On s'bécote.

- C'est qui? elle fait en montrant le journaliste, après quelques chatouilles et un bec à Adam.

- C'est le pote à Puce : Monsieur Zig je répons. Il est de la police, j'ajoute, distraitement.

- Monsieur plaisante, rétorque aussi sec l'autre pignouf.

Et puis après une pose - pour l'effet - il plastronne :

- Je suis de la radio.

- Laquelle ?

- France Inter...

- Je trouve Zig et Puce plus marrants, elle dit.

Puis elle me montre trois fringues qu'elle a achetées en solde.

- Pour le bord du Lac !

C'est comme si elle avait décroché la lune.

- 10 francs pour une paire de sandales. Regarde !

- Ouais, mais 10 francs suisses! ... je soupire avant de me lancer une lampée du casse poitrine local dans la gorge. Il est devenu tiède. Mon estomac fait un triple saut périlleux.

- Qu'est-ce que tu prends? je demande à ma Gab, nonobstant la douleur.

- Rien elle répond en buvant dans mon verre, histoire de parfumer sa langue.

- Allez, on se casse, je fais, pris par une subite envie d'une petite sieste après les agapes mitonnées par Madame Stchauser, la cuistot de tante Robiche qui s'occupe du déjeuner.

On plante notre radiologorrhe aussi sec. Seul au milieu des chaises et des tables soudainement désertées à l'approche de midi, il a l'air d'un pétunia mauve rescapé d'une plate-bande dévastée par un ouragan.

On s'empile dans ma Mustang, ma Gaby dans le creux de mon épaule et Adam les pieds sur le tableau de bord. On roule peinard, le lac à droite, devant, des champs de blé, de patates et de ch'saispasquoi ; à ma gauche, les vignes grignotent la forêt qui monte jusqu'en haut du Mont Aubert. Des maisons de poupée, qui ressemblent à des fermes, saupoudrent le paysage ; y en a qui sont agglutinées comme des grains de tapioca en petits villages peuplés de santons : paysans, bonnes femmes, gamins y font du surplace. Et, dans les champs, des tracteurs Dinky Toy, plus vrais que nature, soulèvent une poussière de coton doré collée sur le fond de gouache bleue du ciel...

C'est plus vrai que la photo d'une boîte de chocolat Suchard à l'étalage des magasins Waro, une veille de Noël.

- Zen je soupire, ma paluche droite sur le coco tout chaud de ma bien aimée.

Même la Mustang se prélassa sur le mince ruban de bitume qui nous ramène doucement vers Concise. "Le petit Jésus en culotte de velours qui te pisse dans la bouche," je pense en ma Ford intérieure.

Mais les meilleures choses ayant une fin, on débarque à la maison Robiche. Je plante mon char derrière les grands arbres, au fond de l'allée. L'odeur des parquets polis à la cire d'abeille, mêlée à celle que des années de confitures, de caramels mous, de rœsti, de boutfats et de gratins de bettes me remplit de bien-être. Madame Stchauser, toujours grognon, le bassin soudé à son évier, comme si elle ne se déplaçait qu'avec lui, est en train de laver la salade. Elle me désigne du bout de son couteau un morceau de gruyère sur la table.

- Touche pas ! C'est tout ce qui me reste, elle fait en rattrapant son dentier qui saute comme une perche du lac entre ses lèvres.

J'me marre et lui file un baiser dans le cou avant d'avaler une lchette de frometon.

- Sonne la cloche, au lieu de te gourmander, elle demande, résignée, dans son dialecte local. On mange dans dix minutes.

Je vais sur le perron pour ce faire quand mon portable sonne. Je l'avais oublié celui-là.

- Allô ? Je dis, en le sortant de ma profonde.

Le tic-tic des relais satellite, le chuintement de l'éther, le grésillement des puces laissent soudain entendre, claire, nette, totale et digitale, la voix de Gingembre, le rouquin de service de la rue des Saussaies. Qu'est-ce qu'il me veut ce connard? Pour le coup, le soleil se fait de glace. Jusqu'à Pouchkine qui, jusque-là dilaté d'aise, et qui se prélassait - langoureux, comme à la plage, tout bronzé dans ma culotte - rétréci et se met à couvert...

Je lève les yeux et comme par hasard, je vois un petit nuage qui vient de naître dans le ciel radieux de la Suisse du même adjectif.

Je savais bien que la France étant ce qu'elle est, l'influence des mecs de la rue des Saussaies est immense ; mais d'ici à influencer la météo suisse j'y croyais pas ! Et pourtant ce que Gingembre me raconte signe définitivement l'arrêt de mes vacances.

Sans passer à table, sans récolter les 200 dollars à la case départ, ou faire le tour par les lèvres de Gaby pour y poser l'assurance de mon distingué amour, je me retrouve dix minutes plus tard à l'hôpital d'Yverdon. Anne Jabel - de son vrai nom Ismaé Motzuini - super grande star du cinéma français ; vedette internationale, qui a tourné avec la terre entière : de Niro, Depardieu, Isabelle Adjani, Catherine Deneuve, Jeanne Moreau, Sharon Tate, Stone et j'en passe... enfin The Star avec un "S" hypercule, est bel(le) et bien morte. Elle a camé en prenant les eaux dans notre bonne vieille ville d'Yverdon.

À la morgue de l'hosto, je contemple le visage charmant qui a fait vibrer les foules. Et votre serviteur, qui se souviendra toujours de son interprétation dans le rôle d'Ophélie, alors que gamine encore, elle brûlait déjà les planches, ne peut pas s'empêcher une petite larme devant un tel gâchis. Son visage est d'un pâle bleuté, son corps, que le médecin vaudois me laisse contempler avec miséricorde, a déjà les tendres reflets du marbre de l'éternité. Mais que tout ça est joli et mignon, et que ces adorables petits seins sont prodigieux, et ce ventre si doux et blanc, et sa petite chatte, assoupie dans le creux de ses jambes fines, juste assez longues pour donner un air d'adulte à cette enfant de ?...

Comptez pas sur moi pour vous donner son âge ; bien que sa fiche signalétique me le donne. ("Étonnant!" je me dis en en prenant connaissance.) Je jette encore mes deux yeux avides sur le beau visage, ces lèvres légèrement violacées par le baiser de Thanatos, ces joues transparentes vidées du souffle de la vie. Ses paupières sont fermées ; on croirait que les longs cils frémissent encore et qu'apparaîtra soudain son regard bleu et profond pour nous noyer. Tous !...

Mais non, elle est bien morte. Ainsi soupire aussi le médecin qui recouvre avec d'infinies précautions le corps diaphane de notre étoile filante...

J'ai remarqué trois petites cicatrices sous le sein gauche. Je regarde les photos de l'identité judiciaire. Trois piqûres qui, à première vue, ont été faites avec un objet pointu comme un trident, une espèce de seringue de mésothérapie, ou encore, une fourchette à saucisses de cocktail. La blessure forme un triangle plus foncé, car le poison a altéré les chairs en se diffusant pour atteindre le cœur.

- La mort a été immédiate, me dit le toubib

C'est toujours ça de gagné, je pense en revoyant l'expression calme, presque heureuse de la vedette...

- C'est arrivé ce matin même, il ajoute. Juste avant l'apéro.

Elle était arrivée à Yverdon, deux jours auparavant. Incognito. Elle prenait les bains bouillonnants dans la piscine du Grand Hôtel des Bains, protégée de la curiosité du public par de grandes lunettes noires et une serviette-éponge tressée en bandeau sur sa tête. Jusqu'à ses costumes de bain, stricts, qu'elle revêtait pour l'occasion. Des trucs à fleufleurs qu'elle avait fait acheter à la Migros : le Carrefour, le Mammouth... le Machintruc local. Elle avait loué une maison à Giez. Un petit bled à une quinzaine de kilomètres de la ville d'eau, dans la campagne. Elle y vivait seule. Ou quasi seule. Il n'y avait guère que son impresario et une copine photographe qui étaient avec elle. Pas de mecs.

C'est fou ce que la police suisse travaille vite, je pense. Je range le dossier nécrologique et je me tourne vers le médecin qui referme le tiroir à bidoche.

- C'est vous qui allez la découper fais-je, alors que disparaît l'objet de centaines de millions de fantasmes hétéros (et sans doute lesbiens, itou !), de par le monde, dans les abysses glacés de la morgue.

- C'est sûr, il me fait de son accent plus vaudois que celui de la vache Milka.

Le plus fort c'est que ça n'a pas l'air de le perturber plus que ça. J'en frissonne.

Je suis heureux de me retrouver dehors. La bise s'est levée. Elle rafraîchit le fond de l'air plutôt lourdingue de ces derniers jours. "Encore une bonne semaine de grand beau, " je me dis en contemplant le ciel impeccable, poutsé de toute trace de nuages que Gingembre avait fait apparaître. J'allume une Camel pour me chauffer les intérieurs. Le soleil me caresse doucement le visage.

Fronçant les sourcils en guise de réflexion, je décide de me rendre à Giez, histoire de tailler une bavette avec les copines de Jabel et commencer l'enquête que m'a aimablement commanditée ma boîte. J'ai pas grand espoir d'apprendre quelque chose. Mais c'est le boulot. Je peux pas m'empêcher de me demander ce qu'ils ont, à Paris, à m'emmerder avec cette histoire de chaudBise. C'est vraiment pas mon rayon. En plus, je suis loin d'être sûr que la police suisse appréciera. J'ai beau être 10 % vaudois et me péter au vin de Bonvillars, je reste pas moins un étranger pour les gars du cru.

À Giez, la bicoque est plutôt mochedingue pour une star de l'acabit d'Anne Jabel. Pour l'incognito, par contre, c'est plus que parfait. Et puis, c'est vrai que la vue est unique. Y a tout : piscine, jakusi, potager, vaste cuisine, belle et grande salle de séjour avec des tableaux, j'vous dis pas! On y voit des pisseuses à peine réglées, à moitié nues, et qui prennent des poses à vouloir retourner à l'école y faire des heures de colle.

Je montre patte blanche au planton fédéral qui garde la porte. La petite grosse qui m'ouvre m'offre un glass.

- Si y a du bourbon, je dis, c'est pas de refus.

Y'a du bourbon.

J'ouvre mon paquet de clopes, j'en offre à la pétasse.

- Trop fort pour moi, elle fait.

Elle est pourtant plutôt baraquée la grognasse. Pas laide, mais trapue. Mi-âge, des jambons moulés dans un futil en cuir noir lui font des plis à l'aine tellement elle est serrée dedans. Elle a un pull de la même couleur, mais en laine.

Y a guère que ses cheveux blonds serrés en arrière par un chignon qui donne une note de couleur à ce personnage très années sixties, en noir et blanc.

C'est elle la photographe. Une espèce de crac - y paraît.

- Vous faites de la couleur aussi je demande, en matant ses fringues.

Elle me regarde comme si je sortais d'une cabane à cochons. L'autre, Catherine, un peu plus amochée - je veux dire, avec un sérieux nombre d'heures de vol en plus - arrive de la piscine dans un peignoir sombre, genre O Bâ O, senteurs d'Orient.

Sans attendre leur invitation, je m'étale dans un transat avec mon glass. Je tire sur ma Camel et j'écoute leur papotage. D'abord elles reniflent toutes les deux en bégayant. Ça pourrait tout aussi bien être le rhume des foins. Mais, c'est leur façon d'être triste. Puis, au bout d'un moment, la petite blonde, écrasant sa Marlboro dans un grand cendrier en verre de Venise, me lâche toute une histoire :

- De toute manière, on sait pourquoi on l'a tuée, elle laisse tomber de ses minces lèvres presque incolores.

Là, vous vous doutez bien que votre pote Frankie dresse l'oreille. Et la bonne !

Certains amis sont comme une vieille chtouille : Ils vous tombent dessus, sans crier gare! Michael est comme ça. Et ce qui m'embête avec lui, c'est que chaque fois qu'il sort de sa savane pour me voir, les corps tombent autour de nous comme les feuilles à l'automne. Vous me direz qu'il faut que ça tombe, de toute façon. Je dis : "oui !". Et je dis même que la pluie, c'est nécessaire, même si c'est pas agréable ; mais pourquoi les cyclones ?

Il a pourtant pas l'air d'un ouragan le bon vieux Michael. Surtout pas aujourd'hui quand il débarque dans sa Lancia bleu ciel (coussins rouges - il faut oser, quand même!) pour nous dire bonjour-comment-ça-va-me-voilà...

- Je passe par la Suisse pour me rendre sur les Lacs, il est en train de dire à tante Robiche qui l'accueille sans méfiance, quand je l'aperçois pour la première fois.

- Ce bon Vieux Michael, je m'exclame en arrivant derrière avec le plateau à café.

- Jacques! il me fait. (C'est mon vrai nom, mais les dames me préfèrent en Frankie.)

Il est foutrement heureux de me voir : Il va pouvoir économiser les indemnités de séjour que lui refile sa boîte

pour aller à l'hôtel, vu que - logique! - je vais pas manquer de l'inviter à coucher.

Ça manque pas :

- Tu restes avec nous ce soir? je dis en lui serrant la pince.

Il accepte "avec joie!"

L'hypocrisie a un visage.

- Et qu'est-ce que tu fais en Suisse? je demande.

- Tu ne me croiras pas mon vieux, mais je suis en vacances.

Pour ça, il a raison, je ne le crois pas. On n'a jamais passé de vacances ensemble depuis qu'on s'intéresse aux filles. Quand on était mômes, nos parents nous mettaient dans la même colo ; on allait chez l'un, chez l'autre. Mais dès qu'on a eu deux poils au cul, chacun a repris ses billes. S'il a besoin de moi, c'est pas pour ma bobinette, ni ma conversation.

Tante Robiche nous quitte pour aller dire à Madame Stchauser d'acheter une autre saucisse de veau pour le souper et d'aller préparer un lit dans la chambre rose. Moi, je fais le type heureux qui se la coule douce en vacances. On décide d'aller faire un tour sur le lac, vu qu'il a déjà mangé et pris le café. J'espère qu'il va me lâcher assez vite. Parce que sans ça, je vais être sérieusement gêné aux entournures dans mon enquête. C'est qu'on travaille tous les deux pour le même gouvernement, mais pas pour le même service; il est aux Stups et c'est pas les mêmes oignons.

Sur le lac, la bise souffle gentiment. Elle gonfle le foc de La Feuille à l'envers, le p'tit pioupiou qu'Adam met à l'eau chaque printemps, pour la saison. Je remonte le vent en louvoyant vers Estavayer histoire de revenir au port sans trop tirer de bords. Michael me laisse barrer. Il s'est foutu à poil sur le roof et bronze. En laissant filer le bateau, je pense à l'enquête et à ce que m'ont dit les deux grognasses, tout à l'heure. Dans le genre branque, elles doivent avoir une sacrée collection de médailles. Mais si elles ont raison, la belle Jabel était vachement malade. Elle aurait infecté une kyrielle de queutards pour se venger du mec qui l'avait rendue séro. Ce qui, quelle que soit la façon dont on prend la chose, n'est pas chrétien. Même qu'elle aurait fait ça scientifiquement. Elle aurait fait la liste des mecs qu'elle avait infectés et elle l'aurait balancée à leurs gonzesses. J'imagine l'effet que ça a fait à Euro Partouse Land.

Faut se mettre à la place des gonzes : si tu te vois proposer la botte par la belle Jabel en personne, tu sautes dessus ; même si t'as un point de migraine. Ce genre d'occase, c'est plus rare que le gros lot du loto, un vendredi treize. Et c'est pour le coup que tu le chopes, le gros lot. Mais pas celui que tu pensais.

Diabolique !

Moi, je veux bien que ça soit vrai, ce qu'elles disent, les groupies de Jabel. Seulement, je vois pas pourquoi Paris m'aurait mis sur un coup pareil. Je suis pas de la Mondaine. Je vois pas non plus ce que vient faire Michael qui chauffe ses roustons à la proue ; ce qui a l'air d'intéresser les mouettes qui tournent au-dessus de nous comme si elles n'avaient jamais vu un pareil oiseau.

Un tel rassemblement au milieu du lac me paraît soudain bizarre. On n'a rien amené à manger et à ma connaissance, Michael n'a encore jamais séduit de mouette, même si son braquemart ressemble à un appât pour famille nombreuse. C'est pas si con que ça un oiseau - même suisse ! Elles font un cercle au-dessus d'un point bien précis à quelques brasses de notre frêle esquif. Je tire un bord pour me rapprocher de l'endroit. Au bout de quelques minutes d'une savante manœuvre, je mets la Feuille à l'envers au vent à côté d'un truc qui ressemble à un baluchon et sur lequel certaines mouettes se sont posées et picorent de leurs becs en crochets de boucher.

Je sors Michael de sa torpeur. Je lui dis de ranger son attrape-mouche et de venir me donner un coup de main en lui montrant le paquet qui flotte au fil de l'eau. Il râle un brin.

- On va quand même pas le monter à bord, il fait, dégoûté, une fois qu'il voit l'engin qui clapote à la surface calme du lac.

Parce que l'engin est un macchabée. Légèrement décomposé. Et il est tout gonflé. Et c'est pour ça qu'il flotte si bien.

- T'inquiète, je fais. Va quand même lui passer ce boute autour de ce que tu peux. Une jambe, un bras... pendant que j'essaie de nous maintenir au plus près.

En râlant mon pote s'exécute. Il plonge dans le bouillon et attache solidement le boute à une cheville. Puis il remonte et tire le long de la coque. C'est un cadavre, pour de vrai. Un homme. Pour l'instant, on ne lui voit que la nuque.

Ce que je vous avais dit tout à l'heure sur Michael, c'était pas du bidon, vous voyez. Ça fait à peine une plombe qu'il est arrivé et on a un cadavre tout frais sur le dos.

Je lui fais signe pour qu'il retourne le cadavre. Ce qu'il fait d'un air dégoûté du bout de la gable. Dans une espèce de sursaut, le corps pivote sur lui-même comme un bouchon de champagne, la tête à l'endroit. C'est plutôt grunge. Y reste plus rien de la gueule du mec. Toute une famille de poiscailles a fait un festin de première communion de son minois.

- Grave! je dis en régurgitant une louche du gratin de bettes de Mme Stchauser.

Appeler, ou ne pas appeler les flics ? That is the question. Je prends mon portable et je diale Paris. Je raconte ce qui se passe.

Gingembre me demande de décrire ma pêche. Je vois que dalle du bord. Il faut le monter à bord - ce que je veux pas - ou l'amener quelque part. Je préférerais le laisser dériver et qu'il aille s'échouer ailleurs plutôt que d'en foutre partout dans le bateau. C'est vrai, c'est dégueulasse.

- Alors, que fais-je? fé-je à Gingembre.

- Reste où t'es. Je t'envoie les cousins suisses.

Sitôt dit, sitôt fait. On a à peine le temps, Michael et moi, de finir une Camel et siffler un coup de blanc que j'ai trouvé dans la cabine, que le bateau de la police du lac nous a rejoint. Faut dire que rien n'est vraiment très loin de rien en Suisse.

Ils prennent livraison du paquet et nous donnent rendez-vous à Yverdon pour la déposition. Je leur dis qu'on va y aller en bagnole. Ça sera plus rapide ; vu qu'Yverdon, à la voile, même par vent arrière, c'est une bonne plombe.

Gaby pionce sur le môle, sa petite chatte offerte à la bise ! Ça l'étonne de nous voir revenir si tôt. On lui dit pourquoi en deux mots pendant qu'elle se fringue. Trois petits points de suspension plus tard, on se coince dans la Mustang qui s'arrache. Les gaz à fond, on passe à la barbe du train de 16H50 sur le passage à niveau non gardé qui coupe le

chemin du lac. J'ai juste le temps de voir le wattman dans sa cabine m'insulter en braille de façon tout à fait obscène. J'évite quelques vaches qui bavassent là, en regardant leur feuilleton, dérape dans le tournant, bondis sur le dos d'âne devant les Gaille, et me retrouve sur la nationale - nach Yverdon !

En faisant un petit 160 familial, je me dis que c'est pas de pot quand même. Moi qu'étais tellement peinarde !... Et puis, je suis déçu. Déçu de la Suisse. J'aurais jamais cru qu'un si joli pays puisse cacher autant de turpitudes. C'est comme les gonesses, quand c'est encore tout jeune, tout frais. Que c'est à peine saignant, comme qu'y dirait. On peut jamais croire, en les regardant jouer à la poupée, à toutes les saloperies qu'elles te feront, inévitablement, puisque ce sont des femmes. Chiennes, chienne de vie!...

Les gaz à fond, je regarde, le lac si calme, la rive si belle, avec ses grands peupliers argentés, la masse des vignes à l'assaut des coteaux, le petit air endormi de Corcelles ; le clocher de l'église qui ressemble au bec d'une cigogne qui ferait la sieste sur le dos, entre deux livraisons de marmots. La montagne, qui ressemble au dos de Montoire, mon chat, quand il dort... Et puis, bang! sans crier gare! alors qu'on pensait pouvoir tout oublier sans la télé : un cadavre dans l'sifflard, puis deux. Et puis, combien d'autres maintenant? Je jette un œil vers Michael avec appréhension. Qu'est-ce qu'il va encore m'amener avant que je puisse me débarrasser de lui.

Gaby, elle, est plutôt contente. Ça l'excite tout ça. C'est une drôle de petite gonresse. Faut dire que les vacances elle trouve ça bien mais un peu triste. Sauf, bien sûr, quand on s'envoie en l'air dans les plumes. Mais pour ça, y a pas vraiment besoin de vacances. Ni de plumes, d'ailleurs. Parce que ça peut se faire n'importe quand, n'importe où. Pourvu que ce con de Michael nous lâche un peu.

- Vrai?! que j'fais à ma Gab qui me susurre tout un lot de farces et d'attrapes dans les oreilles.

- Vrai! elle répond en pressant sa jambe contre la mienne.

À la police, y a des adjudants-chefs partout. Une vraie armée. Impeccables dans leurs petits costumes gris, mais pour un renseignement, il faut voir ailleurs. On décline nos identités, on remplit des questionnaires en allemand, italien et français. Puis, on attend. On attend...

On attend...

On attend, encore.

À tel point que Gab, qui est allée lécher les vitrines, nous retrouve là où elle nous a quittés. Elle a si bien léché qu'il est sept heures du soir. J'avise un planton et je demande s'il y en a encore pour longtemps. Le type nous regarde comme si on était l'express de 19H02.

- Mais il est parti! il rumine en régurgitant un bout de quelque chose qui ressemble à de l'herbe.

- Comment ça, il est parti? je fais, un brin agacé. C'est qui, "il" ?

- 'tendez, je demande, il fait, prenant mollement le combiné de l'inter.

Au bout de 20 sonneries, l'officier de police nous dit :

- Ça répond pas. C'était pourquoi ?

- Ben vous avez pas lu les questionnaires que vous nous avez donnés à remplir? je demande, la colère soulevant ma poitrine comme la tempête, l'océan à la Pointe du Raz.

- Ah c'est vous! il fait. Ben le commissaire m'a dit de vous dire qu'il vous rappellerait.

- Et il vous a dit ça y a longtemps?

- P'têt deux heures...

Dire que je suis jouasse, ce serait pêcher. Et pêcher serait d'autant plus sacrilège qu'on est tous à attendre la fin de la prière de l'oncle Marc tandis que la soupe se fige dans nos plats. Faut dire qu'il fait du supplément not' pasteur. D'habitude il a pas fini de dire "Notre Père" qu'il a déjà la bouche pleine. Mais ce soir - peut-être parce que c'est dimanche, il est très en verve. C'est des mercis Mon Dieu pour cette journée ensoleillée et des mercis pour le petit Louis qui a si bien nagé, et la petite Françoise qui suce plus son pouce... Il n'en finit pas son oraison pour n'oublier personne. Et comme on est une bonne vingtaine autour de la table...

Enfin il termine. Un bruit assourdissant de cuillers couvre le "Ainsi soit-il !..." Tout en trempant mon pain dans la soupe, je pense à l'autre type, pour qui on a passé tout l'après-midi au poste de police. À sa Rolex or et platine, sa gourmette Cartier et le diam qu'il portait à la main gauche, c'était sûrement pas un SDF victime d'un coup de déprime.

En plus, c'est à parier que c'est pas un gars d'ici. C'est pas parce qu'il a été circoncis à l'éplucheur à légumes - gadget que n'a pas le couteau suisse - ou que sa peau était plutôt mate, que je dis ça. Mais bien qu'il fut sans papiers, on avait

retrouvé dans une de ses poches un billet de dix dinars au milieu d'une liasse de billets de cent dollars en rouleau...

- Tu es bien sombre ce soir, me dit ma grand-mère préférée.

Elle a un petit sourire malicieux. Elle ne sait pas ce que je fais dans le civil, mais elle se doute bien que c'est pas très catholique. D'ailleurs, sauf le respect que j'ai lui dois, elle s'en tape des cathos, vu qu'elle serait plutôt protestante. Et pas que pour sa paroisse. C'est pas pour rien qu'elle a épousé un Irlandais de Dublin, grand buveur de bière et prêtre d'occasion; chantre des docks sombres et calmes où s'échouent aujourd'hui les supporters du Quinze de France une fois tous les deux ans... C'était un sacré personnage, l'Adam O'Brian! Dieu l'a rappelé à lui vite fait, avant qu'il ne commette trop de péchés avec ses catéchumènes. Le Seigneur dans sa grande bonté lui a quand même laissé le temps d'engrosser "not' mère grand" d'une dizaine de lardons dont l'un était un cousin germain de mon père.

- Tu as des soucis? elle me demande.

- Rien que matériels, je lui réponds ; et ça a rien à voir avec l'argent.

Ça la rassure. Elle aurait pas supporté que je doute de la vie, de Dieu ou du Diable. (Eh, oui! du Diable avec un grand "D". Si vous l'aviez vu comme moi je l'ai vu, vous ne me vous marreriez pas de ce que je dis !) Tout le reste, pour elle, n'est qu'accessoire. Le fric ("plaie d'argent n'est pas mortelle"); l'amour ("une de perdue dix de retrouvées"); les honneurs ("je ne suis pas une vache qu'on prime à la foire!"); la santé ("il faut apprendre à vivre avec son mal..."); Tout ça, elle s'en accommode sans trop de mal, mais par contre, elle supporterait pas d'être sur terre pour rien. Nom de Dieu !... Et comme elle pense que je suis sur terre pour rendre les femmes heureuses en passant dans leurs lits, elle a pas besoin d'en savoir plus.

- Tu verras, ça s'arrangera, elle me dit en mettant sa main sur la mienne.

Ça fait de nouveau bip bip dans mon futsal... Je sors de la salle à manger et m'installe au salon pour répondre à l'autre, à l'autre bout du cellulaire. C'est Gingembre. Il fait des heures sup'. Le pôvre.

- Excuse, il me dit, mais j'ai des choses à te dire et j'ai pensé que ça t'empêcherait de trop gamberger cette nuit, surtout si t'es tout seul dans ton pieu.

- Ça te regarde pas, je fais. Aboule...

- J'ai les rapports d'autopsie de Jabel. Le suisse qui l'a découpée a essayé de te joindre mais tu lui avais pas refilé le bon numéro. Tout ce que je peux te dire, c'est qu'on connaît pas le poison qui l'a envoyée *ad patres*.

- Qu'est-ce que ça veut dire ?

- Ça veut dire, mon pote, que c'est un alcaloïde indigène de quelque part sur le continent américain, africain ou asiatique, que nos savants Cosinus n'ont pas encore découvert. Ça pourrait être ce que tu veux: de la bave de crapaud ailé des savanes du Kampchaka, ou de l'essence de coquelicot du Pérou poussant exclusivement sur le bord du sentier lumineux. Pour le médico, elle est morte d'un anévrisme vasculaire cérébral (AVC). Ce qui n'est pas si impossible que ça, vu que, sans doute, elle prenait la pilule. Tu sais pas si elle fumait ?

- Je demanderai...

- Parce que ça multiplie vachement les chances d'une mort naturelle... qu'ils disent. Enfin voilà ! Je vais me coucher. Si mes mômes me laissent dormir.

- C'est ça, je fais. Attends, je demande in extremis, elle était séro? ou autre chose?...

- Non, qu'il me fait. Tout est normal de ce côté.

- T'es sûr ?

- Positif !

- Tu déconnes ?

- J'veux dire : positivement négatif...

- Va te coucher, je dis, t'en as vraiment besoin.

Je déconnecte. Je dubitative. Pourquoi donc ces pétasses m'ont fait tout ce cinéma avec le pseudo sida d'Anne ? Elles

sont pas bien fute-futes, vu qu'elles doivent bien se douter que l'autopsie montrerait que Jabel était clean. Les mecs, ils ont tellement peur de se couper en découpant, qu'ils font les tests HIV avant même de tailler dans la bidoche.

À moins, bien sûr, que ce soit la même Jabel elle-même qui le leur a fait croire, à mes gonzesses. Mais pourquoi faire ?

Je décide d'aller faire un tour au lac, histoire de m'aérer les neurones. Je laisse la tribu se disputer les restes du repas et je file à l'anglaise. Je fais seulement un petit signe à Gabrielle.

Elle me fait signe qu'elle reste. Elle cause avec Lol. Elles sont très potes. Quant à Michael, il n'a qu'à se démerder, après tout: il a le gîte et le manger. D'ailleurs, j'ai envie d'être seul.

Quand j'arrive au port Adam, y a le héron cendré qui médite sur un pieu du môle. Il médite si fort qu'il m'entend pas arriver. Sauf au dernier moment quand je déboule du chemin derrière les taillis. Alors il s'envole paresseusement, en piquant légèrement vers le lac où il laisse le sillage de ses pattes, comme un cicatrice sur la surface lisse de l'eau. Il rejoint le grand peuplier où il niche sans doute avec sa bonne femme et ses mômes.

Le port a une odeur de petite fille qui s'néglige. Pas trop forte et c'est plutôt sympa. Ça m'fait penser aux copines du temps de l'école du dimanche. Les petites protestantes, ça sent la crevette, parce que leur maman leur dit qu'il faut pas se toucher là, parce que c'est sale! Du coup, elles n'osent pas se laver et ça sent d'autant plus.

Les petites cathos, c'est plus propre. Sans doute à cause de la confesse qui les dédouane si, par inadvertance, elles prennent leur pied en se lavant. Ça sentirait plutôt le pain bis dans leur culotte. Allez savoir pourquoi ! Si fait que quand on se tape une catho avec une protestante y manque plus que le beurre... et un coup d'blanc pour avoir un repas complet!

J'en suis là de mes pensées profondes sur la chrétienté quand j'entends un bruit dans les fourrés. Je m'planque.

On sait jamais. Mais c'est Laurent. Il marche un peu au radar. En fait, il est complètement pété. À cinq mètres, il sent comme un fond de cuve d'une cave coopérative viticole de la moyenne vallée de l'Hérault. C'est qu'il est sérieusement imbibé le cousin.

J'allume prudemment une Camel au risque de tout faire sauter.

- Ah, c'est toi? il fait après avoir fait un bond en m'apercevant.

Il a eu peur. Normal. La nuit est presque tombée et j'ai dû lui apparaître comme Belphégor descendant du Mont P'eor.

Laurent, c'est l'artiste de la famille. Il deal dans tout ce qui est superflu. T'as besoin d'une Roll's hors de prix - pas d'problèmes! L'intégrale vinyle des Beatles - t'as qu'à dire combien t'en veux? La cane de randonnée de l'aïeul Adam - donne-moi cinq minutes !...

En ce moment il manage les fêtes à Yverdon.

- On vient de s'taper des canons avec la troupe du jeu des Mille francs. J'te dis pas, il me fait entre deux coups de roulis qui le font tanguer d'un côté à l'autre du chemin.

Il finit par trouver à s'asseoir sous le porche de la cabane à bateaux.

- Excuse... Mais je suis fatigué, il fait dans un grand soupir.

- Alors, je demande, tu l'auras Laurent Voulzy?

- Pas d'problème. Je l'ai encore appelé tout à l'heure. On va faire péter le hit parade. J'augmente le prix des places.

- Tu peux pas, je fais, outré.

- T'as raison, il fait, après un moment, comme s'il sortait d'une espèce de torpeur. C'est dommage...

Faut que j'explique : Pour la première fois au monde, le Tour de France va passer par Yverdon. Il va s'arrêter en ville et on attend du monde. Du coup, des tas de gens qui n'en n'avaient rien à cirer du patelin s'intéressent aux charmes désuets de notre ville d'eau ; ce qui fait une nique terrible à Neuchâtel, à l'autre bout du lac. Déjà que la tension est grande entre les deux villes, rapport à la production viticole

- nous, notre vin serait plutôt moins bon, en revanche on a plus de vaches ! Chacun son truc !...

Éthylique, Laurent me lâche :

- On dit qu'il y a eu le meurtre d'une star. T'es au courant?

- Ah? je fais, aussi naïf que le petit Jésus. Qui ça ?

- Ouais, y avait un type de la télé au café, qui voulait rien dire. Mais Jacques Guillemin, tu sais le mec qui présente le jeu des mille bouses, il m'a dit que quelqu'un lui avait dit qu'on lui avait dit que l'autre - comment il s'appelle déjà, Véro... non Vil... non Sacha Ovlakov... Ouais, c'est ça ! Sacha Ovl... serait ici pour planquer la villa de Catherine Deneuve; qu'elle aurait été étranglée hier, ...

- Déconne! je dis, Catherine Deneuve vient pas par ici. Faut pas prendre Sainte-Croix pour Gstaad ou Verbier !

- Je t'assure. Elle est morte. Guillemin me l'a juré !

Si Sacha est ici, c'est la poisse. Ça veut dire qu'il y a manip' à Paris. Ce mec-là, il est toujours sur les coups foireux. Il travaille plutôt cool d'habitude. C'est-à-dire qu'on le remarque que quand il a fini de prendre ses photos. Mais là, il s'est peut-être pas gaffé en venant à Yverdon. Il devait pas penser qu'il y aurait tout ce monde de Paris. Jacques Guillemin ou d'autres l'auront reconnu.

Puis, je me dis : "Catherine Deneuve, pourquoi pas ?" Ça ferait aussi un beau cadavre. Une belle couverture pour Paris Match, en tout cas. Si ça s'trouve, elle a même un pad quelque part en Suisse. Pour un beau meurtre, ce serait un beau meurtre. Mais mon cadavre à moi il est tout aussi joli. Reste à savoir si Sacha est sur la même histoire que moi, et si Paris Match la sortira avant la fin de l'enquête. Si c'est le cas, j'aurais une petite idée de qui m'a doublé.

Mais pour moi, ce qui compte, c'est qu'à Paris, on a déjà lâché le morceau à Roger Théron, le patron de Paris Match. C'est pas très bon signe. Y a de l'embrouille dans l'air.

C'est le lendemain matin. Gaby est retournée dans sa chambre pioncer après le p'tit-dèj. Moi, c'est plus fort que moi, je peux pas faire la grasse matinée. Sur les six heures, je vais me baigner au lac. Après un peu d'exercices, je prends la Feuille à l'envers pour tirer quelques bords. Vers les dix heures, j'appelle la boîte, à Paris, du milieu du lac. L'enquête piétine vachement, là-bas. Ils sont plutôt fumasses. En plus ils supportent pas que je sois en vacances. Je demande des nouvelles des analyses de laboratoire des restes de la petite Jabel. Là encore, rien de neuf. D'après Gingembre, les trois petits points sur le cœur de la même ont nécrosé les chairs comme si elles avaient été exposées à un acide - "un peu, y m'dit, comme lorsque le pancréas s'bouffe lui-même quand il produit trop de ch'sais-pas-trop-quoi..." Je suis bien avancé ! C'est le seul indice qu'il y ait d'un meurtre sur la personne de l'actrice. Pour le reste, ça arrive à des tas de copines de péter une durite depuis qu'elles prennent la pilule, avec le tabac, plus le tutti et le quanti.

Je me décide de faire un tour, à nouveau, au cabanon que Jabel avait loué. J'y retrouve les deux pétasses de service, plus une coquine à l'accent neuchâtelois. Les trois sont

en train de prendre une tisane, genre foin pour rhume de vacances. Elles ont l'air contentes de voir un mâle déranger leur petit papotage. La nouvelle, qu'est toute jeune, c'est la logeuse. Elle s'appelle Antoinette Laborde. C'est une môme, genre 25 ans, mignonne comme tout, gironde, toujours un coin de sourire au visage. Des petits yeux qui pétillent, des cheveux courts et une bouche gourmande. Si ma maman qui s'est taillée (rappelez-vous!) avec son moniteur de ski avait eu le temps de me donner une éducation, j'aurais dit que pour une salope, elle a l'air plutôt gentille. Nonobstant mon manque d'éducation, je lui fais le sourire N°2 - celui qui fait fondre les glaçons dans le gin tonic. Elle me rend ma douceur par une moue rieuse au loukoum. Je vois qu'on se comprend. Même si le sucre m'est déconseillé par mon médecin.

Son papa est l'homme qui fait trembler ce coin de la Suisse. C'est vraiment le mec à la redresse. Il possède presque tout le vignoble de la région et on dit qu'il est tout le temps fourré au Conseil d'État - ce qui, en Suisse, est une sorte de gouvernement. La petite Antoinette a l'air de savoir que son papa est riche et puissant. Mais elle reste simple... enfin, c'est ce qu'elle veut qu'on comprenne. Elle a loué la turne à Jabel, vu qu'elle et Elle auraient été plutôt copines, toutes les deux, à la suite d'une virée d'Antoinette à Paris où elle aurait rencontré ladite actrice dans une boîte, ou dans un magasin, genre Nina Ricci, Gauthier voire, Lacroix... enfin un endroit cher où on n'a pas de chance de rencontrer l'abbé Pierre. Bien que depuis qu'il passe à la télé...

Bref! Je demande si je peux voir la chambre de la Star. Because, j'ai envie de comprendre, enfin de savoir comment elle était dans le civil.

Pas de problèmes elles me disent. La petite Antoinette se porte volontaire pour me faire visiter la turne. Elle me prend gentiment par la main et m'entraîne dans les escaliers. Moi, je la suis. Elle a un de ces nouveaux parfums un peu acides, qui rafraîchissent le teint. Elle a mis une jupe ample qui bat sur ses guiboles nues. Son chemisier flotte sur une poitrine

en sucre d'orge. C'est qu'elle bronze doré, comme certaines blondes. Tout ça marche avec un joli petit cul qui rebondit devant le tarin de votre serviteur tandis qu'elle s'envole dans les étages.

J'arrive le cœur battant à sa suite dans la chambre de notre comédienne. C'est une grande pièce claire, avec deux fenêtres qui donnent sur le Lac. Entre elles, y a un lit double avec un couvre-lit blanc. Sur les murs quelques tableaux chics, genre gravures anglaises et puis une marine : le château d'If qui se reflète dans son lac, comme dans le conte, et son prisonnier qu'on devine derrière les barreaux du donjon. Je fais le tour de la chambre. J'ouvre le tiroir d'une commode Louis XIV : des petites culottes de toutes les couleurs, des machins, des trucs charmants de bonnes femmes - simples et de bon goût... un autre tiroir, de la soie, rien que de la soie, des chemisiers, des débardeurs, de la fripe de luxe. Le troisième tiroir, c'est du kif. Je fouille pour voir si y'a rien sous les nippes qu'aurait échappé aux flics du canton. Nix!

Je continue ma visite dans le placard, l'armoire... Y a quelques bouquins. Elle savait donc lire ! Et puis attention! de la vraie littérature. Stendhal, Gracq - le manuscrit d'un film : "Le sourire de Bouddha."

Je lis quelques lignes. Ça commence plutôt sec avec une description hard d'une fille avec un mec aux plumes. L'Antoinette qui lit au-dessus de mon épaule fait un petit rire. Elle descend sa main vers ma braguette d'un geste très naturel.

- C'est marrant! elle fait. On essaye ?

On peut dire qu'elle a pas de complexes ! Je la regarde, étonné, quand même. Je pose le manuscrit sur le tapis chinois.

- Pas besoin de mode d'emploi mignonne, je rétorque, nature, tandis que la gonzesse déjà à genoux me cherche mon tuyau de pipe dans ma culotte.

Sacré grognasse, je vous dis pas. Je sais qu'en Suisse y mettent des glutamates partout. Mais dans le genre festin de roi, c'est du pur jus, c'te bonne femme. Un petit goût de

pêche et de péché. On fait pas mieux. Et acrobate avec ça. On fait quelques figures libres en s'roulant des patins et en se regardant dans la grande glace au-dessus de la cheminée. Ça se termine au pieu. Enfin quelque part dans les environs. On s'y retrouve plus souvent dessous avec les moutons que dessus sur les plumes, vu qu'on va vraiment au fond des choses. Ça doit faire un de ces raffuts en bas !

Elle assure la salope. Elle gère son turbo comme une formule un et on est parti pour le Grand Prix, sans chicanes. Après j'sais pas combien de galipettes, elle se dresse tout d'un coup, au-dessus de moi, soudée à mon ventre comme ma sœur siamoise. Elle se tend, se renverse et en prenant appuis sur mes jambes, elle commence à lancer de longs râles. D'abord doucement, comme une plainte, puis de plus en plus fort, de plus en plus rauque.

Grave, mec ! On dirait la maman de Croc Blanc en rut dans les grandes plaines glacées de l'Alaska. Si ça continue, elle va ameuter tout l'Grand Nord.

“C'est vrai que le boulot a ses compensations,” je me dis en douce alors qu'elle me rend son âme dans un dernier sanglot.

- Oh, crotte! elle fait, presque tout de suite après sans attendre ma petite mort. On a oublié ça.

Elle me montre un étui de préservatifs.

- D'autant que j'en ai de toutes les couleurs, elle continue. C'est bête quand même!... Ils sont marrants, non? elle dit en me montrant sa collection. De fait, y en a même qui ont la tête de Pinocchio !

Je suis au moins aussi emmerdé qu'elle. On peut se dire qu'on a fait comme le pape a voulu : On se retrouve en vrai chrétiens tout à coup. Nom de Dieu !

- Faudra que pour c'coup-ci, il nous laisse tranquille le Père Tout-là-haut, avec ses malédictions, ses pestes et ses cafards. Pour ce qu'on a fait, il en aurait fallu un bleu, un blanc, et un rouge, je fais. T'es plus remontée qu'une librairie pleine à craquer de tirages de la Marseillaise. Faut te voir monter à l'assaut. Je comprends qu'Hitler ait pas osé envahir la Suisse

en 39. Avec des mectonnes comme toi, c'était Leningrad avec quatre ans d'avance.

On en grille une. Elle avale la fumée blanche et épaisse de ma Camel. Goulûment. Le choc du fumigène qui envahit ses éponges lui donne la chair de poule. Ça fait remonter la pointe de ses seins qui se redressent, faut voir comme. C'est comme le cochon : y'a rien à jeter dans cette gonzesse. Je lui file une petite risette entre les cuisses. Pour le coup, elle me met un chapeau.

- Oh, qu'elle fait en fermant les yeux, agenouillée sur le plume, comme ça, me regardant en dessous avec un p'tit sourire quand je déboule dans son vestibule, c'est bonnard!...

Et nous voilà repartis pour un tour.

Après, je dis, en rangeant mon artillerie :

- Tu la connaissais, toi, la Jabel ?

- Sûr, qu'elle fait. C'était une copine.

- Pourquoi qu'elle disait qu'elle avait le sida? je demande.

L'autre me regarde comme si j'avais pissé dans l'aquarium.

- Quoi?! elle fait.

- Tu m'as entendu.

- Mais, jamais de la vie! elle me dit.

- Alors, pourquoi les grognasses en bas me l'ont dit ?

- Mais, c'est pas vrai ! Elle a jamais dit ça.

Elle est choquée la gamine. Elle est vraiment fumasse. Elle veut descendre tout de suite pour régler ça avec les autres. J'ai un mal fou à l'en empêcher.

- Laisse ! Je dis. C'est pas la peine.

- Parle-moi plutôt d'elle, je continue en allumant une autre clope. Elle était comment Ta Star de Copine ?

Alors elle me raconte que c'était une chouette nana. Un peu branque. Mais douce et timide. Elle avait du mal du côté du palpitant. Des peines de cœur, elle en avait au kilomètre. Un peu cœur d'artichaut, faut croire, malgré la gloire, le fric et tout, et tout... C'est pour ça qu'elle pipait pas grand mot à la télé; qu'elle donnait pas d'interviewes. "En

fait, personne ne la connaissait,” ajoute ma nouvelle copine, avec une petite larme.

- Et puis, elle a été violée très jeune par son père.
- Attends, je dis. Qu'est-ce que tu me racontes ?
- C'est vrai! me rétorque l'Antoinette. Ça été un choc lorsqu'elle l'a découvert.
- Comment, lorsqu'elle la découvert?
- Oui, quand son psy le lui a révélé.
- Ah, parce que, elle le savait pas avant d'aller voir le toubib que son papa l'avait enfilée ?
- Non. Ç'avait été un tel choc pour elle qu'elle l'avait complètement oublié. Enfin ils disent quèque chose comme si elle l'avait refoulé, tu vois ? Un mot en “o”, comme sodo...
- Scotome, je fais.
- Peut-être...
- Et il s'appelle comment, son psy? je demande.
- Diaz.

C a me dit rien. Et j'ai beau y songer, plus tard, à la terrasse du Café du Commerce, à Grandson, sur la place du château, où je me suis arrêté pour prendre quelques décis de Bonvillars, histoire de me réchauffer les neurones et de me mettre en appétit pour le déjeuner de Madame Stchauser, j'arrive pas à savoir par où commencer.

Le soleil chauffe la place comme une machine à croque-monsieur. De l'ombre du store du troquet, je mate le paysage qui rissole à travers mes Ray Ban, . C'est midi. C'est l'heure du dîner pour tout bon Vaudois. Nous, comme on est étrangers, on a permission de 13 heures. Si fait, je continue de prendre mes aises en sirotant la Carthagène locale, sans me presser. J'me dis aussi, qu'il sera toujours temps d'avouer à Gaby ce que j'ai fait avec l'Antoinette. De toute façon, je vais pas pouvoir lui cacher, car il va falloir prendre des précautions.

Le sida, c'est galère pour une vie de couple. Plus moyen de rien faire à-côté sans sonner l'alarme. C'est d'un pratique !

Qu'est-ce que je vais me faire passer !...

J'en suis là de mes pensées légèrement assombries par l'esprit-de-vin, quand je vois la Lancia bleu et rose de Michael

qui se gare dans le parking, de l'autre côté de la place. Intrigué, je mate plus sévère.

L'autre, sans faire attention à ce qui se passe autour de lui, sort de son char et se dirige vers le Crédit Vaudois dont les coffres sont tapis à l'ombre du château.

“Tiens!” que je fais à ma pomme. Mais à part ça, je pense pas grand' chose, sauf que le Michael veut probablement changer du fric. Il a l'air de savoir où il va. J'ai le temps de siffler encore 3 décis de Bonvillars et de finir l'article du Monde sur la culture des bigoudis en Nouvelle-Zélande avant qu'il ne ressorte.

Une puce me saute à l'oreille : Le Crédit Vaudois a pas vraiment pignon sur rue. C'est un de ces petits établissements qu'ont pas de vitrine - une officine pour les gens du cru qui n'ont pas les moyens de se déplacer à la ville. C'est dire que si on n'est pas du patelin, on passe le plus souvent devant sans le voir. Trois hypothèses se présentent à moi sur le choix du père Michael pour l'anonyme officine : soit on l'aura rencardé qu'il peut échanger ses biffetons à Grandson, et que le caissier est encore plus lent qu'un Polonais à finir un verre de flotte, soit il aura aperçu the banque en passant (improbable, mais... Bon!). Ou il peut très bien y avoir été pour tout autre chose

Dans ce cas, l'affaire se corserait. Je récapitule : y a le meurtre dont le seul mobile apparent (et faux) est que Jabel a dit à tout le monde qu'elle avait le sida et qu'elle allait infecter la terre entière, pour se venger d'une peine de cœur.

Là-dessus, Michael qui travaille pour la concurrence, débarque immédiatement suivi par un cadavre. J'en attends un nouveau d'un instant à l'autre. (Je trouve d'ailleurs que mon pote perd la main. D'habitude, son rythme de croisière, c'est un tous les jours et deux le dimanche.)

Puis y a cette pétasse qui me fait des confidences sur le soi-disant viol de Jabel par son papa...

Je commande encore deux décis pour dégager la buée qui fait masse dans mes neurones, quand je vois Michael revenir

à sa tire, mais pas par la banque. Il est sorti par la porte de derrière. Celle du bureau de Gilou. Gilou c'est à la fois le notaire, l'agent immobilier et le patron de la banque. Une petite originalité suisse qui a été rectifiée depuis en tirant un trait entre le métier de banquier et celui de notaire. Mais les couloirs communiquent toujours par une porte vitrée qui s'ouvre dans les deux sens entre les deux bizenesses. Si fait que j'ai de fortes raisons de croire que Michael a été voir Gilou pour des histoires n'ayant rien à voir avec les taux de change entre la France, la Suisse ou l'Italie.

Je pensais que notre notaire se cantonnait à des magouilles strictement locales et que la spéculation immobilière, entre deux opérations financières, suffisait à son bonheur. Apparemment pas.

Mon portable couine dans ma poche. C'est Gaby.

- Qu'est-ce que tu fous?" elle demande.

- Zen, Baby ! t'as tes ragnagnas pour me parler comme ça? je fais.

- T'es où? elle me demande.

Je lui dis.

- Parfait! ça tombe bien. Et puisque t'es si savant sur l'état de mes ovaires, va à la Copé me chercher des... Merde !... je sais plus comment ça s'appelle... le nom du dernier film de Louis Malle...

- Oncle Vania, je fais.

- C'est ça... Achète-moi un paquet de Vania. Tante Robiche demande aussi que tu lui achètes une douzaine d'œufs et du vinaigre pour la salade. On déjeune dans une demi-heure. Grouille !...

La Copé, ou Coop, c'était la première supérette suisse à s'installer dans la région. Depuis c'est devenu un magasin comme un autre. Il s'appelle Primo. Mais les mémères de Grandson continuent à l'appeler la "Copé". Elles y vont par charité et aussi pour pas voir le commerce local péricliter et se retrouver à la merci des Waro, Migros et autres Denner...

Mes achats accomplis, j'attends derrière une grosse dame pour me faire encaisser. Je la regarde déverser son caddie sur

le tapis roulant. Moi qui avais faim, je commence à être plutôt dégoûté. Elle déballe des saucisses, de la poudre à laver, des bananes, de la Javel, des fraises, du savon noir, des rognons de génisse qui dégoulinent de sang, un paquet de coton géant, un claque qui pue, une boîte de préservatifs, des bigoudis, des petite culottes pour petite fille de 6 ans avec une petite rose à la ceinture, des boîtes de sardines à l'huile, un morceau de lard et deux tubes de mayonnaise. Un tube de gel "intime" côtoie dangereusement des clous, de la farine, des lentilles et une bouteille de Ketchup qui plonge le col dans un soutien-gorge taille 54... C'est surtout la daurade qui donne une note très particulière à l'ensemble des achats, par son délicat parfum *sui generis*.

Je me dis qu'une société qui mélange aussi allégrement tous ces produits dans un même sac, eh bien elle a quèque chose de bizarre.

Le cœur au bord des lèvres, je paie le produit de mes modestes commissions à la grosse qui "tipe" à la caisse avec professionnalisme.

- 29, 10, elle me dit en reniflant avec un drôle d'air sa pogne qui a saisi la daurade, précédant mes achats sur le tapis roulant.

J'allonge le fric :

- 20 francs nonante et cinquante qui font cent... elle fait, en rendant la monnaie.

- C'est réglé, je dis, en jetant mon paquet de Vania dans un sac, je lui fais, très almanach Vermot.

- Service, elle rétorque, impavide, avant de passer à un autre client :

- Si vous plaît ?...

Dehors, la voiture de Michael est partie. Je me brûle les miches au cuir des sièges de la Mustang. "Putain de belle journée!" je pense. J'ai beau avoir quelques soucis, je peux pas m'arrêter d'être heureux. C'est comme ça. Moi, les gonzesses ça m'a toujours fait un effet bœuf quand elles se déloquent pour moi tout seul. Je trouve ça charmant! et je suis pas loin de croire et de penser... que c'est la seule chose

qui vaille sur terre. Bien sûr, à partir de là, tout se complique. Si on réfléchissait on serait plus peinard à rester dans nos couches-culottes du début jusqu'à la fin ; à biberonner le sein de sa maman jusqu'au suçon final de la Grande Faucheuse. Ça éviterait peut-être les guerres, la tévéa et le Sapeur Camembert. Mais, malgré tout, avoir le privilège de faire à des copines ce que ton papa a fait à ta maman, c'est une chouette invention. Pisse-vinaigre qui me contredit !

Il est une heure moins le quart et les gens qui ne l'ont pas encore fait sont pressés de se mettre les pieds sous la table. Mais un suisse pressé, ça prend quand même du temps. J'essaie bien de doubler un tracteur qui rentre avec un plein char de fumier. Mais la route est trop étroite. Je dois attendre qu'une giclée d'autocars bernois et de bagnoles neuchâteloises arrivant en sens inverse dans la seule ligne droite qui existe entre moi et mon patelin soient passés. Dans la file qui me suit, je vois une alpha blanche dans mon rétroviseur. Une décapotable. Elle fait comme moi, des tentatives de dépassement. "Encore un étranger!", je pense, me prenant, soudainement, pour un mec du cru.

Et comme tout finit par arriver, 15 minutes et deux kilomètres plus loin je me gare enfin devant la maison. Je suis pas plutôt descendu de voiture avec mes paquets, que voilà l'Alpha qui se gare de l'autre côté de la rue. Y a une espèce de type dégingandé avec un visage en lame de schlass bavarois qui me sourit de tous ses crocs comme s'il voulait déchiqueter l'espace entre lui et moi...

Je me dirige vers lui en démultiplié, avec juste ce qu'il faut de mécaniques pour lui montrer que mes roulements à billes ont passé la visite des 20 000. Je dis:

- Tu veux ma photo ?

Le mec me regarde en se poilant.

- Oui, qu'il fait.

Et il sort d'entre ses couilles un compact qu'il a sur son siège avec lequel il me mitraille, présentement.

Le temps de déposer les paquets sans casser les œufs de tante Robiche, le mec passe la première et se trisse sans que j'e puisse de lui frotter une oreille contre l'autre.

- T'as l'bonjour de Vincent, il me dit avec un accent de bouseux des alpes. Il disparaît sur la route de Neuchâtel, à fond la caisse. Je l'entends encore qui se marre entre deux pétarades de son double pot d'échappement. Il me fait un doigt d'honneur par-dessus le capote rabaisée.

Je suis tellement scié que j'en oublie de relever le numéro de sa plaque.

Plus vinaigre que moi, tu meurs.

Qu'est-ce que c'est que cette salade ?...

L'Henry est très fier. Il exhibe un black couleur de cendre, plutôt blette par endroits. Il l'a invité à crécher. Il est pasteur, aussi. Ils doivent faire une série de cultes dans la région, lui et l'Henry, histoire de lui faire faire un peu de tourisme à l'œil. Le mec nous sourit avec cette expression de paumé accueilli par le Secours vaudois.

- Monsieur Ananias, fait mon cousin pasteur, en me le présentant.

“Il dirige un groupe de folksongs (Faut-que-songue, en suisse romand). Il vient en tournée depuis la Colombie, son pays natal, pour collecter des fonds pour construire un temple à Bogota”

- 'nchanté, je fais, distraitement, rapport à ma mauvaise humeur.

Ils sont tous assis autour de la grande table de la salle à manger. Et, ô fait exceptionnel! y a une bouteille de vin à peine entamée qui trône au milieu de ladite table. C'est du vin d'Ernest. Ce bon vieux Ernest. Il court tellement après les filles qu'il surveille pas toujours très bien la fermentation de ses mous. Parce que pour un coureur, le mou... Enfin bref! en temps ordinaire, on range plus facilement sa bibine dans le placard à produits ménagers, près du dégrippant, que

dans le cellier. Henry me remplit un godet du tord-boyaux qui m'arrache la gueule comme un déci d'Ajax ammoniaqué.

- C'est le J.J. Cale sud-américain? je demande à propos du black blette - histoire d'animer la conversation le temps reprendre ma respiration, après mon biberon. On est tous là à attendre la baffre.

L'Henry me regarde, une certaine vacuité chrétienne dans l'œil. Il a pas l'air de savoir de qui je parle.

- Yes, me fait l'Ananias avec un grand sourire. Jesus Quartet. C'est notre nom.

Il parle plutôt bien le Français. Il me paraît plutôt sympathique. Il a de grandes dents, malgré sa petite taille. Un peu rond du bide. Et à part les marques sur sa peau, il serait plutôt beau gosse. Doit y avoir de l'indien en lui, car il est pas trop frisé. Afro - juste ondulé.

- Le reste du groupe est à Yverdon. Figure toi qu'un des leurs a disparu depuis plusieurs jours. Ils savent pas comment le remplacer pour le concert.

Faire le quatrième dans un groupe de folk, c'est plus difficile que pour le bridge. Y a pas de place pour le mort. "À propos de mort!..." je pense. Mais le bigophone sonne. L'Henry y va et revient presque aussi sec - livide :

- Monsieur Ananias, il appelle, les jambes flageolantes, appuyé au chambranle de la porte de la salle à manger, comme sur le point de dégueuler.

L'autre s'avance. Écoute, opine du bonnet et se carapate sans finir son verre.

Je m'approche. Je demande : "Alors, quoi?". Et l'Henry de m'expliquer qu'un couple de touristes a retrouvé le cadavre du quatrième larron, au milieu du lac. Que la police a eu du mal à l'identifier mais que ce serait justement le père Bonanza, une si belle basse !

Je suis plutôt fumassee de ne pas avoir été prévenu de l'identité du macchabée avant mon cousin. Après tout, le couple de touristes c'est moi et Michael. C'est pas très confraternel de la part de la police suisse. Je dis rien, œuf corse. Je dis pas ce que je sais du branque qui vient d'être

identifié. Mais une petite musique se met à teinter dans ma tête. Alors, je dis :

- Je l'accompagne au poste ton calypso. Tu t'en fais pas. Tu bâfres ici et je t'appelle quand je sais quelque chose. J'ai l'habitude

- Mais...

- A table!... dit la tante Robiche en apportant le gratin de courgettes du jardin, spécialité de Madame Stchauser, avec un air de conquérant.

- Tu vois : ils ont besoin de toi pour la prière, je fais, heureux d'échapper au plat du jour qui baigne dans un jus louche.

Je plante là l'Henry et lui refile mon verre de dissolvant.

Je rejoins Ananias qui piaffe dans l'entrée.

- OK, je fais en anglais, on y va ? Let's go !...

Aussi sec, me revoilà sur la route d'Yverdon. Coule, Raoul !

Pour tromper ma faim, je cuisine le mec en chemin. Il a une gueule plutôt marrante, le paroissien. Je le vois pas tellement pasteur. Je sais pas pourquoi.

- Ananias, il me fait, avec sa bouche pleine de dents, façon hippopotame... Non! c'est pas un nom indien.

Y s'marre.

- C'est un nom biblique. C'est celui que prit l'archange Gabriel pour aider Tobit et Tobie.

- Tobit?

- Oui, c'était un type très saint, de l'Ancien Testament. Il enterrait les morts juifs qu'étaient tués en captivité par les assyriens. Tobie, c'est son fils.

- Tobit or not Tobie, je fais, avec mon humour légendaire!...

Et j'ose même me marrer. Je pense bêtement que c'est un nom prédestiné pour lui, vu le travail qu'il va devoir faire sur son pote qu'on a repêché.

Moi aussi, je pense, j'ai mon petit archange Gabrielle. Mon cœur se soulève d'aise quand je pense à elle: "Oh Gaby!" je m'Bashung: "Oh Gaby, tu devrais pas m'laisser la nuit..."

j'fais que des conneries... le long, le long des golfes, pas très clairs..."

On arrive enfin à la police du Lac, du côté de Paradis plage, près du débarcadère. J'sais pas pourquoi ils nous ont fait venir jusque-là, alors qu'il faudra encore se farcir l'institut médico-légal.

On fait les salamalecs vaudois ; mon Ananias remplit des papiers. Puis les flics nous emmènent voir le corps avant de nous laisser récupérer ses fringues. Faut être sûr que c'est lui. Et ça manque pas : c'est bien lui qu'on a repêché avec Michael. Je rencontre le toubib de l'autre fois. Il me fait un grand sourire. C'est qu'on est parti pour être de vieilles connaissances si ça continue. Il commence à m'avoir à la bonne. Pendant que le ministre des cultes se recueille devant la dépouille de son compagnon bouffé par les brochets, il me confie qu'il avait omis - j'aime bien le mot! - de me dire que la Jabel avait un tatouage sur la face intérieure de sa fesse gauche. Un ange minuscule, dessiné à la hauteur du trou de balle. Il l'avait pas vu tout de suite.

- Faut dire que c'est plutôt un drôle d'endroit pour mettre un ange ! Il dit.

Pour ça, je suis plutôt d'accord.

Y a un os, quand même: on découvre que le maccabh du pote à Ananias était tellement imbibé de coke quand il est mort qu'il a pas dû sentir que l'eau était mouillée. Sa mort, en d'autres termes, est due à une OD plutôt massive de la consommation d'un produit indigène à son pays d'origine. Les poulets suisses commencent à se poser des questions sur mon Ananias des tropiques.

- C'est quoi, au juste, cette histoire de falksongs ?"

Ils commencent à se méfier. Mon pote comprend pas. Il est très embêté qu'on en fasse tout une histoire. Son copain était straight.

- Comment ça se dit straight, en Français? en Vaudois ?...

Les flics me regardent comme si j'étais l'express Yverdon - Neuchâtel de 15H30, vu de leur pré. Je les quitte un moment pour téléphoner à Henry. C'est qu'on va garder son ouaille

au poste pour quelques questions sur le genre de musique qu'il pratique. Peut-être même faire quelques gammes. Moi j'ai rien à faire dans cette histoire, à part le fait que j'ai trouvé le corps du délit.

Henry est très embêté. C'est que le concert est prévu pour le soir même et qu'il n'a personne à mettre à la place. Mon pasteur de cousin croit pas qu'un culte en lieu et place du spectacle est une bonne idée. Surtout à quarante francs suisses la place.

Je peux vraiment rien faire pour lui. Je lui dis quand même de téléphoner à Laurent. Il aura sans doute un rocker un peu soft à lui fourguer pour pas trop cher.

Je m'en vais prendre l'air, après avoir demandé la permission au capitaine. Würst, il s'appelle. Saucisse ! C'est vrai qu'il a l'air d'un hot dog. Très grand, mince, tubulaire même, sa tête penche toujours un peu en avant, comme si elle attendait du ketchup pour s'faire croquer. Mais ce serait plutôt une saucisse de Francfort et pas de Strasbourg, vu que son teint est plutôt jaunâtre. Sympa, tout de même! Faut pas croire !

- Vous avez de rudement drôles de façons de passer vos vacances, il me fait, goguenard, en me relâchant dans la nature.

Yverdon, c'est adorable! C'est comme une nana bien propre sur elle. C'est de la suisse bien calibrée, avec des petites culottes qui sentent bon la lessive et des soutifs armés pour la campagne de Russie, et qui s'ouvrent comme une coquille pour offrir leur beau fruit.

La suisse, c'est beau et goûteux. Ça a tout de la simplicité des fleurs des champs - et de leur délicatesse - et très rustique dans ses plaisirs. Yverdon est à l'image de ces pétasses qu'on rencontre rue du Milieu, aux soldes de la Placette ou place Pestalozzi, les jours de marché et, l'été, devant un Sinalco ou une bière, à la terrasse du café, à écouter une troupe de saltimbanques qui se produit sur les tréteaux dressés devant le château fort...

Je m'ballade sans trop savoir où aller. J'ai envie d'être en vacances, tout simplement. Fatigué le héros! Je m'arrête prendre un demi sur la place Pestalozzi, à côté d'une jolie vachère. Mais les chanteurs font un boucan insupportable avec leur sono! Je décanille, sans toutefois laisser traîner un dernier regard sur les lolos de la joliesse. Je vais du côté de la gare, puis je me ravise. Je rentre dans un drôle de rade. Captain Haddock, ça s'appelle. Je crois m'être trompé: Y a que des gosses. Je vais pour ressortir en fuyant, quand j'entends une voix :

- Eh ! Jacques !...

J'me retourne: c'est la même Antoinette. Comme je vous l'disais: impeccable, belle comme une ménagère ventant la blancheur Cerfeuil sur les murs de nos tristes banlieues.

- ... ou faudrait t'appeler Frankie, elle demande, malicieuse.

- Je préfère Frankie... Surtout quand c'est toi qui l'dis, je dis.

- C'est quoi, une maternelle? je demande en pointant mon menton vers la faune qui se shoote à la Gauloise jaune devant leurs demis.

- Les filles sont mignonnes, non? elle glousse, l'autre !...

Elle sipe un coco-rhum au bar. Le mec de tout à l'heure, celui de l'Alpha avec sa gueule d'Opine® est avec elle. Il y a aussi l'autre enfoiré : le Zig de la radio. Il ressemble à une pub pour fringues Camel, ou Marlboro, ou... J'sais plus. Enfin, des loques vachement standards et toutes neuves. Son falzar brille encore de l'empesage. Il doit pas savoir que ça s'lave et les jeter quand y a un faux pli. Il a l'air content de lui. L' Antoinette, elle, à l'air contente de me voir. Parce que Zig et Vincent se plaisent un max et s'occupent pas tellement d'elle. Le Vincent fait des mines de vierge émoustillée, des espèces de rires de gorge qui lui descendent jusque dans l'bide où ça s'trémousse dans les sphincters à la moindre blague du Radiola.

Je lui roule une petite pelle. À Antoinette... pas à Vincent. Elle a un goût de fraise au whisky. Sa p'tite langue est suave comme un Suchard à la liqueur. Les deux autres

nous regardent même pas. Zig a pris la patte de Vincent. C'est charmant et moderne. Manque plus qu'un couple de gouines pour faire la page Culture de Libé.

Revenant aux choses sérieuses, je finis par dire à l'enfoiré :

- Pourquoi tu m'as suivi tout à l'heure? Si tu voulais ma photo, je te l'aurais dédicacée. Avec une jolie petite gueule comme la tienne, ça se refuse pas...

Y s'marre. Carrément défonce. Une sorte de rire hystérique comme si le Radiola l'enfilait, présentement.

- Il travaille pour papa, dit Antoinette. Et papa aime bien savoir avec qui je couche. C'est pour ça qu'il t'a suivi.

- C'est une explication comme une autre. Bientôt il va te greffer une caméra sur le bide, pour faire des économies de personnel, ton géniteur.

- Le téléphone, ça existe, vous savez.

C'est Vincent qui parle. Plus je le regarde, moins je l'aime. C'est une ombre qui va pas tellement au galbe d'Antoinette.

- Quand j'ai compris que les choses se passaient... bien, entre vous et Antoinette, j'ai téléphoné au papa...

- Parce que c'est toi qui tient la chandelle?

- Je ne suis que le body... garde.

À son accent, il doit pas être d'Yverdon - plutôt de Genève : on dirait qu'il parle avec ses fesses.

Zig qui ne comprend rien, nous regarde avec un drôle d'air. Complètement pété.

- Peut-être, je fais, mais moi, y m'chauffe les sangs le paternel. Tu lui diras que l'enquêteur, ici, c'est moi. Alors, je continue, tu lui diras à ton boss - et toi, à ton papa - qu'y m'lache, because...

- ... Cause toujours...

Vincent se marre. Il pique une tête dans son glass à faux-col. J'interloque. J'ai l'air tellement ahuri que l'Antoinette rit aussi.

- Tu sais pas de qui tu parles. T'es excessif!...

Elle est morte de rire. (Y'a rien de plus agaçant qu'un suisse - femme, de surcroît - qui se fout d'ta gueule!). Le monde

à l'envers, quoi ! Parce que moi, les blagues suisses, je les aime qu'à sens unique.

Pour le coup, le journaliste se marre aussi. Il fait un bruit de poulie mal graissée. Son torse de momie est secoué par des petits soubresauts. Une quinte de toux lui fait cracher une partie du fumigène qui ronge ses éponges.

Je veux le voir, ce papa gâteau. Je commence à me trimbaler une grosse colère. Je lâche les pognes d'Antoinette et j'éructe : "Si le papiton veut me connaître, qu'il me reçoive. J'ai rien à cacher."

Les bambins qui sirotent comme des grandes personnes pour s'encourager à jouer à touche-pipi, commencent à regarder de notre côté. La barmaid aussi. Elle, rien à craindre de la police, c'est un modèle 1950 à qui il reste un peu de chrome sur la calandre, mais dont on sent bien que la moleskine est plutôt usée sous l'accélérateur.

Vincent compose rapidement un numéro sur son portable en me faisant des signes d'apaisement. Puis il me tourne le dos pour pas que je l'entende.

Au bout de quelques secondes, il se retourne, alors que le cellulaire fait tilt.

- On y va, il fait.
- C'est loin? je demande.
- À deux pas.

Un, deux. On se retrouve dehors après que Vincent se soit assuré que le Radiola l'attendrait. Chacun dans sa bagnole. Je prends la Mustang. Lui, son Alpha. On pousse vers la Migros. Presqu'en face, à une vingtaine de mètres sur la route de Sainte-Croix, on rentre dans une espèce de magasin de produits exotiques. Une grosse nana dans son boubou nous fait un sourire. Ça schlingue un max, à cause d'un baril de poissons en saumure à côté du comptoir. Y a de tout dans la boutique : des crèmes pour éclaircir le teint, une promo pour perruques blondes et rousses, des fruits et des légumes qui pourrissent. Y en a qu'on dirait qu'ils vont parler. Des fringues...

- Oui? qu'elle fait la gonzesse, la bouche pleine d'une espèce de friandise dont les miettes tombent sur ses mamelons de sumotori black.

Puis elle reconnaît le Vincent. Elle se lève presto, en essuyant ses mains grasses sur sa robe. Elle nous fait entrer dans une petite pièce qui sent encore plus mauvais que le baril de kippers. C'est un minuscule entrepôt plein de containers avec des pâtes et des trucs qui fermentent.

- C'est de la bière pour ce soir, elle fait la nana, en voyant mon air dégoûté. De la bière de banane.

- Ah, bon! je dis. Et c'est bon ?

Elle répond pas. Elle frappe à une petite porte, à côté d'une fenêtre donnant sur une cour. Un déclic, et la porte s'ouvre. On entre dans une pièce lambrissée en bois de cèdre. Tout de suite, l'odeur est plus la même. C'est comme chez feu Davidoff à Genève. Dans l'air filtré plane une légère odeur de tabac pur Havane. C'est meublé genre Knoll+. Y a des vitrines pleines de pièces de monnaies anciennes qui luisent dans la pénombre. Mon zouave est calé dans un grand fauteuil en cuir, derrière une table de verre et acajou, posée sur une espèce de statue d'une fillette nue, à quatre pattes, en marbre blanc. Ça fait un peu parvenu, mais c'est mieux que l'Henri II du faubourg Saint-Antoine.

Le mecton est plutôt grave. Bronzé, pas très grand. Court sur pattes, un petit bidon rond soulève une ceinture en croco au rythme de sa respiration. Sa gueule grège est piquée de petits cratères. Deux yeux jaunes me surveillent comme du fond d'un bocal. Il se fait teindre les cheveux, mais pas les poils de nez qui dépassent des narines d'un énorme tarin, beaucoup moins mignon que celui de son Antoinette. Il a dû la trouver dans une pochette surprise, sa gonzesse de fille. C'est pas possible qu'un monstre pareil ait pu engendrer une si jolie petite mécanique.

- Asseyez vous, Monsieur Martin.

Il me montre une espèce de fauteuil rond, avec, gravées sur le galbe en acajou, des bonnes femmes dorées, lutineuses

et lutinantes, façon les *Trois cent septante-cinq jours de Gomorrhe*.

Il m'offre un cigare.

- Merci, mais je fume light, je dis, en sortant mes Camel sans filtres.

- Bourbon ? Il demande. Je crois que c'est votre drink préféré.

- Kentucky Sour, si vous z'avez, je fais.

- Antoinette !...

Il jette un œil. Sévère. La pétasse file doux. Elle va vers une espèce de petit cabinet où brillent des fioles pleines de poisons de marque de toutes les couleurs.

- Monsieur, me dit le papa de la propriétaire du mignon petit cul qui se tortille en mixant mon glass à l'autre bout de la pièce, je ne vous aime pas !

Ça me fait plutôt plaisir. J'aurais vraiment été embêté qu'il me fasse des propositions. Surtout devant sa fille.

Y m'gonfle le mec.

La susdite me tend mon drink. Plutôt sévère le carburant. Pendant qu'elle y était, elle aurait aussi bien fait de me donner le flacon.

- Mais on me dit que vous êtes un peu de la région, mon hôte continue. Alors, peut-être faut-il apprendre à mieux se connaître?

- C'est pas joué. Contrairement aux apparences, y a de la place en Suisse, je dis. On vit pas dans la même HLM, ou comment que vous appelez ça, ici ?. Mais vous m'avez pas fait venir pour qu'on s'bécotte.

Je sipe le jus d'orge dans mon glass. Je me lève. Je fais le tour du proprio. Le Vincent se tient en retrait, dans un coin sombre ; ses petites dents de chacal helvète luisent dans la pénombre. Antoinette s'occupe en fouillant dans la bibliothèque du papa. C'est plein de bouquins rares, des éditions de luxe ou anciennes. Elle glousse de plaisir en regardant un in octavo qu'elle a ouvert.

- Papa, t'as pas honte !... Apollinaire! Mais c'est un cochon, ce type !...

- Ma fille n'a aucune idée de la valeur des choses, fait le père, désolé.

Il tire sur son cigare et boit une gorgée de thé dans une tasse chinetique.

- Non, rassurez-vous, je ne vous ai pas fait venir pour ça. Je voulais voir quelle tête vous avez. Et puis, j'aurais aimé savoir ce qui est vraiment arrivé à Anne Jabel. La maison qu'elle a louée m'appartient, même si c'est ma fille qui s'en occupe. Et je ne veux pas avoir d'ennuis, d'aucune sorte.

- Et qu'est-ce qui vous fait penser que je saurais quoi que ce soit?

- Vous travaillez pour la police française, il me dit.

- Et alors, même si c'était vrai, c'est pas un syndicat d'initiative.

- Monsieur, il fait, doucereux (mais je vois ses yeux de poulpe rétrécir dans son visage gris de cardiaque), nous parlons entre gens biens élevés...

- Vous peut-être, je dis, mais moi j'ai pas cette prétention. De toute façon, ça ne vous regarde pas. Même avec tout votre blé.

Je lui fais la grande scène du deux là où Violeta refuse de se faire payer par le papa d'Alfredo. Il est pas content. Il aurait aimé me refaire à neuf pour Noël. Faire un deal pour que je lui cause de mon travail, lui montre ma copie avant de la rendre à mon chef. C'est touchant ! Il est encore plein d'illusions pour son âge. Mais comme je lui dis niet! il devient méchant.

Résultat, au bout d'une plombe, j'en sais assez sur lui et lui en a assez. Le Vincent me raccompagne à la porte avec son air de premier de la classe. J'oublie même de faire la bise à Antoinette qui me regarde partir avec un drôle d'air.

Dehors, y a un papelard sur mon pare-brise. Je le prends. C'est l'écriture de Gaby :

Je lis : "Salaud, enculé ! Je te déteste. Toi et cette salope !..."

"Merde!" je me dis. Comment elle sait pour c'te gonzesse?" J'ai le cœur qui bat un drôle de tempo dans ma

boîte à cigares. Un filet glacé me coule le long de la colonne vertébrale, jusque dans le trou d'balle.

Pas de blagues ! J'y tiens à cette fille.

- Putain ! Je fais en rentrant dans ma tire.

J'me dis : "Il doit être deux heures de l'après-midi. Elle est peut-être au lac."

Sur ces entrefesses, je démarre en trombe. "Faut que j'me rachète une conduite", je pense en grillant un feu rouge.

J'ai du pot. Elle est là, sur le môle. Quasi à poils, dans un transat. Je m'approche d'elle. "Gaby," je fais. Elle lève la tête. Putain sa gueule ! Une fontaine. Ravagée, elle est ma poupée.

- Salaud, elle dit en hoquetant. Elle cherche ses lunettes de soleil pour cacher ses yeux.

Putain que je l'aime ! Je peux pas voir ça. Je peux pas la voir pleurer. En même temps, j'peux pas m'empêcher de ressentir comme du bonheur, qu'elle m'aime vraiment, ma petite garce, pour pleurer comme ça. C'est pas du chiqué. Je suis ému à en sauter de joie. J'lui mangerais son paillason jusqu'à qu'elle rende l'âme, à ma grognasse ! Je me précipite vers elle :

- Mon bébé...

- Me touche pas ! Enflure.

Elle a repris ses sens. Elle est debout. Ses petits seins dardent. Deux poires à cidre fermes et mûres. Elle essuie ses yeux rouges - les grandes traînées noires du Rimmel[®] qui coulent sur ses joues.

"Et tu veux me faire peur", je me dis, goguenard. Mais j'ai pas le temps de me vanter, elle m'envoie son pied droit et

m'éclate les roustons. Du moins, elle essaie. Je l'attrape. Je tente de la maîtriser, de la calmer.

- Gaby, Gaby, je dis. Écoute !...

Je lui mets quelques torgnoles.

Un coup de genou mieux ajusté me fait presque mal. J'arrive pas à la tenir. Je veux lui dire des choses, des tas de choses. L'attraper, la câliner, la baiser... Alors, je lui tombe dessus de tout mon poids pour l'immobiliser. Surprise, elle recule. Elle essaie de se dégager. Je trébuche. Elle tombe, je tombe, on tombe, on se retrouve dans le lac. Son poids m'entraîne au fond. Elle me griffe, me mord - une vraie furie. Je cherche sa bouche avec mes lèvres. J'essaie de la serrer dans mes bras. Je cherche ses cuisses avec une paluche, tandis que de l'autre je me déloque pour lui faire sentir le monstre.

C'est pas son trip. Alors que je la crois mollir sous mes caresses, je sens tout à coup sa main qui me prend par les noix et qui serre. Ah! la salope. Je hurle. Mais, sous l'eau, ça ne fait qu'un glouglou ridicule. Du coup, je bois la tasse. Elle reprend l'avantage, se hisse sur moi à l'air libre et après avoir repris sa respiration, elle plonge la tête de nouveau et me mord violemment l'oreille avant de remonter sur le môle. J'ai comme un haut-le-cœur. Je sais pas si je dégueule ou si je tousse.

- Connard! elle fait, en se séchant avec son drap de bain. Regarde moi, maintenant. J'ai l'air de quoi ?

Elle se relook de haut en bas. S'essuie, sort son poudrier.

- Regarde ! J'espère que t'es fier.

Elle a un beau coquard à l'œil gauche. Je sais pas comment j'ai fait ça.

Je la regarde sans rien dire. Le sang qui coule de mon oreille s'étale sur ma chemise trempée. Je suis pas beau à voir non plus.

Je finis d'enlever mon jean, histoire de me sécher. Elle ramasse ses affaires.

- Reste. Y a que toi que j'aime.

- Déconne...

Elle part. Bonne âme, quand même, elle me tend un mouchoir pour que je m'essuie l'oreille.

- Ah! puis j'ai trouvé ça, elle dit, en sortant de son cabas de plage une espèce de sac plastique avec de la poudre grise, dedans. C'est vaguement marronnasse.

Je suis pas Navarro, mais je vois tout de suite que c'est du cake.

- Merde! je dis Et tu l'as trouvé où.

- Dans la buanderie, près de la cuve à mazout, sous la pile de bûches. C'est un des gosses qui l'a déniché en cherchant de quoi faire une cabane avec des morceaux de bois. Il doit y en avoir plusieurs kilos. Je sais pas combien, mais beaucoup.

- T'as regardé dans ta voiture? je demande.

- Non! elle fait, comme si je lui demandais des nouvelles de son delco dont elle se fout comme de sa première culotte Petit Bateau™

On va voir. C'est une mignonne petite Peugeot rouge décapotable, qu'elle a louée au garage de Mutrux. Je regarde sous les sièges, j'ouvre le coffre, je dégage la roue de secours ; soulève le capot ; regarde dans le pisse glace...

Rien !

Je passe à ma bagnole. J'ai pas à chercher longtemps. Y a un paquet de sucre en poudre qui n'a rien à faire dans la boîte à gants. Je sniffe une pincée. C'est de la coke. Pas du cake, de la coke. En plus, elle est très bonne.

- File m'en une ligne, Gaby me demande.

Je la regarde. Étonné. C'est vrai qu'il a l'air plutôt tristounet, mon p'tit cœur.

- C'coup-ci, mais pas plus? je lui dis.

- Promis !

Je lui donne la poudre. J'en prends une pincée moi-même et jette le reste aux poissons. J'ai toujours aimé les bêtes.

Instantanément, ou presque, c'est comme si mes neurones sortaient du brouillard. Du pur cristal, ce qui se passe dans mon chou-fleur. Je vois que pour Gaby, c'est la même chose. Son regard se fait plus précis.

- C'est qu'on t'aura plombé la Mustang...
 - Tu m'étonnes !
 - C'est bien fait pour ta gueule !
- Elle recommence à chialer.
Je m'approche.
- Ah! ne me touche pas.
 - !
 - Écoute, je fais.
 - Ouais... c'est toujours ta queue que tu suis espèce de satire. T'as pas de sentiments. T'as pas de respect. T'es qu'un malade. Il suffit qu'on remue de la croupe pour que tu veuilles te farcir le morceau. Mais tu te rends compte ?! Et qu'est-ce qui te dit qu'elle est pas plombée cette gonzesse?
- Le moins qu'on puisse dire, c'est que Gaby n'a pas la coke heureuse.
- Bête, je dis :
- Mais je t'aime !...
- Tu parles de l'invention. Ça a pas plus d'effet qu'une crotte de pigeon sur le nez de la statue du maréchal Ney au Père-Lachaise.
- Je commence aussi à être désespéré. Et dans ce cas, la coke, ça aide pas. Ça en rajouterait plutôt.
- Y a un bruit, comme un froissement de feuilles. Des branches bougent dans les taillis derrière la cabane à bateaux.
- Tiens! v'la du monde, je dis.
- Ça vient du petit chemin de randonneur derrière les arbres. Une espèce de gros type sur un VTT débouche dans l'allée. Deux pétasses le suivent en blaguant. C'est des gamines genre règles douloureuses. Elles regardent de notre côté avec l'air de pipelettes sur le sentier des soldes. L'autre, le bibendum, les fesses tombant comme des sacs de part et d'autre de son vélo, prend un air faussement détaché.
- J'aime pas sa gueule, je dis.
 - Oh! toi, tout ce que tu aimes, c'est les p...
 - Écoute, arrête...

Je sais pas si c'est la coke, ou bien si c'est mon instinct de chasseur indien, mais je sens un autre frôlement dans les fourrés. Cette fois c'est du sérieux. Je me précipite du côté des roseaux qui bordent la rive. Adroitement, au moment de pénétrer dans les taillis qui jouxtent les palus, je trébuche sur une racine qui n'avait rien à faire là, et pique une tête. C'est alors que j'entends "bong" sur le sommet de mon crâne. Mais j'ai pas le temps d'entendre les petits oiseaux.
Noir ! Qu'il fait, soudain ! C'est-à-dire: la nuit...

Gaby me dira que mon black-out a bien duré cinq minutes. Elle est vachement inquiète. Au volant de la Mustang elle fonce sur la route d'Yverdon. Je suis si mal que la vue de sa petite culotte sous sa jupe remontée me fait rien. Des cloches de vaches me tintent aux oreilles. Si y avait pas si longtemps que je les avais gardées, je pourrais même toutes les nommer au son de leurs carillons. J'ai envie de vomir.

À l'hosto, le scan ne montre rien. L'examen clinique est bon. On veut me garder en observation. Pas question! Je veux sortir avec ma bosse sur le sommet du crâne. Seulement, les médecins, fute-fute ont appelé les keufs. Qui donc se pointe au moment où je paie l'addition? Ma saucisse! Ce bon vieux Würst. Ça me fait tellement plaisir de le voir que je l'invite à boire un canon à la cafétéria de l'hôpital. Il est pas très chaud. "Pas pendant le service", il me dit. Mais on va quand même boire un café. Gaby, rassurée sur mon état, commence à trouver le temps long. Maintenant que je suis hors d'eau, elle aimerait lécher quelques vitrines et surtout m'oublier. Je lui demande de venir me chercher dans une heure. Je sens que je vais déjà mieux, rapport à Pouchkine qui se réveille quand je mate à travers la baie vitrée du

restaurant ses jambes tricoter son joli petit cul, tandis qu'elle traverse le parking de l'hôpital pour prendre la Mustang.

Je me tourne vers mon hot dog de policier, histoire de faire la conversation. Ma mère, qu'était quelqu'un de la haute et qu'avait pas besoin de cours du soir pour savoir où on mettait les petites cuillers à caviar, me disait toujours qu'il fallait jamais laisser la conversation retomber. C'est un peu comme à la radio où ça s'appelle un blanc et où le moindre silence de plus de trois quarts de seconde provoque une réelle panique, comme si King Kong avait bouffé l'Empire State Building. Je dis donc n'importe quoi pour soutenir l'effort en communication de mon capitaine. Il me regarde avec cet air placide qu'ont les vachers du Pays d'Enhaut lorsqu'ils sucent un brin d'avoine en contemplant la vallée qui s'étale à leurs pieds, un beau soir d'été. Moi je continue ma conversation très parisienne en parlant de mes relations, des petites indiscretions que je connais sur la vie privée d'Anne Jabel. Un vrai feuilletoniste de *Paris Match*. Pire, peut-être, *Çala* ou, *Ça m'intéresse...*

Lui moufte pas. Il a même pas l'air de remarquer mon agilité verbale. Pourtant je pirouettise, j'ellipssie, j'entrechattise, je jongle avec les mots, les intonations...

- Vous avez tué la Jabel, ou bien? il me demande en plein milieu d'une envolée lyrique.

Mon café devient glacial.

- Quoi? qu'este? Caisse? je demande en regardant le bras armé de la loi helvétique droit dans les yeux.

Ils ne cillent pas.

- Y a de fortes présomptions pour que vous ayez été l'amant de Mademoiselle Jabel, il me dit, aussi sec.

- Je prends ça pour un compliment, je dis. Mais ça m'intéresserait de savoir comment j'y suis arrivé.

- Justement, il me dit, on n'a pas de preuves, et c'est bien embêtant.

- Allons, allons, je dis, pas tant que ça...

- C'est pas la peine de vous moquer. Nous autres, on vaut bien votre police parisienne...

- J'ai jamais dit le contraire...
- On fait peut-être pas des jolies phrases, mais croyez-moi, on n'a pas nos yeux dans notre poche.

- Bien sûr! Bien sûr...

Je me glisse entre le crépi et le mur. Y a rien de plus dangereux qu'un flic vexé. Et si le cours du flic suisse est le même que celui du franc du même nom, un pandore helvète vaut quatre français un quart...

- Et puis, vous devriez laisser tranquille la petite Laborde, Würst enchaîne. Ça vous suffit donc pas les femmes de chez vous, il vous faut encore les nôtres ?...

Si j'étais assez souple, je me mordrais la gauche pour avoir fait l'andouille avec l'Antoinette.

-... Surtout qu'elle est pas nette.

- Vous voulez dire, elle est malade ?

Je suis mal !....

- J'suis pas médecin, mais c'est pas d'ça que je parle. 'Faut vous méfier. Elle en connaît un bout la gamine.

- Sur quoi?

- Je dis ce que j'dis... Mais vous non plus, vous êtes pas net.

Ma mauvaise foi n'a d'égal que la trouille que j'ai au cul d'avoir à tester le confort des prisons suisses.

- Et comment expliquez-vous je demande, qu'on m'ait si sauvagement tapé sur le crâne ? Hein ?

- P'tête bien qu'c'est vot' bonne amie qui est pas contente de ce que vous avez fait avec l'Antoinette.

- Mais alors, je demande, pourquoi me soupçonnez-vous?

- C'est à cause de l'ange près du rectoum...

- De quoi?...

- Vous savez, le tatouage dans la raie des fesses de la Jabel.

Il baisse les yeux en disant cela. Il en rougirait si son visage était pas déjà cuit comme une pomme au four. Ses grands yeux de vacher me fixent.

- Votre nom de... enfin, celui que vous aimez bien vous faire appeler, c'est bien Angelo? y m'dit - subtil.

- Parce que vous pensez vraiment que quand j'ai baisé une dame je lui laisse ma marque à son trou d'balle?...

Je m'marre... Jaune.

Mais, j'ai pas le temps de développer. Deux mains me cachent les yeux :

- Qui c'est ?

J'ai à peine le temps de deviner que Mona retire ses mains et me donne un baiser sur la joue. Mona, c'est la femme d'Adam.

- Qu'est-ce que tu fais ici ?

Elle fait un petit signe à Würst en guise de bonjour.

- Et toi, je demande, t'es malade pour venir à l'hosto ?

- Non je suis venue voir Catherine. Elle a accouché d'un petit helvétte de 4 tonnes. Un vrai monstre. Oh, pardoin! elle dit à l'adresse de Würst. Je veux dire, ill est vraiment beau - et fort... Tu rentres pas à Concise? par hasard. Adam a pris la voiture...

- Si Monsieur veut bien me laisser partir, je réponds en mon montrant mon chien policier. Il pense que j'ai tué une des plus jolies femmes du monde. Si ça te dit, tu seras la prochaine. T'es plutôt bien foutue et je te ferais bien la peau.

Mona me regarde comme un chat, un poisson-chat dans un bocal. C'est une femme charmante mais très primaire.

- Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

Elle dit ça, comme si elle avait trouvé un truc un peu crade dans le panier à linge.

- Seulement des présomptions... dit Würst, bonasse.

- Ouais, le capitaine pense que je suis un sodomite.

- Un quoi ?

- Un, comment te dire ?...

- J'ai très bien compris! dit Mona, qu'est pas vraiment une oie blanche. Mais avec qui ?...

- Anne, Anne Jabel...

- Elle est ici ?

- C'est vrai, j'avais oublié que tu la connaissais, je dis tout à coup.

- Connaître, connaître, c'est un bien grand mot. On lèche les vitrines ensemble. On prend le thé. Une relation toute simple. Mais quel rapport avec ton truc à mites ? Tu es pas son amant quand même. Je l'aurais su...

- Elle a été assassinée. Du moins, c'est ce qu'on croit.

- Non !

Mona est complètement effondrée.

Würst est plutôt emmerdé. Il a pas l'air d'aimer voir les gonzesses pleurer. Sur ces entrefesses, Gaby arrive.

- Qu'est-ce qui se passe ?

- Mona connaissait Anne, tu savais ?

Devant tant de bonnes femmes, Würst lève le siège et nous fait des salamalecs.

- Je vous prierais de pas quitter la Suisse sans m'avertir, il me dit avant de serrer la pince de mes deux bonnes femmes.

- Allons, je dis, venez les gonzesses, maintenant que la voiture est là.

- Tu veux que je conduise ? me demande Gaby.

J'ai horreur des femmes au volant. Même Gaby. Et pourtant, elle conduit comme un as.

- J'ai plus mal à la tête, je fais.

On se met tous les trois devant, comme dans les films américains.

Mona, je l'ai peut-être déjà dit, est une gonzesse que j'adore mais elle est pas des plus fûtes. Bicause elle a un rien de snobisme qui lui colle aux neurones, si fait qu'elle a plutôt tendance à disjoncter. Mais, malgré les baguouses et les perlouses qu'elle porte même au lit - même au lac, quand elle se baigne - son accent Invalides, rue de Grenelle, boulevard St. Germain, qu'on a tort de confondre avec celui de la Muette, plus terroir, si j'peux dire!... Malgré tout ça, dis-je, c'est la plus chic fille que je connaisse. Et croyez moi, si Gaby n'existait pas, le père Adam, l'aurait à se faire du souci lorsque je suis dans sa basse-cour.

Mona, donc, commence son incessant babillage. Ça démarre avec les slips qu'elle a achetés pour son mec de mari, à dix francs suisses les cinq : "vraiment pas chers!"

et qu'elle déploie dans la bagnole pour que Gaby puisse jager le placard à roustons de l'Adam ; puis ça enchaîne avec les petites babioles, petites saloperies, "très pratique!" genre épluche légume design, couteau à oignons, réchaud à gaz pour fondue...Mais on n'est pas quitte pour autant. Elle a trouvé un body cream à la Migros et des collants hyper résistants. Le clou, c'est le chapeau qu'elle a acheté et qui, quand elle le met, en me donnant un coup de coude dans l'œil ("Oh pardon, mon Chéri!") la fait ressembler à Martin Scorsese à l'assaut des Viets dans Full Metal Jacket.

J'me marre!

- Mais qu'est-ce que t'as, Jacques? elle demande. C'est parce que je te donne des coups que tu ries.

Elle rit elle-même.

- Ton chapeau, je fais. Faudra le donner à Ernest pour effrayer les étourneaux.

- Mais qu'est-ce que tu lui trouves à mon chapeau ? Et d'ailleurs tu n'as aucun goût. Regarde-moi cette chemise que tu as, ce vieux pantalon qui doit avoir été essoré dans la tondeuse à gazon...Mais, dis-moi, tu ne m'as pas raconté : Anne Jabel ?

Je lui file le détail des opérations. Tout ce que je sais, ou presque. Je sais si peu !...

- Ce qui m'intrigue, je fais, c'est le témoignage des deux gonzesses, la photographe et l'impresario, sur cette histoire de sida. C'est complètement loufe. Elle t'as parlé de quelque chose, la dernière fois que tu l'as vue? je demande.

- Non ! Je ne suis pas sûre qu'elle m'aurait fait ce genre de confidence.

Elle a becqueté un sandwich au soja avec elle, il y a une semaine ou deux.

- Elle était avec une espèce de bellâtre de la radio, je crois. Elle avait l'air d'être très éprise. Je l'ai tout de suite détesté...

- T'es sûre ? Enfin, pour le type...

- Mais enfin, puisque je te le dis. Tu sais comment c'est. On a parlé chiffons. Au point que le type est parti, exaspéré.

On était bien contentes. À un moment, elle a voulu me dire quelque chose. Enfin, je pense... Mais Adam, qui n'en loupe pas une, est arrivé et m'a dit - comme d'habitude! - qu'il était mal garé, et qu'il fallait partir tout de suite, etc., etc.... Penses-tu vraiment qu'elle ait été si malade ?

- Les tests à l'hôpital n'ont rien révélé. Sauf un petit ange dans le pli des fesses, à hauteur du trou d'balle. Ce qui me vaut l'honneur d'une attention particulière de la police suisse vu mon pseudo.

- Comment ça, un ange ?

- Oui... tu sais?... un tatouage.

- Mais ça doit faire très mal. Quelle horreur ! Et pourquoi là ? Elle s'est bien gardée de me le dire, encore plus de me le montrer. Faut dire que je ne l'ai jamais vue nue... Même pas en maillot de bain. C'est étrange, tu ne trouves pas : une amie qu'on ne voit même pas à la plage ?

Moi, je vois pas trop ce qu'elle veut dire la cousine. Mais comme je l'ai dit, de temps en temps elle a un fusible qui saute.

- Tu ne devrais mettre des lunettes de soleil mon Jacou. On dit que c'est très mauvais pour la libido de se brûler les yeux, pense à ta petite Gaby...

- Oh, pour ça, il y pense!... fait Gaby piquée vive. S'il y a bien quelque chose pour laquelle je ne m'en fais pas, c'est bien de la libido de ce connard !...

Je fais le type très occupé par le camion qui est devant nous et qui bloque la route.

- Je vois que c'est tout miel, tout sucre entre vous deux. J'en suis heureuse...

Mona a l'air de découvrir la lune.

- Y va pas s'tirer d'là, ce connard! Je fais, à l'adresse du gros cube.

Moi d'habitude si cool sur la route, je commence à avoir des attitudes de beauf. C'est pour vous dire que les beaufs sont sans doute plus à plaindre qu'on le croit.

La route se traînasse, étroite comme une couleuvre dans les verts pâturages. Il y a un endroit où je vais pouvoir

doubler. C'est juste après un panneau qui est là depuis la Genèse et dont les messages en patois local vous annonce des trucs comme : "Boire c'est tout droit" et plus loin un autre panneau : "Dans le décor..." Ils changent tous les un ou deux ans leur slogan de génie. Le temps de le lire, plus le temps de réflexion pour comprendre le *vitz*, on se plante dans l'décor juste en dessous du second message, parce que juste-là, y a un virage plutôt sec dans lla montée...

- C'est tout ce que tu sais sur ta copine ?

- Tu sais, elle était très mystique. Tu vois ? Comment dire? Elle m'avait parlé d'un truc. Je me souviens plus bien. Mais elle allait à des espèces de stages. Moi, au début, quand elle m'en a parlé, je pensais que c'était des partouzes. Mais pas du tout. C'est du côté de Barbizon. Une grande propriété, qui appartient à une société, genre consortium... Enfin, je ne me souviens plus de ce qu'elle m'a dit. Elle me disait qu'il fallait que je vienne aussi. Que c'était vraiment bien. Qu'il y avait des gens super... Moi, tu sais, je me suis même pas mariée à l'église pour la deuxième fois. (La première fois a été si catastrophique...) Alors faire près de deux cents kilomètres, allez et retour, pour aller prier le week-end alors qu'on peut le faire devant sa télé, ou à cinq minutes de chez soi - pour autant qu'on y tienne... Quant aux gens ! J'essaie plutôt de rester à la maison, en ce moment.

Ce qu'il y a de bien avec Mona, c'est qu'elle n'arrête jamais de parler. T'appuies sur un bouton : et ça sort. Tu veux changer de station, tu redonnes un coup et tu te retrouves sur un autre channel. Cool ! Seulement le plus difficile, c'est de l'arrêter. Là, tu sais plus comment faire. Y a pas de bouton "Off" ! Faut débrancher...

"Jabel la Croix..." je pense en doublant enfin le dix tonnes tout de suite avant Corcelles. On arrive bientôt. Je pourrais retrouver mon chemin la nuit, les yeux bandés grâce à la subtile odeur de purin qui règne sur les près jolis, à l'approche de Concise et qui me rappelle les jours heureux où j'allais garder les vaches avec le métayer de l'oncle Gusty. Dans ces prés, justement. Juste avant les vignes de François

qui annonçaient les collines enchantées courant au-dessus du lac, sous le Mont Aubert, et où chantaient les abeilles ivres du sucre des grappes blondes. Comme disait l'autre : on se remet jamais d'une enfance heureuse.

Lol et Charmille sont au piano du grand salon. Dans leurs robes à fleufleurs, les deux sœurs sont penchées sur l'antiquité familiale en prenant des poses de grutières draguant dans les eaux maigres du bord du lac. C'est qu'elles se fendent la pipe les deux gonzesses. Elles déchiffrent une transcription à quatre mains de Carmen et leurs nez chaussés des lunettes de presbytes sont collés à la partition tandis que sort une samba effrénée du pauvre instrument archi centenaire.

- Tu sors, ce soir, mon chéri? me demande Lol, alors que je tente de traverser derrière leur dos, incognito, la grande pièce encore inondée de soleil pour rejoindre la terrasse.

- Je voulais pas vous déranger, vous avez l'air de tellement vous poiler...

Elles rient. Pour des grands-mères, voir des hyper grands-mères, c'est tout miel. Ça a passé l'âge du guilledou. Ça a rangé son mari au placard, avec les photos des petits-enfants et celles de toutes les tantes Berthe, Agathe, Rose... qui avaient du poil au menton ; ça fait encore la cuisine, et des confitures et de la couture, mais pour s'amuser, pour faire passer le temps ; ça évite les hommes et ça se contente de blaguer comme des gamines sur tout et n'importe quoi avec

un petit pincement au cœur quand elles pensent à toutes les conneries que leurs enfants ne pourront pas éviter de faire en grandissant. C'est chou comme une pâtisserie à la crème. Ça en a l'apparence et le parfum d'eau de fleur d'oranger. Je les adore...

Dehors, le rouquin chauffe encore pas mal et j'ai envie de griller une Camel en le regardant plonger derrière les peupliers du petit-bois qui cachent le cimetière où tout ce qui compte comme ancêtres est en train de bouffer sa ration de racines de pissenlits. C'est qu'on "soupe" tôt par ici.

Je suis bien. Je m'écale sur le sol encore tout chaud de la terrasse. J'ai même emmené mon glass de bourbon. Le chêne vert du jet d'eau, juste devant moi, a l'air de frissonner d'aise à chaque gorgée que j'avale. L'alcool me dégraisse les parois de l'estomac du relent des rœsti de Midi.

Tonight's the night! On a tous décidé de faire un tour à Yverdon. Le Zig de France Inter qu'Adam branche nous a réservé des places d'orchestre au spectacle Voulzy. On pense aller finir la soirée après à Montreux, avec la vedette.

Dans le salon, Lol et Charmille font toujours un bruit d'enfer avec leur piano-bar. Boucicaut, Georges et Jeanneton chantent avec elles en riant. Un vrai chahut. J'attends Gaby qui se poudre le pif dans sa chambre. Elle fait encore la gueule.

Par dessus le mur d'enceinte de la propriété, je vois la grande Catherine qui remonte du café des Bateaux. Plutôt balaise, genre roue de gruyère suisse 100 %. Elle me sourit la gueuse. Elle avait pas son pareil pour faire les caramels à la crème pendant que l'oncle Robert la lutinait, direct sur la table de la cuisine, la fenêtre grande ouverte sur l'ancienne route de Neuchâtel, pour que tout le monde puisse participer à la fête. Elle est encore pas mal pour son âge. Même si le Robert, pour finir, est allé souper avec les autres, dans le cimetière, derrière les grands peupliers.

- Eh bé, le Frankie, ça va-t-y? Elle me fait.

Elle m'a connu tout petit. Et voilà comme je suis devenu grand ! Mais, quand même - miracle de l'amour - pour elle

j'ai pas changé. En la regardant, je pense qu'un jour elle va caner, se volatiliser dans le grand inconnu... Ça me fait tout drôle.

La mort, ça te fauche sans crier gare. T'es comme la petite mouche qui fait ses emplettes tranquillos, un jour ordinaire, un jour comme tous les jours, sur le bord de la route. Tu butines de-ci, de-là, blaguant avec les abeilles qui te regardent de travers et qu'aiment pas ta gueule ni ton odeur. Mais tu t'en tapes, parce que t'es heureux et que le soleil brille, lorsque tout à coup : splash! tu passes de l'autre côté du miroir : Tu savais pas que t'étais descendu du trottoir. Tu savais même pas que ça existait, les bagnoles. Paf! tu t'écrases, tu ruisselles, dégoulines sur le pare-brise d'un véhicule qui passait là, tandis que le bonhomme inside dit, en activant l'essuie-glace : "Merde! j'ai plus d'eau dans l'pisse-glace!"

Requiem in pace: T'es dead. Pas plus difficile que ça. La mort t'a chopé sur la ligne droite.

Adieu potes, gonzesses, coups de blanc et coups de poker... Plus de canons à l'Union. Dorénavant, la lune brillera pour d'autres que toi, qui s'becottent sur le lac.

C'est pas drôle quand on y pense. À propos de lune, je la vois qui se lève dans le ciel encore tout pâle du soir approchant. Les autres arrivent, endimanchés. Ils m'attendent. J'appuie sur la touche "Start". Je range la nostalgie au placard, et je suis reparti comme en 41.

Gaby a préféré aller dans la Lancia avec Michael. Je charge Adam et Mona. Henry et Olga vont dans leur tire perso. Ananias, qu'on a laissé sortir de taule, passe en vedette américaine et Henry a réussi à trouver un jodler du Haut Pays pour faire le quatrième. La place du mort!... Henry veut se tirer avec Olga, après l'entracte. C'est qu'il travaille les week-ends. C'est d'ailleurs le seul moment où il gagne vraiment sa croûte mon pasteur de cousin.

Mona a le nez rouge. Elle a oublié de se mettre une feuille du grand peuplier sur son tarin en prenant le soleil au lac, cette après-midi. Son nose luit comme le fanal du wagon de

queue du 23H44 pour Bienne. La faute en est à Adam, bien sûr. Il aurait jamais dû la laisser s'endormir sur le môle.

- Je peux jamais compter sur toi, elle dit en se poudrant le nez devant la glace du pare soleil. Il faut toujours que tu me laisses seule pour roder dans les vignes.

L'odeur de la poudre de riz se mélange à celle de leurs haleines chargées des effluves des quelques whiskies en trop qu'ils se sont tapés avant de prendre la route.

"C'est pas vraiment la nuit des couples," je pense, en suivant la Lancia de l'autre abruti qui emporte ma Gaby.

- Tes nichons peuvent griller jusqu'à ton trognon, tu t'en fous, mais ton nez... c'est... c'est...

- Sacré ! Ben oui, c'est sacré, crie Mona. Quand je sors le soir, je montre pas mes nichons, ni mon cul. Mon nez, par contre ça se voit... comme le nez au milieu de la figure, figure-toi.

- Zen! babies. Vous allez me faire sortir de la route.

La Mustang plonge dans le soir encore tout chaud des parfums des champs ; aussi suaves que le cul de ma petite cousine dans l'arrière-boutique de la boulangerie de son père. Ce genre d'extase me donne toujours une crampe entre les cuisses, mais ce soir, je suis inquiet. Because ma Gaby, c'est entendu ; mais aussi rapport à mon enquête. Je sens plusieurs pistes, toutes plus ou moins liées à la mort d'Anne. C'est comme, dans la forêt, à un carrefour où plusieurs chemins s'enfoncent sous les bois tous pareils, sans panneau de direction. Un cauchemar que je faisais étant gosse après la lecture du Petit Poucet.

Pas besoin de petits cailloux blancs en arrivant à Yverdon. Je trouve tout de suite le parking des V.I.P.'s. Notre ami Zig a bien fait les choses. Parce que, pour les autres branques qui viennent en voiture, bonjour ! Le chapiteau a été installé sur le parking central de la ville. Ce qui prend déjà de la place. Mais vu que le Tour arrive dans deux jours, c'est tout l'espace qui est prit par les stands des sponsors et les caravanes qui suivent la course. Une course contre la montre va être organisée sur Haldimand, une grosse artère qui va du

Casino à Pétaouschnok via Berne. Le syndic - le maire, en suisse romand - a absolument tenu à construire des tribunes en façade du tripot municipal. J'vous dis pas le bordel !...

Les gens affluent de toute part. On croirait un jour de soldes aux Galeries Farfouillettes. Ça crie, ça pète, ça sonne de la trompette, du tambour, de la corne de brume, ça hurle dans tous les coins. Y a des petits malins qui allument des pétards dans les guiboles des bonnes femmes. Des feux de Bengale rescapés de la fête nationale du 1er août colorent le soir qui s'étend comme une gonzesse dans un plume de satin bleu chamarré de rouge, de vert, de jaune, de paillettes argentées ou dorées.

- Tiens! le Vésuve, dit un môme alors qu'il reste hypnotisé par un cône en carton doré qui crache une gerbe d'étincelles jaune orangé.

Des petits plaisantins lâchent des fusées à tirs tendus. Ça pète dans les arbres, sur les caravanes du Tour, sur les vitres de la gare à deux pas. L'odeur de poudre se mélange à celle des frites. Celle, aussi, des saucisses de veau - y a même des merguez, dit... Des fillettes de blanc traînent déjà par terre avec les boîtes de bière, de coca, de Sinalco et autres eaux colorées édulcorées fortifiées au CO2. Pour de l'ambiance, y a de l'ambiance. Notre petite troupe se dirige vers les tribunes d'honneur, gardées par un cordon de flics, aussi gris que leurs uniformes.

On sert la pince à De D'Areuse, le syndic d'Yverdon qui nous reçoit. Sa bourgeoise, en grande tenue, a sorti les rubis sertis de gemmes, genre Bokassa 1er[®], du coffre du Crédit Vaudois. Ça jette des feux sublimes à travers mes lunettes de soleil que j'ai gardées pour faire plus mac. Un joli kit de bonne femme, la greluce ; avec tout ce qu'il faut au bon endroit. Et 10 % de sourire en prime. A côté d'elle, un cran au-dessous, vu sa taille queen size: Laborde. Malgré son embonpoint, il fait corbeau des steppes endimanché. Il flotte dans son habit. Ses cheveux noirs mal plaqués par la couche de gomina qu'il a foutu dessus, donnent l'impression qu'il a évité un coup de 12 en volant dans les blés.

- 'nchanté, je fais à la suisse en m'écorchant les lèvres à son taille vitre.

- Comme ça m'fait plaisir de vous voir, je dis au volatile de mauvais augure en me tournant vers lui. Il me décoche un rictus pur jus de chique...

- Moins que moi, c'est sûr, il répond de sa voix gravissimo.

Il a pété un bouton de nacre et le faux plastron de sa chemise amidonnée laisse entrevoir un bout de peau velue au-dessous du nichon droit. Je pourrais jurer qu'il est tatoué.

Je passe à d'autres propriétaires de pognes que je connais pas. Plus haut, séparés de notre groupe par la main courante un peu branlante d'une contre-allée, le sous-gratin nous regarde avec envie.

En bas, on peut voir Laurent. Il est sur la scène. Il papillonne. Il va de mectons en mectonnes. Très strass. Ses jeans lui moulent ce qui lui reste d'amourettes. Il a une veste de lumière qu'il a dû trouver dans un grenier de Mogador. Je le vois mettre au point les derniers arrangements avec le loquedu qui dirige la formation de jazz qui va accompagner le show. La foule s'entasse comme elle peut au-dessus et au-dessous de nous ; aveuglée par les lasers, à moitié assommée par les gigas watts qui dégueulent déjà des enceintes hautes comme la Tour Montparnasse un son pur techno dont les vibrations font trembler les gradins.

Parmi les fourmis qui trottent dans les sun lights pour les derniers préparatifs, je mate l'espèce de gros tas de graisse que j'ai vu en VTT le matin même au port Adam, juste avant que je ne me fasse estourbir. Il tient un talkie-walkie dans une pogne. Il a un brassard de la Sécurité. Mais ce qui me scie le plus, c'est que, un peu plus loin, qui donc je vois avec le même brassard au bras ? Gusse ! Le félé du boulevard de la Chapelle ! La terreur des soûlographes du New Morning. Le mec a une salle de boxe thaï dans le Xème et le soir, il fait le videur à Pigalle. Il travaille aussi pour ma boîte pour les grandes occasions. Genre défilé sur les Champs, contre-manif Bastille/Opéra, protection rapprochée de ministres, que

sais-je ?... Il fait partie de la bande des tarés qui font le coup de main quand on a besoin de semer la merde incognito. C'est comme ça que je l'ai connu. En lui passant commande, pour une manif, en 79. Bien sûr, tout le monde sait pour qui il travaille, vu que des gens comme Gusse, c'est aussi fiable qu'une Vespa conduite par un romain. Les journalistes vont s'entraîner chez lui, histoire d'être sur les coups fumeux du ministère de l'Intérieur. C'est un dur. Sa ceinture noire, il l'a pas bidonnée avec du cirage.

Je me dirige vers lui.

- Salut, je fais.

Il se retourne et là, une fraction de seconde, il fait une tronche comme s'il avait un pet de coincé.

Enfin sa grande gueule me sourit. Il a toutes ses dents.

- Frankie! il fait, super cool. Qu'est-ce que tu fous là ?

Je lui dis que c'est plutôt à lui de me le dire vu que je suis sur mon territoire et en vacances. Lui aussi, il dit. Il est en vacances et comme y a pas de monde à Paris en été, il se les paie en faisant des petits boulots pour une compagnie de sécurité pour qui il entraîne des mecs. En ce moment, il est chef videur pour France Inter sur le Tour. Comme ça, il voit du pays

- Et puis, il me dit, y a des pépées d'enfer!... Pas un soir, mon vieux, pas un soir! sans qu'une de ces pouffiasses ne vienne me faire des trucs dans mon plume.

Content de lui, il ajoute :

- Tu peux pas savoir le nombre de mal baisées qu'y a dans le chaudBise.

Il rit.

Moi, je ris aussi. Mais, qu'on puisse se farcir une tronche comme la sienne, ça fait partie des mystères que nous posent les bonnes femmes. Note, il est plutôt bien foutu. Pour ça, y a rien à dire. Il a même des muscles qui sont pas dans le Grand Larousse médical. Mais y a quelque chose de sale, de pas terminé chez lui. Je parle pas seulement de sa barbe qu'il rase avec une lame Arafat™. Mais un truc bizarre, c'est comme qui dirait, qu'il aurait des poches pleines d'un

jus plutôt grave sous la peau. Pas du sang, mais du jus de toon...

Il me bourre les côtelettes.

- Sacré Frankie, il fait. Toujours le même. Il faut qu'on se voie tout à l'heure, ou demain. Viens me prendre dans ma roulotte. Note, pas ce soir, parce que, tu vois la blonde avec les gros nichons qui essaie le micro ? Elle fait un numéro de danse avec des copines. Je dois la sauter après le show. Ça fait partie de mes œuvres de charité. Tu piges ?...

Il rit gras. Du double zéro.

- Allez salut gamin, il conclut. Ma roulotte, c'est la II. En face de la gare. Passe me prendre demain. Je te ferai un jus.

Tu parles comme ça me branche ! D'autant qu'à bien y regarder, sa petite blonde casse pas trois pattes à un canard. Et puis j'ai toujours détesté les gros seins.

Je retourne à la tribune d'honneur. Gab cause sévère avec Michael. Cet enfoiré commence à me les gonfler. Je me retourne vers la scène que je viens de quitter et je vois Gusse causer avec le gros tas de lard tout en me regardant. Gusse voyant que je vois qu'il me regarde me fait un petit signe de la main. C'est clair que je l'intéresse. Ce mec-là est fort comme un buffle. Et ça m'étonnerait pas qu'il soit le type qui m'ait sonné ce matin au bord du lac. Il peut tuer avec ses poings, s'il le veut. Si c'est lui, je peux m'estimer heureux d'être toujours en vie.

Je lui fais signe à mon tour en me tâtant le crâne de l'autre main, à l'endroit où je sens encore la bosse. Il se marre en haussant les épaules avant de retourner à sa conversation avec l'enflure.

"Ce serait donc ça?" je me dis. C'est donc bien lui, l'abruti qui m'a rétamé ?... Je vais devoir aller voir ce mec demain. C'est pas l'envie qui m'en manque maintenant. Même s'il a encore sa vache laitière avec lui.

J'ai à peine le temps d'accrocher des points de suspension à mes pensées quand les premières notes du show éclatent. C'est très hot. C'est le même arrangement que Joe Cocker,

quand il chante "You can keep your hat on". Pompier, mais efficace. La foule en délire se lève et crie en vaudois : "Yohou cane teck yor côte ove, rihil slow..."

Et qui, à votre avis, retire son coat hors champ ? Real slow?..." L'Antoinette ! Elle est arrivée en dérangeant tout le monde dans les gradins, tortillant son cul devant le nez des mecs et des bonnes femmes à qui elle écrase les panards, juste au moment où le spectacle commence. Dessous son coat l'Antoinette serait à poil que ça changerait pas grand' chose. La tunique en faille jaspée dorée qu'elle porte est fendue jusqu'aux fesses et laisse voir un body en soie rose, très ajusté à ses formes juvéniles. Elle baise son père sur le front en continuant de remuer son popotin au rythme de la musique qui nous inonde de décibels. Papa pète presque une durite tellement il est fier de sa gonzesse de fille. Les autres crèvent de jalousie ou d'envie, selon les sexes. Moi, ça me remet plutôt sur les rails de la voir comme ça. Je sens le Pouchkine qui se redresse de sa petite sieste en souvenir de nos galipettes.

Gaby, par contre, apprécie moyennement. Elle se coince avec Michael dans une conversation à perdre haleine.

La salle s'obscurcit. Une première vedette est jetée en pâture à la foule en délire. C'est une espèce de gloire locale avec une guitare électrique trop neuve et qui agite sa permanente au rythme d'un rock à faire tourner le lait des vaches de son village natal. C'est bruyant, c'est aveuglant, c'est con et ça marche.

Les premiers rangs remplis de gosses du cru, ondulent comme la surface du lac par bise de force six. Comme ce qu'on entend n'est pas vraiment de la musique, ça me laisse le temps de gamberger un brin. Ce qui m'apparaît alors, c'est qu'il y a en tout cas deux histoires parallèles. La mort de Jabel, d'une part, et puis celle du type du groupe d'Ananias. Un lien : la coke. Mais, s'il fallait soupçonner les gens tout simplement parce qu'ils se font une ligne ou deux, le monde ne serait qu'une monstrueuse conspiration. Il faut que je trouve autre chose pour mériter mon salaire.

Tout en pensant, je reluque la jupe de ma suissesse préférée. On lui voit jusqu'au cœur. C'est tellement chouette vu d'ici que je sens déjà les parfums du paradis. Je mate ses petites cuisses qui, comme si j'avais dit : "Sésame ouvre-toi!" s'écartent doucement. Je remonte mon regard le long du ventre, les seins, le cou... et je tombe sur le sourire et les yeux rieurs de la gamine qui me mate en dessous comme si j'étais une pâte de fruits de chez Hédiard. Décidément, je me laisse distraire toujours par le dessous des choses. Si ça continue, je vais asphyxier mon ciboulot à force de me mettre la tête à l'envers. Ma rétine s'écorche en s'arrachant de sa vue. D'ici à ce que je devienne bigleux... - Ça m'empêchera pas de bander, toujours !...

Le groupe d'Ananias a passé sans trop de douleur. On en est au comique de service qui imite toute la politicalaille française à croire qu'il n'y a pas d'hommes politiques en Suisse. Quelques vitz encore et on arrive à l'entracte

Question de survie, il faut que j'aïlle prendre l'air. Vivre comme ça en apnée sans pouvoir me ressourcer aux baisers d'une ou l'autre des deux gonzesses que j'aime, c'est la mort dans les grandes profondeurs.

Dehors, y a une petite brise. Il doit être dix heures, dix heures et demie. La nuit tombe à peine. Je me fais la leçon : "Faut qu't'arrêtes", je me dis, grave. T'es en train de devenir chèvre. Je m'fais le scénario de la mère grand, du cureton, du pote d'enfance - celui qui te dit ça moitié parce qu'il a raison, moitié parce qu'il veut tout faire foirer par jalousie. J'ouvre un nouveau paquet de Camel. Mais, au moment où je baisse la tête pour l'allumer, j'entends "Pfoutt...", tandis que quelque chose secoue l'arbre à-côté de moi avec un bruit mat. J'essuie des copeaux de bois qui ont éclaboussé ma chemise. Simultanément, plus par instinct qu'autre chose, je sens une faiblesse dans mon scrotum. Comme dans un trou d'air, en avion. Sans le savoir vraiment, ni pourquoi, j'ai les foies. Je regarde sur le tronc d'arbre l'impact de la balle qui vient de me rater. C'est drôle comme ce genre de choses peut faire transpirer.

- Ça c'est nouveau! je me dis en essayant de plaisanter.
Je me serais donc trompé sur Gusse ? "Mais non!" je pense. "Il aurait tout aussi bien pu me tuer ce matin, s'il l'avait voulu."

Je suis là à me poser des questions idiotes quand j'entends une espèce de bruit de vidange alors qu'un courant d'air me frôle la joue.

- Ah ! Nom de Dieu! je fais en sautant en arrière. L'enfoiré. Il remet ça.

La panique me prend. Je cours vers l'entrée du podium à toute berzingue. Un pur réflexe de peur. (J'ai honte !) J'aime pas le film. Les mecs y tirent à balles réelles. Je préfère la télé avec Dallas. J'arrive à l'entrée. Y a le planton, un poinçon à la main, qui me barre le passage.

- VôtTicketSiVousPlait, il fait en Suisse. Devant ma détermination à ne pas m'arrêter, il écarte les bras pour m'empêcher de rentrer ; et c'est presque comique, parce qu'il est soudain pris d'une secousse, comme s'il avait mis un doigt dans une prise électrique. Son bassin se projette en avant, sa tête se balance en arrière, ses bras et ses jambes ondulent. On dirait qu'il va chercher quelque chose dans le ciel, mais il finit s'écrouler dans la poussière.

- Rrraggghhhhgareggheue" il fait.

Intraduisible!

- Monté, monté! hurle une bonne femme en tailleur noir et chemisier blanc qui serre son sac sur son sexe lequel est sans doute pas aussi blond que ses cheveux sont décolorés.

Pas le temps d'admirer. Je plonge dans la foule. Dans un grand bruit de verre brisé, des loupiotes s'éteignent en me couvrant d'éclats de verre, alors que mon tueur continue à me tirer dessus. Je m'enfonce dans la chaleur et la sueur, dans la trépidation de la salle. Là, sur la scène, Voulzy, très cool, lunettes noires, jean impeccable, petite veste sympa, siffle sa... "*Grenadine*"...

Dans le noir intense de la foule qui ondule sous le souffle des Zigawatts, j'essaie de voir mon assassin. Y a vingt personnes à la seconde qui passent par l'entrée - et à toute biture - pour regagner leurs places. Voulzy chante sous les poursuites tandis que des effets stroboscopiques hachent menu la salle en tranches noires et blanches... L'air vibre comme une peau de tambour, les chaudes haleines exhalent, sous la sono, une atmosphère de hammam. Les odeurs du corps de cette espèce d'animal aux mille oreilles, aux mille yeux me serrent la gorge comme à chaque fois que je descends chez M'dame Pipi.... J'ai tellement les foies que je transpire un Niagara entre mes omoplates. Ça me glace le dos et me coule dans la raie. Les poils de mes narines, de mes oreilles, ou ceux rescapés de la Gillette matinale se hérissent synchrones à mes cheveux. Le moindre frôlement suspect me fout des châtaignes pire que la manivelle du père Gégène.

Dans les allées, j'essaie de repérer Gusse, le gros mollasson, ou Laurent. J'ai du mal à voir. Je me rapproche de la scène comme un parpaillot attiré par la lumière du photophore qui le grillera. C'est con, je sais, puisque forcément, comme

ça, "il" peut mieux me voir. Mais je me sens protégé par la foule.

J'écrase des pieds et ça meugle. Je reçois des coups de sabots ... On me bouscule, rejette, pousse, tire, soulève, m'engloutit, recrache. Des milliers de mains, de bras, de corps qui sentent la sueur, le Carita, l'urine, le cul, le lac, le propre, la moule, le dégrassé, Samsarra, la vanille, l'éther, Poison, le tabac, les pieds, Égoïste... collent à moi, m'agressent... Tout bouge, colle, tache, mouille, cogne. Des milliers de mains font "ainsi font, font, font, les petites marionnettes..." vers le carré de lumière où tangué Voulzy. Des gosiers gueulent comme des mouettes chantant Wagner avant le p'tit-dèj. Je laisse un orteil en otage à une espèce d'ours qui se balance d'un pied sur l'autre. Je reçois le coude d'une pépée velue. Elle a fait exploser son soutien gorge. Les bretelles pendent lamentablement sous son pull en acrylique véritable qui lui remonte sous les bras. C'est rose et un peu gris...

La tribune d'honneur est à quelques dizaines de gradins. Mais les places de Gaby et de Michael sont vides. Tout comme celles d'Antoinette et son papa. Plus de Mona, ni d'Adam. Ça me fout un coup. Ma foi me lâche, mais pas les foies.

- salopes! je rumine, en essayant de reprendre mes marques. Je suis à peine dans le caca. Je sais pas pourquoi, mais d'avoir des nanas, ça me donne confiance. Sans elles, j'ai l'impression que j'ai claqué toute la baraka que j'avais en banque. Je suis sûr que même avec le bon code, j'aurais plus de crédit au distributeur de billets. De voir leur petit ventre avec leur humeur, leur peau odorante, leurs seins pesants et souples comme des grandes personnes, ça me rassure. Je pense à elles si fort que je vois leurs yeux. Je sentirais presque leurs jambes nues contre les miennes...

Je pourrais peut-être passer une vie entière à seulement les embrasser, les bonnes femmes, tellement la saveur de leurs lèvres m'est essentielle. Alors, quand je me retrouve soudain sans l'une d'elles, sans le réconfort de sa chaleur, sans

l'espoir de la promesse d'une main qui me caresse le front, ou me cherche des poux dans ma tignasse... Je meurs...

Ça me pompe la moelle par en bas. Les pinceaux en marshmallow, je panique.

Le cool et le hard de la chose, c'est qu'on sait pas ce qui est vrai chez une gonze. La seule certitude qu'on ait, c'est leur mignon petit cul. Pour le reste, il faut rien leur demander. Et surtout pas : "Tu m'aimes ?" Si tu demandes : "Tu m'aimes ?" C'est que tu te dis qu'elle est trop belle pour toi, pour ta sale tronche ; que t'as peut-être pas suffisamment payé les échéances, genre le loyer, le crédit pour le manteau de lapin en vison véritable, le carrossier pour la bagnole qu'elle a amochée... enfin tout ce que coûte une pouffiasse bien élevée... De toute façon, si tu demandes. "Tu m'aimes ?" Elle te répondra, distraitement, en passant ses mains dans ses cheveux, histoire de faire quelque chose, sans avoir l'air de trop penser ; histoire de dégager ses méninges en même temps que ses épaules...

"Sûr !..."

Et toi, tout ce que tu verras, c'est le mouvement de ses bras qui remonte doucement ses seins sous le chemisier qu'elle a légèrement défait :

- Bien sûr que je t'aime, petit imbécile...

- Que tu es bête !"

Et si t'as de la chance, parce que c'est encore le moment où elle a le temps et que ça la chatouille encore, elle te sautera dessus pour te faire une gâterie ou deux - même si elle a rendez-vous avec sa mère ou une copine. Et toi, pauvre couille, encombré par le monstre que tu as entre les jambes, tu la croiras. Et à cause de cette bête, t'oseras pas gâcher ce moment-là, t'oseras pas penser que peut-être elle pense pas ce qu'elle dit. Qu'elle joue bien la comédie... Parce que, au fond, quand tu y penses, elle a pas besoin de toi. Mec !

Elle, c'est la Queen. C'est elle, Marilyn! pour qui la terre et les étoiles tournent. T'es que l'inséminateur, Coco (et plus pour longtemps). Le God micheton. Tu n'as droit qu'à ton

petit plaisir viril. Elle, elle est la nuit embaumée, profonde... Elle, c'est les cris sauvages qui se répondent d'échos en échos dans la savane sous la lune safranée...

Alors, Zen! mec. Pose pas ce genre de question. Ni à ta belle, ni à toi-même. Fantasma pas. C'est comme si tu rêvais de te taper une vierge facile. Faut choisir tes adjectifs, et pas tout mélanger. Because tu vois pas dans l'avenir. Tu vois pas en toi. Tu t'illusionnes mecton. Tu hallucines sur ce que tu crois être ton amour. Pourquoi ? Parce que tu n'as qu'une peur, c'est de te retrouver tout seul comme un con avec ta bite aussi inutile qu'une pompe à essence dans une écurie. Tandis qu'elles... Elles savent. Même si leur maman ne leur a jamais rien dit. Même si elles n'ont jamais lu Marie Claire. On a beau les critiquer ; dire qu'elles sont pas humaines - et dans un sens c'est vrai ! Mais elles savent que sans leur réconfort, sans leur chiennerie, on serait des orphelins. Qu'est-ce qu'on ferait sans leur mystère, leur petit point d'interrogation qu'elles cachent entre leurs jambes?...

Alors, baise, mec, et c'est tout...

Ça me distrait de penser à ça, ça me donne du courage. Le bruit autour de moi, la lueur glauque des spots, la chaleur, les ombres immenses qui se projettent sur la foule en délire, me donnent l'impression d'être dans un bocal à poissons rouges rempli de pétrole Hann.

J'essaie de penser. Je passe de ma philo de comptoir à mes ennuis personnels, puis à un moment de panique encore plus fort que tout à l'heure.

Puis je commence à m'inquiéter. Il leur serait arrivé quelque chose à mes gonzzesses? Pourquoi ils sont tous partis, alors qu'on était venu pour le show qui passe en ce moment ? Et Montreux, on n'y va plus ?

Les questions inutiles se pressent dans ma tête comme de la bidoche dans un hachoir mécanique.

Une tape sur l'épaule me fait bondir. C'est Laurent. Dans le bruit de tempête que fait l'orchestre déchaîné, il essaie de me dire quelque chose.

“Hein?” je crie en essayant de couvrir une volée de triples croches qui s’abat comme la grêle sur nos pauvres têtes.

En s’essuyant le front des grosses gouttes de transpiration qui creusent son visage mal rasé, il hausse les épaules et me refile un bout de papier plié.

Il est tout froissé, tout trempé de sueur. Je le déplie. Y a une ligne de lettres mal formées, comme l’écriture d’un enfant. Je lis dans la pénombre : “Salo, je t’aurais, enculé.”

Je demande à Laurent, en hurlant qui lui a refilé le papier.

Sans me répondre, il me regarde et hausse les épaules. Il fait un signe avec une main pour montrer quelque chose de pas très grand, de pas très haut. Et puis il hurle :

“Un ‘amin!”

- Un gosse?” je contre-hurle plus haut que l’orchestre.

Il fait oui de la tête.

Je lui demande, toujours en criant contre baffles et enceintes, s’il a pas vu Gaby et les autres. Il fait comme s’il comprenait pas.

Je décide de sortir. Qu’est-ce que je peux faire d’autre ? Y a le SAMU local qui est venu et qu’a débarrassé le cadavre du planton. Y a juste un peu de sciure humide à la place où il est tombé. Je me dirige vers le bar sur le côté. Gusse est là. Il prend un pot avec des potes en attendant la presse de la fin du concert. C’est une véritable démonstration de karaté qu’il fait. Tout en tenant son verre de bière dans une main, il envoie son pied au-dessus de la tête d’un autre type, puis se retourne en envoyant l’autre jambe qui s’arrête à deux millimètres de la gueule du type. Un champion : C’est à peine si trois gouttes du liquide pissieux de son bock sont tombées sur le sol.

- Qu’est-ce qui s’est passé? je demande innocemment.

- C’est le poinçonneur qui s’est troué la peau, me confie Gusse en riant bêtement. Il a pas dû faire attention.

Tout le monde se marre

Dehors, il fait encore très doux. Les flics s’affairent à chercher des indices. Je demande, mine de rien :

“Qu’est-ce que c’est ?

- Circulez, y a rien à voir !

Un badaud me dit :

- C'est un accident du travail.

- C'est tellement dangereux que ça le Music Hall? je demande.

- Faut croire !..."

Je vais chercher la Mustang au parking. Je sais pas pourquoi, mais tout d'un coup, j'ai moins peur. Pourtant c'était bien une balle qui s'était écrasée sur l'arbre, tout à l'heure. Mais je pense à une blague, maintenant. Je peux pas prendre ça au sérieux !... Cette note ridicule... J'me dis, quand même que ça serait drôle d'expliquer à Saint-Pierre qu'un morveux m'a envoyé à lui avant la date de péremption parce que j'ai pas cru à ce qu'il m'écrivait à cause de son orthographe débile.

Au guichet du parking, j'essaie de me rencarder sur mes potes. Le type de la sécurité me dit qu'il a vu sortir personne. Pourtant, la Lancia de Michael n'est plus là. Elle a pas pu partir par le ciel. Je me prends pas trop la tête. S'il est là, le gardien, c'est qu'il coûte moins cher qu'un changeur de monnaie automatique. Faut pas trop lui demander de réfléchir.

Con comme devant, je me retrouve au volant de ma tire, avec plein de crédit d'heures pour faire la fête. J'vais quand même pas rentrer me coucher tout de suite, tout seul. Lol et Charmille doivent encore être à bavasser dans le salon devant une camomille. Je vais quand même pas leur proposer de faire une canasta. Je tiens à ma réputation d'oiseau de nuit, quand même!

Je laisse la Mustang filer devant. Elle roule coule. Je touche à peine le volant. Plutôt que de prendre l'autoroute pour Neuchâtel où je connais une boîte pas trop con, je prends par la route de Grandson. J'ai une idée. Je tourne à droite, après les Tuileries, direction Pécos. C'est un camping au bord du lac. Y a toujours des Allemandes qui y traînent dans une espèce de dancing en plein air.

Je gare ma tire au bord du lac. L'eau noire renvoie le murmure des flonflons du rade. Est-ce qu'on m'aurait suivi?

Je fais trois pas vers les roseaux qui bordent des baraques. Planqué, j'attends un moment. J'écoute. La nuit brille, profonde comme un puits. Personne! Pas une bagnole venant à ma suite ; pas d'ombre furtive se glissant entre les voitures. Même pas une brise remuant les palus. Rassuré, je me dirige vers les lumières de la piste de danse en plein air. Je m'installe au bar, sous l'auvent.

- Bourbon, je demande.

- Jack Daniel? me fait un môme qui doit encore téter sa nourrice.

- J'ai dis : "bourbon", pas "Kentucky sour...".

Las ! Je suis las. Las de ce monde inculte et cruel.

Le gamin va rapporter en pleurnichant à la grande rousse qui tient la caisse. Elle lui indique une bouteille de Four Roses. Je lui fais un petit sourire, histoire de la remercier. Elle opine du bonnet. Le gosse me sert une grande rasade. Je lève mon verre à la santé de la pulpeuse. Mais le cœur n'y est pas. Ou plutôt, j'ai comme un point dans la poitrine. Comme si je m'étais fêlé une côte. Mais c'est le soufflant qui coince. J'ai beau dire et faire, je fatigue.

J'avale mon bourbon sec, d'un coup, histoire de chasser les toiles d'araignées dans mes éponges. Pour bonne mesure, j'allume une Camel pour lustrer les circuits. Une bonne grosse toux me prouve que j'avais les tuyaux entartés. Mes neurones se réveillent et retournent au turbin. Reste la petite douleur au côté gauche. Mais l'amour ça s'achète pas par paquet de vingt. Je commande un deuxième bourbon. "Triple!" je dis au gosse. Faut dire que les mesures sont rikiki dans ce bled.

L'ambiance est pas des plus terribles. La piste est presque déserte. Y a comme une grosse avec un mec qui danse un slow dans la pénombre soigneusement entretenue par des guirlandes d'ampoules rouges, vertes et bleues. De temps en temps, on voit le râtelier du mec qui brille sous le tube d'ultra violet qui complète l'éclairage de la scène. Je devine un couple plus jeune, mieux balancé, qui danse de l'autre côté de la piste, près d'une poussette où pionce un petit

baigneur. C'est plutôt famille ce soir. Note bien, il est encore tôt. Même pas minuit.

Dans la partie restaurant, y a une espèce de couple qui bâfre à une table près de la piste de danse. Lui est plutôt balaise. Dans le genre fort des Halles, avec la bedaine standard. Elle, elle est plutôt ratatinée. Si petite que ses jambes touchent pas à terre. C'est pas Miss Lilliput, non plus. Elle a une gueule de travers avec des dents qui pousse dehors. Un visage de clown ébouriffé. Plutôt potelée, bien qu'on réserve cet adjectif à des gamines d'habitude plus jolies.

L'homme fait du bruit en mangeant. Il s'essuie la bouche et se lèche les doigts en finissant une langouste grillée. Elle, ce serait plutôt la bouteille qu'elle taquine en fumant des kingsize. Il porte une espèce de casquette beige ou gris clair sur la tête qui lui donne un air de pignouf des steppes. J'ai déjà vu leurs gueules quelque part. Mais j'arrive pas à situer. Lui, par contre, il s'est retourné et me regarde fixement. Ça se voit qu'il me reconnaît. La Suisse, c'est pas vraiment grand. Alors, forcément, on fini par connaître tout le monde.

Au-delà de la masse sombre du lac, sur le massif des Alpes qui poussent à l'horizon comme une rangée de petites quenottes, pètent des éclairs de chaleur. Un moustique kamikaze prend mon nez pour un porte-avions américain. Il a pas le temps de dire Banzai! qu'il encaustique le bois de la table. Il devait pas savoir que je suis poison pour les mecs de son espèce.

Je m'emmerde en sirotant. Et je sirote en m'emmerdant.

Je devine soudain, plutôt que je vois, la forme un peu plus sombre d'un voilier qui s'approche du rivage. Y a comme un raclement, des bruits de pieds nus sur un plancher de bois, le gémissement d'un winch - des chuchotements... Quelqu'un saute dans la flotte, à deux pas de la plage. Des jambes nues éclairées par les lumières du restaurant pataugent dans l'eau. Un mec court vers nous. Il amarre un boute à une espèce de pieu fiché dans un bloc de béton coulé dans le sable. Et puis, tout à coup c'est le débarquement. Une chiée de jeunes cons avec des gonzesses sautent sur la plage, se placent en

criant et riant sur une des grandes tables du restaurant. Ça parle swizerdüche à pleins gosiers, comme si ça se gargarisait au Destop. Le gamin qui m'a servi se précipite avec son carnet de commande. Il est complètement paniqué. Deux pétasses se lancent sur la piste de danse. "Rock! rock!..." elles crient à la rousse derrière le comptoir. Le temps de changer de cassette, d'actionner quelques interrupteurs et voilà le dancing transformé. Bill Haley et Elvis et toute la bande montent au front, comme en 50. Les filles s'éclatent dans un rock d'enfer. Je recommande un triple et je me cale dans mon siège en reluquant le tout. C'est qu'elles sont plutôt bien foutues les suissesses chleuhs.

Lol est pas couchée. Elle dort jamais. Sauf le matin. Comme d'habitude, elle est en train de s'occuper dans la cuisine, comme si elle n'avait que ça à faire. En fait, je sais : elle m'attend. Elle en a toujours un peu pincé pour moi. Elle aurait été plutôt d'accord pour être ma mère si elle avait rencontré mon père plutôt que l'abruti qui l'a plaquée à 50 ans pour une pisseuse de vingt ans plus jeune. Moi, j'aurais pas dit non. Ma mère, elle est bien, y a rien à dire. Mais c'est vrai que je l'ai pas vue beaucoup; à traîner, comme elle faisait, dans les bars chics des stations thermales, de ski et bal-né-air...

Faut dire qu'elle est très belle ma pouffiasse de maman. Et de la classe jusque dans l'éclat de son vernis à ongles. Même à son âge (le mien, vénérable plus le sien à ma naissance, lorsqu'elle était jeune fille), elle fait des ravages chez des mecs qu'ont pourtant assez de blé pour se payer des vierges véritables made in Thaïlande. Y a quelque chose chez ma chienne de mère qui les attire comme le sucre les fourmis. Même qu'elle en est couverte - d'hommes...

Lol, c'est différent. Elle est plus réservée. Elle a peut-être pas de sexe. Oh ! C'est une femme, d'accord, mais elle a pas

l'air de se servir de son four à micro bombes, des masses...
Ce serait plutôt de la fusion lente, chez elle.

Elle m'offre un café. "Pour te remettre," elle me dit.

Faut dire que j'en ai gros sur la patate. Enfin, j'suis fatigué.

Elle fait chauffer le lait et elle sort la boîte de Ricoré. Charmille s'est couchée y a pas longtemps. Elles ont joué à "La clef" toutes les deux, jusqu'à tard. C'est comme le Scrabble, mais c'est suisse. Vraiment pas raisonnable ces bonnes femmes. Gâcher leur belle vieillesse à ça !

Je chambre un peu Lol sur son âge, sur ses amants.

- Oh ! C'est bien le moment d'en parler !...

Elle rougit.

On parle famille... les potins du village. Les comptes de tante Zub, rapiat comme pas deux et qui est venue faucher des mûres dans le potager, en même temps que quelques salades.

Lol se marre, elle adore ces petits riens qui font la vie de tous les jours. Elle est très popote. C'est drôle, parce qu'en son temps, elle a été actrice. Elle a même brûlé les planches avec des monstres sacrés comme Jovet, Michel Simon ou le pote à ... j'oublie toujours, le père de Claude... Brasseur, bien sûr! Même qu'elle avait fait le haut de l'affiche à une occasion ou deux. D'ailleurs, elle aime bien en parler. Mais pas en ancien combattant. Seulement parce que ça lui rappelle des gens qu'elle aimait bien.

- Et toi, mon chéri ?...

Elle me regarde comme si j'étais encore le bébé qu'elle promenait au Bois tandis que ma mère descendait des dry à Courchevel.

- Bof !

Le "renversé" est bon. J'aime bien quand y a beaucoup de lait et beaucoup de poudre et beaucoup de sucre.

J'allume un clope.

- Tu rêves? elle me dit. Gentiment.

Je tousse.

- Non !... Enfin oui.

- Qu'est-ce que c'est ?... Tu ne devrais pas fumer autant.

Je lui demande :

- Tu te souviens de Dürlemahnn et sa femme ?

Elle se souvient.

- Ce n'est pas eux qui ont fait de la prison ?

- Si, elle fait.

A y penser, c'est bien le mec que j'ai vu à Pécós, tout à l'heure. Les swizerdüches qu'avaient envahi la place avaient fait un tintouin d'enfer. J'allais partir quand les autres, Gab, Mic, Mona et Pierre sont arrivés avec Laborde et sa pisseuse de fille. On a continué à boire. Même que Gaby était plutôt pétée, au point de flirter ouvertement avec Michael. Ça faisait marrer l'Antoinette qui jouait à la fille modèle à son papa. De quoi franchement me faire mal aux seins.

Ils avaient été boire un pot à l'entracte, et ils avaient décidé d'aller en boire un autre ailleurs lorsque le show avait recommencé. Y pouvaient pas attendre la fin du spectacle pour se prendre une biture, et m'emmener avec eux ?! Ils étaient allés au Capitaine Haddock, avant d'arriver au Pécós.

J'en avais rien à foutre de leurs salades. Vexé, fatigué, malheureux, je leur avais fait la gueule pendant qu'ils déconnaient à ma table où ils m'avaient rejoint.

Malgré ma mauvaise humeur, j'avais remarqué qu'un des swizerdüches qu'avaient débarqué plus tôt s'était approché de la table de Dürlemahnn et de sa femme pour leur parler. Il avait commencé dans le dialecte suisse, que seule la bonne femme de mon gros semblait connaître. Puis il avait continué dans une autre langue que je connaissais pas. Plutôt slave. Mais la musique était trop forte pour que je situe...

Lol me regarde en silence.

- C'était quand ? Je demande, pour la prison.

Elle se souvient très bien. Vu qu'elle avait aidé à les foutre dans l'trou. En tant que membre fondateur de Martyrs sans frontières, une association qui défend tous les damnés de la terre, quelle que soit leur race, leur religion ou leur nationalité, elle avait aidé à bâtir un dossier béton contre Dürlemahnn. Lui, c'est une espèce de transfuge est-

allemand. Il sévissait au Cameroun en tant que commandant d'un camp d'internement particulièrement ignoble à l'intérieur des terres.

Comment elle était arrivée à en savoir autant sur ce parfait inconnu qui machinait d'obscures saloperies dans un pays encore plus inconnu de tous ?... J'avais jamais su. Mais elle avait quand même réussi à le faire condamner avec sa femme. Sauf qu'il s'était démerdé pour se tailler - en fait une intervention du Quai - genre petite villégiature en Crimée, histoire de se faire oublier.

Après tout, ils n'étaient qu'accusés de tortures sur des prisonniers politiques. Et même si certains d'entre eux n'étaient que des gamins, y avait pas de quoi en faire tout un plat. Quant aux accusations de trafics d'enfants, ça n'avait rien donné. Comme on n'arrivait pas à les retrouver pour qu'ils témoignent - vu que la plupart étaient morts, ou avaient été vendus...

- Une jolie crapule ! Les yeux de Lol brillent d'une flamme à foutre le feu au lac.

- Je crois que je l'ai retrouvé.

- Qui ça ?

- Dürlemahnn !

- Où ça ?

- Je l'ai vu ce soir.

L'orage assombrit le beau visage d'automne de ma tante.

- Ça ne se passera pas comme ça, elle dit en allant rincer les tasses dans l'évier.

Je suis nase. Je vais me coucher. Je lui file un bec.

- On en parle demain, d'accord?

Dans ma piaule, j'arrive pas à trouver le sommeil. Faut dire que pour une soirée foutue, c'est difficile de faire mieux. En plus, j'ai eu la peur de ma vie avec ce connard qui me canardait. Un fou, sans doute. Je me mets à la fenêtre. Les champs s'étaient sous la lune. Il fait si clair que je pourrais compter les vaches dans le pré, si elles étaient à moi. Sur la gauche, le train de 2H34 passe en sifflant le long de la Rive. Sont marrants ces Suisses. Peuvent pas s'empêcher de jouer

au train électrique, même la nuit. À quoi ça peut servir, hein, de siffler la nuit, alors que tout le monde pionce ?...

Enfin, presque tout le monde. Parce que j'entends du raffut dans le couloir. En fait, ça vient du galetas, une espèce de pièce énorme sous les combles et sur laquelle donne toutes les chambres de l'étage. C'est du genre : "Non, Oui, arrête, fonce..." Pas la peine de me faire un dessin.

C'est la voix de Gaby. J'ai les sangs qui bouillonnent illico. J'ouvre la porte et dans le rai de lumière venant de ma chambre, je vois mon ombre se projeter sur les fesses nues de Michael. Il est penché en avant, le froc à ses pieds. Deux guiboles pour collants taille 38 lui serrent la taille. Je devine dans la pénombre les mains de Gaby qui s'agrippent autour de son cou. Ça bouge dans tous les sens. Ils titubent, bousculent des vieilleries entassées dans cette espèce de grenier, cassent une vieille poussette pour poupée, se prennent les pieds dans des paquets de vieilles fringues à même le sol, bousculent des piles de bouquins pour tomber, en faux équilibre, appuyés contre la porte de l'armoire Henri III de Charmille qui grince à chaque coup de butoir que mon pote enfile à ma salope. Les salauds! ils s'en donnent tellement qu'ils sont à bout de souffle. Ça halète, ça ahane, ça gémit, ça soupire, ça crie *sotto voce* ou ça hurle : Ah! oh, oui, ahha, si, non, pas encore, vite, ah, oui non si, si ,si , aahh...

... jusqu'à ce que j'attrape le Michael par le col de la liquette qu'il a toujours sur le dos et que je le tire vers moi. Il me tombe presque dessus. Gab, qu'il a lâchée en essayant de pas tomber, va se crasher par terre. Aveuglé par la rage, je tape dans le tas. Je sens que ça craque quand j'envoie mon front sur la gueule de Michael. Il est devant moi, complètement ridicule, avec son bigoudi à poils de cul toujours en état de marche, pissant le sang par le nez sur sa belle liquette. Je lui refile un coup de pied dans le foie. Il s'écroule. Et débande.

Je m'en vais l'achever, cette salope!... à coups de tatane quand je me ravise. Enfin !... Je me contrôle. Je suis essoufflé, aveuglé par la sueur, les larmes, la rage...

- Fous le camp, je dis.

J'ai presque plus de voix.

- Fous le camp!

Gab regarde la scène. Grave.

Elle se reloque en silence.

- Connard, elle laisse tomber, méprisante.

C'est à peine si elle me regarde en redescendant sa jupe sur ses cuisses nues. Elle ramasse sa petite culotte.

- Malade !...

Et elle va dans sa chambre en me laissant dans le noir comme un con, avec à mes pieds, le corps de mon pote, comme si je l'avais occis...

La lumière du galetas s'allume. C'est Lol qui arrive, alertée par le bruit. Elle regarde la scène sans rien dire. Éteint et retourne se pieuter.

Michael se ramasse et s'éponge le nez. Gaby revient à lui avec un gant de toilette et une cuvette d'eau. Elle lui nettoie le visage. Lui rafraîchit la nuque. Elle l'aide à marcher jusqu'à sa chambre. Il dit rien. Il se tient le nez. J'ai dû le lui casser.

Je descends au salon. Je suis mal. J'ouvre le placard et je sors une bouteille de prune, l'arme secrète d'Ernest. Pas besoin de verre. Je bois au goulot. Le plus vite possible. Ça brûle, ça me tord les boyaux, ça me décape. Je m'arrête de boire quand je vois deux croissants de lune par la fenêtre. Alors j'entends un son creux, comme si c'était le gong de Rank Pictures qui se cassait la gueule. Ça doit être ma tête qui résonne, parce qu'elle me fait mal tout à coup. Elle a dû rencontrer le mur derrière moi. À moins que ça ne soit le parquet qui l'ait lâchement frappée par derrière.

Tout devient noir.

Quand j'ouvre les yeux de nouveau, il fait jour. La première chose que je vois, c'est la gueule hyper fardée de momie lyophilisée de Madame Lucette. Avec ses lèvres peintes en accent circonflexe, son regard de bergeronnette à l'affût d'un ver de terre, elle scrute mon visage comme si elle était partie à la chasse aux points noirs... J'essaie de lever la tête. Ça me fait comme un coup de gégène dans la nuque, avec éclair en prime.

Qu'est-ce que je tiens...

Lucette a posé un bol de café fumant pour moi sur le guéridon près du canapé où je me suis affalé.

- Monté, monté, monté, me dit l'autre. C'est-y pas mal fait. On te dirait à la mort...

Elle prend le bol et essaie de me forcer le liquide noir dans le gosier en me soulevant la tête. C'est tiède, âcre et trop sucré. Une grande envie de dégueuler me tord l'estomac.

- Pouce ! Je fais en essayant de m'asseoir. Une autre douleur - terrible! - me prend, comme si mon cerveau flottant librement se crashait tout à coup contre les parois de mon crâne quand je penche ma tête en avant.

Lucette va ouvrir les volets. Je prends le jour en pleine gueule. Je gémissais à faire hurler de rire un Oberkommandantführer SS dans les Douze salopards. Mais Lucette reste indifférente à ma douleur. Son ombre étroite et sèche se profile dans la lumière aveuglante comme celle de Raspar Kapac avant de lancer une de ses sept boules de cristal.

Madame Lucette ?! On est donc est jeudi !?... Elle vient faire de la couture et tirer les cartes à Lol, Charmille et les autres. C'est une sacrée gonzesse. Elle a fait un peu la vie quand elle était belle, puis elle s'est rangée avec une espèce de saint qui vivait de la pêche dans le lac, du temps où les perches qui y berçaient leurs filets n'étaient pas des travailleurs immigrés. Il avait aussi été garde-barrière, son mari. Et c'est d'ailleurs comme ça qu'ils s'étaient connus. Elle se baladait un jour à bicyclette quand elle avait été arrêtée par un train de marchandises à un passage à niveau. Lui, il arrosait ses géraniums, en attendant de remonter la barrière, une fois le train passé. Ils s'étaient regardés et ça avait été le coup de foudre. Même que le passage à niveau était resté bien fermé quelques heures durant, au point que les quelques types qui passaient par là avec leurs chars à foin avaient failli s'impatientser... Mais comme c'était une petite route de montagne, et que c'était il y a longtemps, à l'époque où on prenait encore le temps de vivre, et que la route ne desservait qu'un champ de tir militaire et quelques chemins de randonnée pédestre, nos deux oiseaux avaient pu se connaître bibliquement sans trop altérer la placidité des paysans.

Trouvant que je souffre pas assez, Madame Lucette me raconte tous les potins du village, en sortant ses boîtes de boutons, ses aiguilles, ses fils, ses petits ciseaux... Elle parle du prix trop élevé des "cordons bleus" que le boucher a mis en "action", du chien de la boulangère, des projets de construction de la commune...

Comme Lol, elle a fait du théâtre. C'est comme ça qu'elles se sont rencontrées. Elle a commencé sa carrière comme petite main chez Dior, avant la guerre, où justement, des

messieurs bien, lui demandaient, comme dans la chanson, de faire des suppléments. Ce fut une façon comme une autre de faire des petits rôles. D'abord en chambre, pour un ami qui la sortait dans le monde. Puis, sur les planches. Elle rencontra Lol puis, pendant la guerre, la misère. Elle s'installa en Suisse pour exploiter ses dons d'actrice et de courtisane avec l'ami d'un ami qui avait un compte à Zurich. C'est à cette époque critique qu'elle est passée... à niveau !

Une fois ses aiguilles et ses bobines déballées, elle sort son paquet de cartes. Une cibiche au bec, elle les étale sur la table comme pour faire une réussite.

- Un deux trois, le valet de cœur... un jeune homme, ou une très jeune fille ; quatre, cinq, six... la dame de pique : t'es en danger... C'est pas bien du tout mon petit Jacques, elle me fait.

- ... sept, huit, neuf... le valet de trèfle... Tiens... de l'argent... Ça ne te ressemble pas ! Oui... c'est vrai qu'il est sous la dame... Tu t'es encore fourré dans une sale histoire. Je recommence : Un, deux, trois... Oh! la pauvre !...

- Oh arrête, je fais, tu as parlé avec Lol !...

Elle me regarde en coin, ses lèvres peintes en vermillon tirées vers le haut sous l'effet d'un sourire : "Cette pauvre petite," elle continue.

- Pauvre petite, pauvre petite... c'est vite dit, je fais en essayant de maîtriser une crampe à l'estomac.

J'allume un clope, et le sien, par la même occasion.

- Elle se débrouille pas mal non plus... la salope.

- Mais mon petit Jacques... Tout ça c'est de ta faute ! Oh! l'Homme Noyé...

- ?

Je mate sévère Lucette et ses cheveux jaunes qui frisent sous l'effet de la permanente de Madame Piccolo.

- L'homme noyé ?

- Non! mon petit Jacques : L'Homme Noyé... Avec des majuscules. C'est un symbole. Comme dans Shakespeare : "... les perles qui étaient ses yeux..."

Elle me décoche :

- Il faut que tu fasses attention, gamin !
- T'es gentille, je fais, mais tu peux pas comprendre. Et d'abord, ça me dit rien ton HOMME NOYÉ.

- Vraiment ?

Elle tire sur le bout filtre de son clope sur lequel elle laisse une tonne de rouge à lèvres.

Je tousse.

- Tu fumes trop. À ta place, je m'intéresserais à l'Homme Noyé. Tu vois. C'est un marchand. Et les marchands, c'est toujours des messagers. C'est-à-dire... qu'ils ont toujours quelque chose à échanger... Même morts.

- Tu lis trop les journaux.

-... quatre, cinq, six... La dame blonde...

- J'aime pas les blondes...

Lol arrive sur ces entrefesses. Quelqu'un m'attend dans la cuisine. Un type...

- Il a l'air de quoi ?

De pas grand chose si j'en crois Lol. Je m'arrache du canapé. Une cloche cogne encore dans ma tête. Au bout de quelques pas, la barre que j'ai sur les yeux descend dans mon estomac. J'en suis à me demander si je vais piquer un cent mètres pour les chiottes ou faire la gonzesse et m'écrouler sur place quand, dans le couloir, je me cogne dans Gab qui sort de la salle à manger.

- Écoute... je dis, pris par un remords aussi soudain que con...

- Tire-toi, connard.

- Eh! tu crois pas que t'es pas un peu salope, toi aussi ?

- T'as vu ce que t'as fait de Mic?

- C'est bien fait pour sa gueule.

- Et qu'est-ce qu'il t'a fait que t'as pas fait avec ta sale bite?...

Boucicaut par les cris attirés sort une tête pleine de savon à barbe par la porte de la salle de bains au bout du couloir.

- Tu trouves pas que c'est un peu provoque de se mettre juste devant ma porte pour te faire sauter... Salope !

Je lui file une tranche dans la tronche.

Boucicaut demande avec un rire plutôt jaune canari :

“Eh! mais qu'est-ce que vous faites les amoureux ?...”

Je me retourne pour lui répondre une grossièreté quand, Gaby, profitant de ma distraction me fout une beigne. Je la prends dans l'œil. Je lui fous un revers de ma main gauche. Pas méchant. Mais ça claque bien sur sa petite gueule... Elle recule. Elle s'appuie le dos au mur, elle feinte et m'envoie un yoko geri entre les jambes. Cinq petits osselets pénètrent dans mes chairs tendres comme des amourettes.

- Oups! je fais en me recroquevillant sur la partie la plus ridée, nonobstant la plus noble de mon individu.

Boucicaut se marre, tandis que Gabrielle s'évapore dans un rai de soleil.

- Pédé!... fait sa voix qui résonne entre les vieux murs.

- Tu trouves ça drôle, je dis à Boucicaut qui retourne à son savon à barbe en se marrant.

“Enculée !” Je frémis de rage. Une douleur chassant l'autre, j'ai plus mal au bide, ni à la tête. Le mec est en train de lire le Nord Vaudois à la table de la cuisine. Je dois pas avoir l'air en bonne santé, parce qu'il est surpris quand il me voit entrer. Moi aussi d'ailleurs. C'est comme si Monsieur Hiver s'était installé en plein été dans notre bicoque. Il répandrait un petit nuage de givre sur tout ce qu'il touche, ça ne serait pas étonnant, tellement il est triste et sombre.

- Ouais? je dis.

J'ai pas envie d'être aimable. Ça tombe bien, l'autre non plus. Il a une espèce de manteau gris anthracite ouvert sur une veste un peu plus sombre, une chemise noire - ouverte, quand même: c'est l'été, après tout! Une chaîne en or pend sur sa poitrine velue. Un galure genre feutre mou projette une ombre gluante sur son visage. Ses santiags éraflent la toile cirée de la table. Il a un verre à la main.

- Mic ! Y m'fait, en guise de salutations.

- 'nchanté. Vous vouliez m'voir? je grince entre mes dents.

- C'est vous qui avez trouvé Roberto ?

- Qui c'est? je demande.

D'abord j'aime pas qu'on me pose des questions avant les présentations officielles. Et puis, j'suis pas le 3615 code Quido.

- C'est pas vous qu'avez découvert le corps de mon ami, dans le lac ? Hier matin ?

- Ah! celui-là !

Il m'emmerde ce type.

- Et alors ?...

- Je suis son frère.

- Désolé...

S'il est sombre, c'est pas le deuil qu'il porte le mec, c'est plutôt une poisse de tous les enfers. D'ailleurs, à l'écouter, c'est vrai qu'il un accent bizaro chose.

- Vous n'avez rien trouvé sur lui - rien ?

La prune d'Ernest me rappelle à mon estomac, alors que ma douleur entre les jambes s'estompe. Je cherche la bouteille dans le placard, à côté de l'alcool à brûler et en prend une rasade au goulot.

- Excusez, je fais, vous voulez encore de la prune ?

Le type me fait non avec sa tête.

- Ben non, j'ai rien trouvé... Je reprends, en m'essuyant les lèvres du revers de la manche. On lui a pas fait les poches, si c'est ça qui vous turlupine. On a tout remis à la police...

- Mais il n'est pas venu chez vous ?...

Je fais l'étonné.

- Ananias, il vous connaît...

- Ah ! Je vois, je dis. Non, c'est un pote à mon cousin...

J'explique : le pasteur, la ferme...

Monsieur Hiver me regarde avec son regard interlopette.

S'il veut en savoir plus, je lui dis, il peut voir Henry à l'église, s'il sait ce que c'est une église. Il peut pas la manquer, c'est la bicoque au bas du village avec un truc pointu à la place du toit.

Il montre ses crocs jaunes comme pour me remercier. J'ouvre la porte et je le lâche dans la nature. Il rentre dans sa tire. Une Cadillac noire, genre Fleetwood, vitres teintées - sans doute blindées. Un char idéal pour voyager incognito.

Je retourne au salon où j'ai oublié mes clopes. Quand j'ouvre la porte, y a la mère Lucette qui retourne une carte pour Gab, assise en face d'elle.

- Le valet de cœur, ma petite... Voyons avec qui il est...

Elle retourne l'autre carte :

- L'homme noir !... Je comprends pas, elle fait, grave soudain.

Mais Gabrielle écoute à peine. Elle est accoudée à la table, la tête dans les mains. Ses beaux yeux tout mouillés inondent la nappe.

“Putain, je me dis, fort en mon for intérieur: que je l'aime!”

C'est l'Amûûûr, comme dirait Johnny. Je l'aime, bordel!... Tellement, que ça me fait mal en dedans. Mais, comme au bridge, seul avec le mort, je vois pas comment revenir à ma main avec elle.

Sobre et Zen, cachant ma flamme comme la misère du monde, je ramasse mon paquet de clopes sans un mot sous le nez de Gab qui chiale tout l'azur du ciel. Sans un mot et ce, malgré l'envie de la sauter, comme ça, aussi sec, sur le tapis, même devant Madame Lucette ; la seule chose pas con à faire avec une gonzesse : à la loyale ! Je me trisse par la terrasse aussi vite que je peux.

D'un seul élan je descends les escaliers. Dans le jardin, je saute la haie et coupe à travers champs jusqu'au clocher susdit du village. J'ai comme une vague inquiétude qui me pince les tripes. Je me demande qui c'est ce mec que j'ai envoyé un peu vite à l'église. J'ai du cœur, des plates-bandes entières de cœur à donner à ma nana, mais je reste flic. On se refait pas. J'arrive devant la petite église qui pionce dans son conte de fée vaudois. La Cadillac repose devant l'entrée, sombre comme un corbillard qu'attendrait sa livraison de viande froide.

À l'intérieur du royaume d'Henry, c'est plutôt calme. Trop calme. Je rentre dans la nef, passe devant les bancs réservés à la famille, tourne à gauche devant le piano que ce con d'Esquirol a fait venir pour nous casser les couilles avec les concerts qu'il donne l'été. Je prends la petite porte de la sacristie à droite. Je pèse doucement sur la poignée. Je pousse délicatement, car je sais, depuis que je suis gamin, que la lourde grince - surtout quand on veut faire une blague au pasteur, tout oncle ou cousin qu'il soit!

Alors que j'écarte le battant, j'entends comme une espèce de gémissement. J'ouvre un peu plus... L'affreux de tout à l'heure est penché au-dessus du corps de mon pasteur de cousin. Il l'a mis à genoux en lui faisant une clef dans le dos avec son bras. J'arrive juste au moment où il va lui faire sauter l'épaule.

"Minute!" je fais.

C'est pas ce que j'ai dit de plus malin. L'autre lâche mon cousin et se retourne, les babines retroussées sur ses mâchoires de DaubermanOberFührer. Il a un couteau dans une main. La lame, avec laquelle il avait commencé à suriner l'Henry à la gorge, brille d'un méchant éclat.

Il me saute dessus, l'arme en avant. Je feinte. J'envoie à tout hasard mon pied devant moi. Ça lui va dans les parties. Pas mal, mais peut mieux faire : j'atteins seulement le pli droit de l'aine et comme il doit porter à gauche, comme 90 % des mecs, je n'arrive qu'à le mettre de mauvaise humeur.

J'ai pas le temps de réarmer qu'il m'attrape la jambe et me fait tomber. Il donne un tour à ma cheville et me voilà à plat sur le bide. À genou sur mon dos, il m'agrippe les cheveux, passe la lame sous ma gorge. Ça brûle. Faut dire qu'il travaille de près, le mec. Je vais faire une tentative de roulé boulé pour me libérer, mais je sens comme le clocher de l'église qui me tombe sur le râble.

- HUN!" je fais, le souffle quasi coupé, alors que mon agresseur roule sur le côté avec Henry sur lui. Ce brave Henry. C'est pas un manchot. Toutes ces bonnes raclettes que son Olga lui fait, à la place de petites gâteries plus près

du caleçon, lui donnent du cœur à l'ouvrage. Le type a lâché son couteau. Je le ramasse et vais aider mon pasteur qui fout une très sainte raclée à l'autre abruti. Mais c'est pas la peine : les deux corps roulent sur le sol en pierre jusqu'à ce que la tête de notre hôte fasse un "bong" contre le pilier d'un cintre en pierre, véritable garantie d'époque, de la maison du Seigneur... Ils savaient construire en ce temps-là.

Le quidam a l'air d'avoir son compte. J'aide l'Henry à se relever. Il est tout essoufflé. Je l'assois sur une chaise. L'autre sadique l'a salement arrangé. Sa peau passe des reflets de la verte reine-claude au violet pinot noir. La balafre qu'il a au cou saigne méchamment.

"Eh ben, merde! "je fais en sifflant.

Le type a pas vraiment perdu son temps. Plutôt que d'aller chercher mes clopes et m'attendrir sur la Gab, j'aurais dû faire fissa.

"Ça va quand même? je demande, inquiet.

Henry reprend son souffle lentement.

- Qu'est-ce qu'il t'a demandé?"

Henry me fait signe de me calmer tout en essayant de reprendre son souffle. Je dois avoir l'air plutôt énervé.

Alors qu'il va me répondre, il fait :

- "Oh !".

Je me retourne. Le type s'est relevé. Il se trisse. J'ai pas le temps de lui sauter dessus qu'il a déjà refermé la porte que j'embrasse avec la joue gauche. Le temps de me relever et de sauter des starting blocks, j'arrive dehors pour voir la Cadillac bondir vers la nationale. Je vise les plaques : 05 CD 666. On devrait pas avoir trop de mal à retrouver le proprio de la bagnole.

L'Henry, qui récupère plutôt vite, est déjà à poutser la sacristie avec un plumeau. Il ramasse le bordel, quelques meubles qui sont tombés, des bouquins...

"Qu'est-ce qu'il te voulait? je demande encore à mon vaudois de pasteur.

Il sait pas trop. Une histoire abracadabrante à propos d'Ananias. Il voulait savoir où notre archange avait planqué un colis super important.

- C'est une histoire de dope, je dis aussi sec au pasteur provisoirement sans brebis.

- De la daube? il demande sans comprendre.

- Joue pas au con ! Note, c'est pas de la daube, ton histoire."

Il me regarde à travers des lunettes à monture très mode, genre modèle unique Sécurité sociale.

C'est vrai qu'il comprend rien. C'est vrai que c'est pas en faisant le tour des thés de petites vieilles qu'on apprend des choses sur ce qui fait tourner le monde. C'est pas en goûtant le dernier biscuit sec de la Migros™ qu'on devine qu'il n'y a pas que le sucre à être en poudre.

Je dis :

- Mais tes catéchumènes t'ont donc rien appris ?

- C'est qu'ils viennent pas souvent. C'est surtout pour se marier. Après le baptême de leurs gosse, on ne les voit que pour leur enterrement.

Et, bien sûr, Henry n'en sait pas plus sur l'adresse en Colombie de l'Ananias. Sinon le nom de l'église à qui il lui a dit appartenir. En ce qui me concerne, l'affaire est claire. En tout cas cette partie-là de l'histoire. Le groupe de nègres spirituels n'est qu'une couverture pour trafic de drogue. Cocaïne ? Héroïne ? Autre chose?... Peut-être un peu de tout à la fois. Je m'enferme dans le réduit où il y a un évier et l'argenterie pour la Cène. J'appelle Gingembre avec mon portable. Je tombe sur Béatrice.

- Salut, c'est Frankie...

- Ah... c'est toi !..."

Elle a l'air heureuse de m'entendre, ça fait plaisir ! Elle me dit que Gingembre est pas là et qu'elle est bien contente, parce que des mecs comme moi, elle en a rien à foutre ; que ça fait six mois qu'on devait passer un week-end ensemble, que je suis un goujat et que...

"Merde !"

Elle me raccroche au nez, la pétasse. Je refais le numéro. Dès qu'elle m'entend elle me passe le standard. Je demande l'identité. Faut faire les salamalecs d'usage. J'en ai pour une plombe à donner mes mots de passe. Enfin, je pose ma question.

“05 CD 666 ?...”

C'est un numéro de plaque minéralogique de la délégation d'Ukraine aux Nations Unies, à Genève, me dit le fonctionnaire de service.

- Et le petit nom du mec qui la pilote?

- C'est une bagnole de fonction. Y'a pas de nom.

Je déconnecte.

Je fais le tour du proprio. Y a guère que des chasubles et des vieilleries dans ce local. C'est triste à mourir. Je goûte le vin qu'Henry utilise pour la communion. Un rouge espagnol, genre Brigade internationale en déroute. S'il compte dessus pour faire venir les gens au Christ plutôt que d'aller au bistrot, il est pas arrivé, le cousin. Je fouille encore dans une armoire pleine de linge. Entre deux paires de draps, je tombe sur une boîte de capotes. Sacré Henry ! Je fouille encore...

C'est au-dessus de l'armoire que je trouve ce que je cherche. Deux paquets ficelés. C'est écrit : “livres” dessus, mais c'est trop léger pour en être. Même s'ils étaient imprimés sur papier à cigarettes. J'en défais un. Y a pas d'léopard. C'est de la came. Et de la bonne. Héro, coke. Y a les deux. Je remplace le tout. Une envie de pisser me prend à la gorge. Je défais ma braguette et fais sangloter le monstre dans l'évier.

- Faut pas te gêner!... éructe l'Henry en ouvrant la porte à ce moment précis.

- 'xcuse... je fais. Ça urgeait.

Derrière lui, il y a une petite vieille en chapeau à voilette, broderie chantilly, paletot bleu marine, qui regarde par dessus son épaule.

Je remballe Cyclope.

- Bon! je fais, maintenant, où on va ?

Il me fait les présentations.

- Martine Opslämer, il dit.

- Martine! je dis. C'est Frankie...

Elle me regarde.

- Ah mais, dis voir ! C'est don' toi qui volait les pommes dans l'pré?

- C'est sûr !...

Elle m'avait pas reconnu. Moi non plus d'ailleurs. Enfin, pas tout de suite. Elle a pris un coup d'blizzard, la pauvre. Dire qu'elle était si jolie quand elle s'envoyait en l'air avec mon frangin. C'était l'époque où y avait encore des meules de foin dans les champs et qu'on pouvait monter dessus avec une échelle si haute que personne pouvait vous voir d'en bas. Sauf qu'y avait toujours des gamins dans mon genre qui grimpaient pour tomber nez à nez avec la version biblique du chaos originel. Pour moi, à l'époque, Martine, c'était comme la femme du PDG. Une branle inatteignable. Et son petit porte monnaie si gentiment lutiné par mon Gustave de frère m'avait interpellé tout de go à the big question : Comment ce truc pas beau plein de poils pouvait se trouver entre des jambes si belles et si lisses? Ça m'empêche encore de dormir la nuit.

- Sacrée Martine, je fais, en l'embrassant.

- Tu pourrais pas nous conduire à Onnens? me demande Henry. Olga a la voiture et Madame Opslämer n'a pas le temps d'attendre la Poste.

- Pas de problème, je fais, en vérifiant si j'ai bien remonté ma braguette. Seulement, il faut que j'aille chercher ma bagnole. J'en ai pour deux secondes.

Quand je reviens, Henry est en train de raconter l'agression qu'il a subie à Martine. Elle contemple sa gueule marbrée avec un air penché.

- Mais monté, elle fait. Quelle histoire !"

- ... heureusement que l'Frankie est arrivé.

- Mais monté , monté, monté est-ce Dieu passe possible? Avec tous ces étrangers... On voit d'ces choses... Et une si jolie voiture, avec ça... J'pensais que c'était un nouveau paroissien et qu'avec son argent on aurait pu ravauder l'abside

J'embarque mes ouailles dans la Mustang.

Chemin faisant, Martine me raconte sa chienne de vie. Mariée à un fonctionnaire des Chemins de fer fédéraux - décidément, on ne dira jamais trop l'importance de la compagnie CFF-SBB (Ça Fa Fite, S'est Bas Bien) sur la vie sentimentale des jeunes filles suisses - elle a élevé une kyrielle de mômes dans le Valais, du côté de Martigues. Quarante ans de vie dans la plaine sinistre, la gare d'aiguillage. Son mari mort, elle a pris sa retraite à Onnens, dans une petite maison qu'elle partage avec sa sœur...

Quand je pense au joli brin de femme que c'était, je flippe. "À quoi ça sert donc tout ça?" je me demande dans une bouffée délirante sur le sens de la vie. Mais en Suisse, la route est jamais longue. C'est pour ça qu'y a pas de Kerouac ou de Lucky Luke et qu'on se pose pas trop de questions sur où on va, d'où on vient, vu que c'est de tout de suite, à côté.

On débarque la Martine devant sa case. Et puis on va boire un godet au tord boyau du coin. C'est un joli petit restaurant avec des tables en bois vernis clair. Des tables sont déjà dressées pour le service du soir avec des nappes en tissus imprimés à fleu-fleurs genre Laura Ashley.

Une superbe créature, grande blonde, robe du soir noire, les épaules bien dégagées, se trisse à notre arrivée par la porte des chiottes qui se trouvent juste devant la cuisine, comme il se doit dans les établissements distingués.

Elle est remplacée par un petit-suisse qui rentre par où elle est sortie. Un gnome du Jura déguisé en patron de bar : gilet noir, bourse pleine de pèze, plateau rond et chiffon "Ajax Vitres" pour faire briller les verres.

Il nous loge à une table près d'une fenêtre et amène les cinq décis de Fendant qu'on lui a commandés.

L'Henry s'essuie la gueule avec un grand mouchoir à carreaux. Sa peau fait de plus en plus faux marbre pour dessert de cuisine. Sa lèvre supérieure commence à gonfler.

- Ananias, il fait, le regard perdu au loin dans ses bondieuseries d'histoire sainte, c'est à la fois l'archange

Raphaël qui vient secourir Tobit et son fils Tobie, mais ça peut être aussi le juge qui a frappé Saint Paul sur la bouche et l'a mis au châtement... Ou encore, le mari de Saphire qui détourna l'argent des premiers habitants de Jérusalem à son profit...

- Hé! je dis en claquant des doigts : Réveille toi ! On ne rêve plus.

Ses yeux perdus en Judée ou en Samarie redeviennent lentement autofocus.

- C'est important, il me dit : Les gens ont souvent la personnalité du nom qu'ils portent... Surtout que, si ce qu'Ananias m'a dit est vrai, c'est lui-même qui aurait choisi ce nom pour se faire baptiser - il s'est converti tard...

- Une jolie conversion, je dis. Pour quelques poignées de coke...

- Coke ?...

- De la cocaïne, si tu préfères.

Il est exaspérant ce mec. Mais où a-t-il été à l'école?

- Faut sortir, mec! j'lui dis. Lire, parler avec des gens, aller dans le monde...

Il me regarde avec l'air que le pasteur Gagnier avait quand je lui parlais de mes problèmes de gonzzesses, comme si mon ministre des cultes avait trouvé ses propres gosses dans le tronc du temple. Il en tient une couche le cousin et pour les news, y a que le carnet mondain local qu'il lit dans le journal, pour savoir qui enterre qui, et quel mariage risque de lui rapporter des picaillons.

Je commence à m'ennuyer sec. Impossible de lui faire sortir un détail pratique. Je sors mes francs suisses hyper lourds et règle la fiole de pissette. En me levant, je mate par la fenêtre derrière l'Henry, une forme épaisse qui se déplace vélocement au-dehors, alors qu'une porte claque quelque part à l'extérieur.

La forme grise et mastoc, c'est, à en mettre ma tête sur le billot du boucher pendant qu'il fait du collier de mouton, Dürhlemahnn en personne. Je le vois que de dos, mais je me remets sa casquette difforme. En me précipitant à la porte vitrée de l'estaminet, j'ai le temps de le voir entrer dans une

bème vert bouteille. Il est avec la gonzesse qu'on a vue se tirer tout à l'heure.

Il prend la direction d'Yverdon.

“OK, je fais, vamonos !

- Qu'est-ce qu'il y a? Henry me demande me rejoignant.

- T'occupes, je dis. Le moins tu en sauras, le mieux ça sera pour toi.”

Je décide de faire le tour de la baraque. C'est une grande ferme en hauteur, comme on en trouve encore dans les villages de montagne, avec l'étable en bas surmontée de son grenier à foin, au fond d'une grande cour. La façade sur la rue ressemble à une maison bourgeoise. Elle est assez belle, avec des fenêtres à meneaux et des pierres d'angle à chaque pignon. Le proprio a aménagé la ferme et la maison de maître en une seule propriété. Ce qui donne un truc assez mastoc. Y a comme une terrasse sur le toit de la partie en façade. Une pancarte avec “Zimmer frei” indique qu'on loue des chambres et qu'on recherche surtout la clientèle suisseboche qui a les moyens.

Je rejoins l'Henry qui m'attend dans ma bagnole. C'est l'heure de la bouffe. Madame Stchauser doit s'impatienter. Une fois sur la nationale, j'accélère. Jamais il n'a fait plus beau que cet été. L'air sent bon le chaume et le purin. T'ajoutes juste ce qu'il faut de soufre quand on passe près des vignes, et c'est le petit Jésus en culottes de velours qui te pisse dans la bouche. Leurs espaliers recouvrent les collines comme un foulard en crêpe de Chine de chez Gucci.

Je mets la radio. La voix de la Dion coule dans mes esgourdes. Elle est très douce, avec son drôle d'accent :

Je savais le silence depuis longtemps

J'en sais la violence, son goût de sang

Rouges colères, sombres douleurs

Je sais ces guerres, j'en ai pas peur...

Je pousse le volume à fond. Mon cousin me regarde étonné. Ça doit pas être le genre de cantique qui le branche.

“Jolie chanson,” il dit quand même avec son air de missionnaire en pays zoulou.

Moi, je réponds pas. Je m'enfoncé dans un état bizarre. Une sorte de jouissance ; une sorte de mélancolie ; une envie d'en chier et d'en faire chier. La Mustang se faufile, real à la coule, douce, le long de la route. J'aime ce qu'elle a sous le capot. Ça me rassure sur ma propre connerie. J'veux dire, le fait de pouvoir appuyer sur le champignon et que cette grosse masse de ferraille bondit illico, c'est totalement bandant.

Pour le reste, je suis complètement largué. Y a tout simplement trop de choses que j'encadre pas.

...Lutte après lutte, pire après pire

Chaque minute, j'ai cru tenir

La voix de la gonzesse me tourneboule comme pas deux. Je dois commencer à vieillir, ou j'suis fatigué, ou les deux.

J'ai pris une décision. Je sais pas où ça me mènera, mais ce soir, je vais retourner à Onnens. J'ai comme une intuition. En attendant, pour calmer mes angoisses et pour éviter de trop penser au p'tit cul de Gab, je me concentre sur la bouffe de Madame Stchauser qui nous attend à la maison, aussi sûre que la mort.

L'après-midi, après avoir été à la police pour déposer une plainte avec l'Henry contre notre diplomate, j'irai me baigner. Essayer de pioncer un peu, me dorer les miches. Verrai-je Gab ? Est-ce qu'elle m'aime toujours?... Qui est l'hidalgo de son cœur, entre Michael et moi ? Est-ce qu'on va encore avoir du gratin de bettes?...

Je sais pas

Je sais pas...

... roucoule la Céline dans le poste.

Fleisch est connu de notre monde pour être un type un peu trouble qui fait son beurre dans l'hôtellerie tout en trafiquant vaguement dans la voiture de luxe. C'est pas vraiment un pote, même si on a eu l'occasion de courir après les mêmes nanas aux bals de l'Abbaye - une fête locale - lorsqu'on était plus jeune. Pour tout vous dire, je ne me rappelle plus de sa gueule. Je sais seulement qu'on a dû se rencontrer et que c'est lui qui manadge le resto du Cerf d'Or, à Onnens - là où Henry et moi avons bu l'apéro ce matin même après avoir déposé Martine... et devant où je planque maintenant.

Il doit être 11 heures et des... C'est l'heure où la lune ouvre un œil. Je suis arrivé y a pas longtemps. J'ai garé la Mustang un peu plus bas vers la station d'essence et je suis remonté à pied en prenant les Pâquis, une route minuscule qui conduit entre les vignes et les prés de Concise à Onnens, en passant par Corcelles. Raisonnablement, personne ne devrait m'avoir vu. Mais est-ce que la vie est raisonnable? La chienne !...

Ce qu'il y a de plus désagréable dans les planques, c'est de pas pouvoir fumer. Le café est au rez-de-chaussée, mais y a une salle au premier qui fait restaurant et à laquelle on accède par un escalier extérieur. Il donne sur la cour où y a la

grange et une espèce de grande remise qui sert de garage. Je m'y suis planqué, le dos à un tracteur, juste derrière la porte entr'ouverte. De là, je peux voir les gens qui rentrent et qui sortent du restaurant, et même du café.

C'est une bath de nuit. Il fait bon dehors et les étoiles brillent comme des p'tits diams sur la robe de bal d'une pétasse salement bien roulée. J'ai des émotions plein le groin. Mais pas que du bon. J'ai aussi le cul qui rétrécit et la raie qui devient blette car je suis pas venu ici pour rigoler. Chaque éclat de voix, chaque mouvement dans le restaurant, ou dehors, agite une espèce de drelin dans ma caboche, soulève mon cœur qui se met à battre tandis que mes chasses sortent presque de leurs arcades souricières pour mater plus fort dans l'ombre, dans la nuit, dans tous les coins, sur la grande façade de l'hôtel restaurant plongé dans le noir le plus black.

Une plombe glisse et tombe mollement comme un étron du clocher du village. Je mate sournoisement la porte du restaurant quand je l'entends s'ouvrir. Un brouhaha de voix inonde le vide quasi sidéral dans lequel je suis suspendu. Des cliquetis de couteaux et de fourchettes, une vague de rires, m'explorent aux oreilles. Puis un mec referme la porte après être sorti, et le silence revient...

Mais, pas loin de moi, j'entends chuchoter :

- Viens !

Un petit gloussement, genre dinde de basse-cour répond.

- Tu iras doucement, dis ?

La voix de la fille résonne dans la nuit en traînant son accent Nord Vaudois.

- Chut... Moins fort, dit le mec en parlant doucement... T'aimes quand j'te bourre ?... Dis ! Hein ? T'aime ? Salope!... Ils sont déjà là, les autres ?..."

La fille dit qu'elle croit pas. Je devine deux ombres dans la cour. Deux succubes qui se dirigent vers la gauche. J'entends le bruit d'une autre porte qui s'ouvre et qui se referme. Après un long moment d'attente, une fenêtre s'allume au dernier étage de l'aile gauche de la maison.

La porte du restaurant s'ouvre une deuxième fois. Là, c'est les rires de deux couples au moins qui agacent la nuit qui me protège.

Même topo, quelques grossièretés en plus. Un rire de femme à qui on fait des trucs, limites. J'entends de nouveau le bruit de la porte qui s'ouvre et se referme. J'essaie de voir par où les gens sont allés, mais, à ce moment précis, je suis aveuglé par les phares d'une bagnole qui pénètre dans la cour. Je me glisse entre le crépi et le mur, évitant de peu une giclée de lumière en pleine gueule. Ça n'a fait que me frôler l'épaule. Dans un crissement de pneus sur le gravier, le char se gare à deux mètres de moi. Après une tranche d'éternité, les lumières s'éteignent. Les quatre portes de la voiture claquent en même temps et des ombres silencieuses se dirigent vers le même endroit où sont entrés les autres. Quelques minutes plus tard, la fenêtre du haut s'éteint et j'entends plus un bruit.

Je laisse passer un bon quart d'heure. L'envie de pisser me fait presque oublier que j'ai envie d'une cigarette. C'est que je suis un peu nerveux et ça me chatouille la prostate. Encore une bonne vingtaine de minutes, et les derniers clients du restaurant partent. Il reste plus que les esclaves pour débarrasser. Dans le café, au rez-de-chaussée, les dernières lumières s'éteignent petit à petit. Je vais pour me pointer dehors quand j'entends comme un halètement. Je freeze comme une latte de chewing-gum en plein vol. Des petites gougouttes glacées recommencent leur chute le long de ma colonne vertébrale. J'ai comme du mal à respirer. Le bruit se rapproche. Quelque chose, quelqu'un me touche la jambe. Je sursaute. Puis je sens un truc entre les jambes... Je vais détalier, quand ma main que j'envoie en protection de mes attributs galants rencontre la truffe humide d'un chien. "Putain !" C'est le cerbère de l'hôtel. Pour un bon chien de garde, c'est un bon chien de garde. Et discret avec ça ! Je le flatte au col.

- Bonne bête, je fais en chuchotant, bonne bête...

La trouille me quitte peu à peu.

Dehors, j'entends le gnome du Jura appeler "Sultan!". Mais l'animal doit me préférer, parce qu'il bouge pas. Au contraire il se colle à mes pinceaux, le nez fourré contre mes joyeuses. Au bout d'un moment, l'autre s'énerve. Il a une lampe de poche. Il se dirige vers le garage où je me trouve.

Moi aussi, je m'énerve

- Allez! je susurre au molosse. Calte, mon vieux.

Je lui donne une tape sur le train. Il bouge pas.

L'autre, dehors, approche. La lumière de sa lampe fouille la poche d'ombre où je suis plongé. Je pousse l'animal avec mon pied. J'ai peut-être été un peu brutal car le clébard jappe.

- Sultan?!

Le rai de lumière s'immisce par la porte entr'ouverte, effleure mon pied gauche. Ce serait le laser de King Vidor, dans la Guerre des Etoiles, que j'aurais déjà plus d'orteils. La grange devient de plus en plus claire. Le type se rapproche. Je vois sa tête à vingt centimètres de la moustache que j'aurais si je me l'étais faite pousser. Puis il disparaît.

- Tu t'es encore battu avec un chat, dis voir!... il fait au chien qui le regarde comme s'il était Napoléon au passage du Grand-Saint-Bernard, Allez !... On rentre...

Le bruit des pas diminue dans la cour avant de se crasher dans le claquement d'une porte qu'on referme. Mon cœur doit faire du deux cents... Mais que suis-je venu faire dans cette galère ?

Aussi, c'est plutôt mollement que je me dirige vers l'hôtel. J'ai comme vaguement mal au cœur. Je flotte plutôt que j'avance, la peur me fait comme un tapis volant. Le Christ sur les eaux, mec ! Ça devait être ça. Il devait avoir tellement les foies, le grognard au père éternel, que ses pieds touchaient même pas les vagues. Moi, ça fait pareil. Si fait que je me retrouve dans une cage d'escalier sans savoir comment j'y suis entré. C'est vrai qu'en Suisse y a pas de voleurs (sauf les étrangers), donc on n'a pas pensé à fermer la porte à clef. Je grimpe lentement en faisant gaffe. J'ai beau ouvrir grand mes esgourdes, j'entends rien. Enfin, j'arrive au dernier

étage. Là, la porte est fermée à double tour. Même que c'est une sacrée serrure. Je me gratte la tête. Je vais voir par une fenêtre si je peux faire quelque chose. Mais, que dalle. Pas le moindre petit rebord, parapet ou autre pour accéder aux autres fenêtres qui se trouvent dans le même alignement et rentrer dans l'appartement. J'entends un bruit de tam-tam à travers les volets clos. J'en suis à me demander ce que je vais faire quand la porte s'ouvre. Une fille complètement à poil me regarde comme si j'étais une robe en soldes dans un décrochez-moi-ça.

- Oh! pardon! elle fait.

Elle est complètement pétée.

- Je voulais pas vous déranger ... elle ajoute avant de disparaître en laissant la porte ouverte.

- C'est toujours la même chose," elle dit, "chaque fois que je veux pisser y a déjà quelqu'un..."

Moi, je me glisse à l'intérieur. Il fait plutôt sombre dans l'apart'. C'est pas pour me déplaire. Y a plein de monde. Ils sont tous plutôt à poil. Une espèce de blonde qui m'a vu rentrer me tombe dessus.

- Yo guiblou... elle me fait.

- Mavoi avau ssavi, je réponds en javanais.

Elle commence à me déloquer.

- Chut, je lui fais en lui mettant l'index sur les lèvres.

Elle le lèche en se marrant et amorce un piqué sur ma braguette.

- Doucement, ma belle !

Je la feinte. Elle perd l'équilibre et pique une tête sur le tapis turc, dans les coussins, les poufs et fanfreluches qui couvrent le sol. Elle se relève en se marrant. Elle titube. Puis elle retombe en arrière, sur le dos, les jambes écartées sur son ringlinglard rond et blond comme une prune de septembre. Elle a à peine touché le sol qu'elle ronfle. Pour avoir son compte, elle a son compte !

Je me dirige vers la musique que j'entends au bout d'un assez long couloir. Je croise des mecs et des michetones dans leurs costumes d'Adam et Eve. Tout ça, apparemment

très pote au point de se tenir par la bobinette et la chevillette cherra...

Dans une espèce de grande pièce je tombe sur une orgie à la Cecil B 2000. Rien n'y manque. Sinon qu'on est en Suisse et qu'on a plutôt l'impression que le film passe au ralenti. Et tout ça est très propre, très correct "sur soi" et la mécanique apparemment bien huilée... (si j'peux m'permettre)... marche comme une belle machine de précision, les pistons bien emmanchés dans les cylindres, les arbres à came bien en tête; le couple moteur transmission réglé comme sur du papier à musique...

Moi, je cherche si je vois pas des potes ou une potesse. Mais les environs d'Yverdon recèlent une faune plus riche que j'aurais cru, car je reconnais que couic dans ce délire fait chair. Il me semble bien voir un des swizerdüches de l'autre soir au Pécos, mais je suis pas sûr. Tout ça parle un charabia bizarre. J'écoute, intrigué. Pas une gonzesse parle un mot de français. Ce serait plutôt du slave ; comme la mignonne qui m'a accueilli. J'attaque sec une petite brune qui caresse distraitemment les bistouquettes de deux quidams entre lesquels elle s'est assise.

- Salut! je fais, la mine câline.

Gentille, elle avance ses lèvres pour me bécoter

Accroupi à sa hauteur, je lui demande de me dire comment elle s'appelle. Elle me fait un grand sourire. Comme je continue à lui parler, elle me roule une pelle sans s'arrêter de secouer les scoubidoues des mâles qui, enfouis sous les coussins, s'embrassent, torrides !

Je crois que je commence à comprendre. Je laisse Kalin Ka à ses câlins et je continue la visite de l'appart. Ce Fleisch se prive de rien. C'est très rococo. Ça pète de toutes parts de dorures de trucs genre cher, genre meubles signés, genre tableaux de maîtres, genre semaine commerciale du Louvre des antiquaires. Dans tous les coins y a des mecs qui lutinent des gonzesses ; à moins que ça soit le contraire. Y a aussi des mecs ensemble. Faut être moderne. Je suis sur le cul : j'avais pas vu tant de monde monter. Doit y

avoir une entrée en façade. À moins qu'ils soient arrivés par hélicoptère. Je continue jusqu'à une petite porte, au fond du couloir. Je rentre dans une pièce grande comme un mouchoir de poche. Juste devant, sur le mur dans lequel je me cogne presque, je vois comme un tableau un peu grisâtre. C'est une glace sans tain à travers laquelle apparaît un couple sur une espèce de rhinocéros, genre cheval d'arçon, et qui fait des galipettes. Sur la croupe de l'animal se dresse une espèce de braquemart kingsize à faire pleurer de honte le mec Priape en personne. La gonzesse que j'ai vue ce matin avec l'Henry caresse le gode d'une main tandis que sa bouche cherche des roses à Dürhlemann. Il est à genoux sur le cheval d'arçon le dos tourné au sexe géant. Quant elle a fini, elle drive le gros cul du butor sur le sexe qui stick du dos du rhinocéros.

J'entends tout à coup un drôle de bruit. Mes yeux qui se sont habitués à la pénombre tombent sur un appareil de photo monté sur un pied braqué sur le couple infernal à travers le miroir. C'est le bruit de son moteur qui tourne après que l'appareil a pris un cliché qui m'a alerté. Dürlemahn continue d'abaisser lentement son cul alors que la pétasse le cornaque sur le gode greffé au dos de l'animal. Ça tient de l'exploit. Je retiens mon souffle en regardant l'espion de mes deux s'enfiler la prothèse nach jusque dans ses amygdales, entre ses fesses charnues. Manque de pot, au moment de l'apothéose, la porte s'ouvre dans mon dos :

“Qu'est-ce que vous faites là ?”

C'est le gnome du Jura. Plutôt grave.

Je lui dis que j'ai vu de la lumière et que je suis entré. Mais ça a pas l'air de prendre. Il me demande de sortir illico.

- Y'a pas l'feu au lac, je dis en continuant de regarder à travers la glace sans tain.

Mais le mec trouve que si. Il me tire par la chemise. D'un coup d'épaule, je l'envoie bal dinguer dans le couloir. Mais il a pas d'humour. Il sort un flingue et commence à hurler en patois.

- Ok, ok, je fais. Je lève vaguement les bras et en souriant avec mon sourire très très frais, comme Brut Lancastrier dans

Véra Cruz, histoire de montrer que j'aurais préféré être braqué par Gary Cooper plutôt que par lui.

- L'ambiance est pas terrible ce soir, je dis en sortant de la case tandis que l'appareil photo tourne toujours toutes les 10 secondes.

- Mais t'es complètement fou !...

C'est la voix de Fleisch qui sonne dans le couloir.

- Qu'est-ce que tu fais avec ce flingue ?”

Il apostrophe le roquet des Alpes plutôt craignos. L'autre recule, se défile, le regard jaune, la bouche baveuse... hargneux.

- Faut l'excuser me dit le Fleisch, il est un peu maniaque, mais c'est un cousin, que veux-tu que je fasse ! Allez, viens boire un coup Frankie”, il ajoute avec sa gueule de vendeur au Carreau des Halles. Il me flatte le dos.

- T'as visité ?

- Ouais...

- C'est bonnard, non ?!...

- Ouais...

- T'es venue tout seul?...

- Ouais...

On se fraie un passage à travers les culs en délire. Ça m'affecte au plus haut point... D'autant que certains d'entre eux appartiennent à des gonzesses de qualité. Du premier choix, brut de fabrication, si je peux dire. La moyenne d'âge doit pas être très élevée. Et tout ça, ça se donne à fond comme au gymnase. Figures libres, ils disent. Fleisch, il se marre en me regardant mater. Y a une fille, une grande blonde qui soudain s'élève du sol comme Aphrodite émergeant des vagues. Sa peau a l'air d'être très blanche parce qu'elle est très blonde et qu'il y a pas beaucoup de lumière. Comme s'ils sortaient des profondeurs de l'enfer glauque de la mer où le mec Neptune crèche, y a trois ou quatre tritons qui s'accrochent à ses flancs. Elle, elle a les yeux fermés comme Sainte Thérèse de Lisieux lors de l'onction extrême. Elle se laisse filer en arrière dans les bras d'un des gars. Deux autres la soutiennent par les jambes, tandis qu'un quatrième

la broute. La fille ondule comme dans le fond d'un aquarium au-dessus des bras des sirènes mâles. On sait pas tellement à qui appartient quoi. La gonzesse se maintient, comme entre deux eaux. Elle flotte avec des petits soupirs, des petits râles qui glougloutent dans le ressac.

Je suis plutôt ému par le charme du tableau. Le Fleisch aussi d'ailleurs. J'allume une Camel. C'est alors que la fille disparaît brusquement, engloutie sous un flot de muscles...

Fleisch allume un Meirinos.

Assez secoué, je suis mon pote dans une pièce à l'autre bout du flat. C'est meublé comme un bureau. Un bureau standard. Genre suisse de bonne qualité. Des lambris en noyer, des sièges club en cuir. Une table mastoc en acajou brut de Knoll. Y a les moniteurs du circuit de télé interne sur lesquels passent les images des différentes piaules du baisodrome.

- Tu enregistres tout ça? je demande.

- Sûr ! Mais je garde pas tout. C'est au cas où y aurait des problèmes avec la police.

- Ouais!... je fais, à moitié convaincu.

Il m'offre un verre.

- Goûte, il me dit, c'est un cocktail spécial. C'est moi qui l'ai inventé."

Je trempe mes lèvres. C'est vrai que c'est pas mauvais, son truc. Je prends une gorgée et puis une autre.

- Pas mal, je fais.

Mais tout à coup, y a comme des problèmes avec la lumière. Comme si y avait une chute de tension. Je vois plus que le fil de l'ampoule devant moi. Et mon fauteuil bascule dans le noir. On dirait un tremblement de terre. Ça tourne horriblement. Et puis un point lumineux m'éblouit. Alors ça fait tilt dans ma tête.

Je me réveille un siècle plus tard. J'ai froid. je suis dans ma tire. Là où je l'avais laissée la veille. Il fait jour. Genre tôt le matin. Une brume recouvre le paysage.

Ma tête est comme un bloc de béton. Ou plutôt, comme un MacDo, sans sauce ni ketchup. Je me précipite dehors pour dégueuler. Putain! qu'est-ce que je tiens. Je me regarde dans le rétroviseur. Il ne me reste plus qu'à rentrer dans ma tombe. Personne voudra croire que je suis encore en vie avec une gueule pareille. Je frissonne.

À petite vitesse, je rentre pour me mettre aux plumes ; en espérant que personne ne me verra avant que je relooke entièrement ma carrosserie et que je me rachète une santé.

Allongé sur mon lit, recroquevillé sur mes tripes douloureuses, je vois la même Jabel dans ma tête malade. Et elle est tellement belle que ça me fait mal, comme un point de migraine. Comme de l'eau glacée sur mon front bouillant. En même temps, je sens que la douceur de son visage me fait du bien. Allez expliquer ça !...

Et puis, y a pas que le visage. Je fantasme à mort. Cette nana avait vraiment tout pour être une star. Et ce qui y avait de bien avec elle, c'est qu'elle était complètement sincère. Je veux dire : elle vivait comme une star : pas parce qu'on lui avait dit, mais parce qu'elle était née comme ça... C'est comme Ulysse, Œdipe, ou Roméo et Juliette : ce sont des mecs ou des gonzesses qui ont rien d'autre à faire dans la vie que de naître beaux, ou méchants, ou intelligents ou branques. Ils ont rien d'autres à faire que suivre la petite histoire qui a été écrite pour eux par Homère, Shakespeare, Sophocle ou... Victor Hugo. Ils peuvent même pas choisir leurs auteurs ! Et leur histoire est tellement bien ficelée qu'on en est tous comme deux ronds de flan. Eux comme nous. Qu'on pense jamais qu'ils auraient pu en changer d'histoire. Et pourtant...

Bon ! Une fois leur topo terminé, ils meurent. Normal ! Imaginez Jeanne d'Arc à la retraite !... Roméo touchant les assedics... Je me dis que si y a pas de héros de nos jours, c'est p'têt bien because la Sécu ! Et si y a tellement de héros dans le chaudBise, c'est sans doute grâce à leur chienne de vie qui les fait crever fissa avant qu'ils puissent banquer les dividendes de leur look en jouant les prolongations. Avec la coke et le sida, la gloire castagne plus vite qu'avec les barbituriques et le cancer du temps de Marilyn et Gary Cooper.

La même Anne était une vedette authentique. Elle avait tout ce qu'il fallait pour l'être. Née un beau matin, elle avise un rasta de la Gaumont et elle lui dit : "Ecris-moi un script, Baby...", comme elle demanderait encore un peu plus de Blédine. Aussi sec elle hérite d'une pelletée de branques qui, léchant leur plume, lui écrivent sa vie, lui font son boulot, lui présentent des mecs à baiser, des pouffiasses, copines ou gouines... Ils lui fabriquent même des souvenirs tout faits pour son album de famille et pour qu'elle ait une belle nécro dans le journal. Tout, quoi ! Et elle, elle est là! elle choisit, allongée sur sa méridienne comme Joséphine, faisant la moue, souriante... Et ça tombe : les rôles, les mecs, le succès, le fric, les relations... Jusqu'à l'ennui, dit ! Jusqu'au bout de l'ennui... Incroyable? non ?!

Ah ! Putain ! C'est beau, le cinéma.

Un beau jour, le metteur en scène, il dit : "C'est pas tout ça mon lapin, mais maintenant, il faut crever. Et elle répond, en ouvrant sa penderie : "Je mets quoi pour ça ?" "Oh! rien, qu'on lui dit. Juste ce maillot de bain de chez Sonya Rikyel. On a pensé que ce serait bien si tu mourrais dans une piscine." Et elle se déloque pour mettre le chou petit deux pièces qu'elle a acheté en soldes avant de venir travailler. Elle se regarde une dernière fois dans la glace. Rectifie son maquillage.

- C'est froid, elle dit, en mettant son petit peton dans l'eau.

- Y en a pas pour longtemps, dit son coach

Scène dernière, clap de fin.

- Je suis pas trop laide? elle demande avant de plonger.

- T'es un amour. T'as un look d'enfer, ma chérie, lui dit son impresario qui la manadage au quart de p'tit poil avant de lui envoyer le stunt man à la piquouse fatale.

- Moteur! dit l'autre.

- "Meurtre" dernière! dit la script.

Et c'est fini.

Et nous, là-dedans? Ben nous on est là à regarder, bêtement. Nous on continue de se lever tous les mat' et d'aller au boulot. On vieillit. On perd nos cheveux. On prend du ventre. On devient impuissant. Ménopause, andropause, pause-café, pause pipi, et les tuyaux commencent à fuir... On fait des mômes, on fout de l'argent à gauche pour les vieux jours, à droite pour les vacances ; payer les traites de la bagnole, de l'appart', les dents de sagesse de la petite qu'est devenue grande ; on regarde la télé pour se faire insulter par des mecs qu'en ont rien à foutre de toi, tellement y s'font des couilles en or à baver dans le poste à te prendre pour une bonne femme de moins de cinquante ans avec deux mômes qui joue tous les soirs au Loto.

Une fois qu'ils lui ont fait un petit signe à la michetone de moins de cinquante balais, à la pouffiassse de blonde décolorée dont les cheveux pendouillent dans la soupe, ou fait un faux pli au pantalon de son branque d'homme-qui-a-encore-envie-de-baiser-il-arrêtera-donc-jamais, ils banquent le pognon et lui pissent dans la raie et le claquent au claque avec sa fille qui sèche les cours pour les sucer et se faire de l'argent de poche pendant que maman finit la lessive. À la limite, ça lui est égal, à la michetone de 40 et quelques heures de vol sup', because, avec tout ce qu'elle a pris dans ses mirettes en regardant les beaux mecs dans l'poste, avec tout ce qu'elle a rêvé de la petite maison dans la prairie au fin fond des bouges de Dallas, Texas, elle peut repeindre le plafond avec des fleufleurs tandis que son mari allongé sur elle se dépêche de changer l'eau des olives avant qu'elle ne s'endorme.

Moi, j'dis que les vrais héros, c'est nous. Les mecs et les mectonnes qui nous farcissons tout le spectacle, de la file d'attente à la maternité, jusqu'au mot "Fin" quand on nous fout à l'hospice, à chier sous nous, seuls et trimbalés comme du linge sale jusqu'au bord de la tombe. Le vrai héros, c'est le mec qu'a pas de script. Qui, tous les jours, doit inventer quelque chose pour trouver l'argent du lait pour le petit. Tous les jours recommencer la même salade avec sa bonne femme qu'a encore ses règles, le petit qu'a toujours un feu de fesse et qui chiale, le plus grand qui branle rien à l'école et ce putain de numéro gagnant du loto qui sort jamais dans l'journal...

Mine de rien, je commence à me sentir mieux. De me mettre en rogne, ça me remue les sangs. Ça me dégage les méninges. J'ai plus qu'un très léger point douloureux dans la nuque. Juste un peu mal au cœur. Le soleil est plutôt haut dans le ciel. Entrant par la fenêtre grande ouverte, il chauffe les draps de mon lit où je traîne encore. Je me suis fait un plein bol de café que j'ai amené dans ma piaule. Du suisse. Il est cher, mais bonjour... C'est vraiment vacances de le boire !

Je reviens à Jabel. Je me demande bien pourquoi elle s'est fait tatouer cet ange à son trou d'balle. C'est un peu prétentieux, genre archange Gabriel aux portes du Paradis...

"En vérité, fils! il est plus difficile à un riche de rentrer au royaume des cieus qu'à un chameau dans le chas d'une aiguille..."

Il s'appelait comment le dernier chameau à Jabel ? Chat ou chatte c'est du pareil au même. Se faire tatouer, même par un pro - et c'était un pro - ça doit pas faire que du bien. Ou alors, c'est qu'elle était maso. Mais à ce moment là, elle aurait dû en être couverte, de tatouages... Si elle aimait ça.

Je prends une gorgée du café qui refroidit un peu trop vite malgré le soleil qui chauffe la carrée avec les bonnes odeurs de la campagne qui entrent par la fenêtre ouverte. Je me stretche sur mon plume. Les draps sentent la prairie. Un rai de lumière me chauffe le zigomar. Je bande !...

Ce qui me ramène à Jabel. Ça a dû salement l'agacer la petite aiguille lui mordant l'intérieur des fesses. Je l'imagine remuant son popotin pendant que le type écarte les fesses de la star ("Permettez, Majesté !") pour atteindre la face interne de l'auguste bidoche avec son appareil. Le grésillement de la machine qui met la peau à sang avec des milliers de petites piqûres.

Je cherche le scénario "Le sourire de Bouddha" que j'ai piqué à Giez, dans la case à Jabel. Je le lis pour voir. Enfin, je le parcours. Le synopsis dit que c'est l'histoire torride de cette nana ambassadrice en Chine, au début du siècle, avec un fils du Fils du ciel. Y a tout : La guerre, l'amour, le sang, la trahison, la camaraderie, le communisme, l'impérialisme, le colonialisme, un saupoudrage de scènes hard et... Mel Gibson en chinetoque. Elle, Jabel, finira, blanchie par les années, seule, mais comme Bouddha, libérée des désirs de la vie, sans joie et pourtant souriant à l'enfant que Mel a fait à une autre salope et qu'elle finira par adopter... L'enfant, pas la salope.

Sortez les kleenex !

Tout ça en quadra color avec hyper dolby octophonique stéréo optique...

Remarque, c'est bien écrit. Enfin, ce que je peux comprendre. Because c'est en anglais.

Mais ça me dit pas qui a refroidi Jabel.

Je finis mon café. Il est froid. Mon portable sonne. Après l'avoir cherché partout sous mes nippes étalées dans toute la pièce, je finis par le trouver sous le fauteuil où il a valsé. C'est Gusse.

- Alors, on veut plus voir les copains ?
- Comment t'as eu mon phone ?...
- T'occupes, on est pro ou on est rien... Tu devais venir hier...

C'est vrai que j'ai oublié. Je lui file rancard pour une heure. J'enfile un jeans et une chemise propres, saute dans mes santiags et aussi sec, dans ma tire. Une petite virée à Yverdon me fera du bien. En passant devant Onnens, je

pense à la nuit dernière. Fleisch a dû me donner un mickey finn. Je peux pas avoir disjoncté comme ça si vite, à la bière. Ou alors, c'est que j'ai salement vieilli. De toute façon, je saurai jamais, et je pourrai rien prouver. Reste les hétéaires plutôt slaves qui crèchent dans son rade. Il faudra que j'y envoie la maréchaussée helvétique pour faire un petit contrôle. Je lui dois bien ça au Fleisch de mes deux. Je coche l'idée dans mon ciboulot pour penser à ça un jour de pluie, ou un jour de grosse déprime...

Au passage, je m'arrête à Giez. Je trouve l'impressionnante impresario de Jabel qui dort en dorant au soleil, devant la maison. Ses jambons étalés sur une chaise longue, elle a caché le reste de son obèse personne par un peignoir serré sur un maillot de bain noir, une pièce. Mon arrivée la réveille. Elle m'offre un godet. Je refuse une fois. Deux fois. Elle me propose pas une troisième fois...

- Dites, je demande, la gorge sèche, comment elle faisait avec les mecs, Anne ?

L'autre, au début, elle se fait prier.

- Enfin, elle avait bien quelqu'un?... J'insiste

- Ben non.

Je suis scié. Si belle, si riche, si célèbre et pas le moindre petit ramoneur pour la tringler alors que le soleil plonge, rouge, à l'horizon sur le mot "Fin" après sa journée de piscine ?...

Non! qu'elle fait de la tête.

Ça me rend vraiment triste.

- Vous me chambrez, je fais. Parole !

- Vous savez, elle avait été assez traumatisée ces derniers temps par une révélation qu'elle avait eue, me dit l'autre après un silence assez long.

- Oui ?!...

- Elle était en analyse...

- Ouais, je sais, un psy qui s'appelle Diaz. Mais c'est pas une maladie honteuse.

(Ces nanas, c'est de l'hystérie en conserve. D'abord elles me disent que la Jabel foutait la vérole - et pire! - à qui

l'approchait, puis maintenant elles veulent qu'elle fût quasi pucelle.)

- Elle pensait qu'elle avait été violée par son père.

- On me l'a déjà dit. Mais pourquoi ça ?... Elle le pensait vraiment ?

- Ben c'est ce que l'analyse a révélé.

- Vous voulez dire qu'elle ne le savait pas avant d'avoir été chez le réducteur de têtes ?

- Elle l'avait refoulé dans son inconscient.

- Ah ?!

- Oui, certaines peines très graves, trop fortes sont oubliées par les gens qui en sont victimes. C'est une défense de l'organisme pour ne pas avoir à les revivre, mais le mal est fait et...

- Il est d'où le psy.

- D'Yverdon...

- Vous voulez dire qu'elle venait souvent pour se faire soigner ici ?

(Ça alors, si le Syndicat d'initiatives d'Yverdon avait su!)

- Il venait aussi à Paris...

- Et il est où, son papa ?

- À New York, elle me répond, comme si ça tombait sous le sens.

(Tous les papas de stars vivent à New York, c'est bien connu.)

- Et il est au courant, le papa ?"

L'autre hausse les épaules. Elle me rappelle mon prof de Maths - la chienne! - quand je me plantais au tableau et qu'elle me laissait sécher lamentablement devant les copains.

Je suis sur le cul. Elle, la star, qui vivait à Ville d'Avray, pas loin des meilleurs services de psychiatrie de France, fallait qu'elle aille chercher un obscur marchand d'entonnoirs pour fondus suisses. L'Helvétie a beau être un des berceaux de la psychanalyse, elle aurait pu au moins se prendre un gourou dans une grande ville comme Lausanne ou Genève. Mais

non ! Il lui fallait Yverdon, à deux pas de ma maison de vacances. On peut plus être peinard !

Comme l'impresario aux impressionnantes jambes ne renouvelle pas son offre de glass, je la quitte sur ces entrefesses pour aller chez Gusse. Je suis épaté : "C'est la meilleure ! J'sais bien que le cinéma, c'est pas un monde comme les autres, mais faut se l'faire, quand même." Je me projette quelques scènes de films que j'ai vues avec Jabel dedans. Elle jouait toujours un peu le même personnage. C'était souvent des branques. Pour ça, y a pas de lézard. Elle devait être portée sur la chose. Enfin, pas la Chose, vu ce qu'on m'a dit. Mais la psycho chose.

Je coche la case : penser à voir le Diaz. Une fois arrivé je gare mon char devant la roulotte de Gusse. Il est dehors en train de pinter avec sa pouffiasse de blonde et le Zig de Radio France. À part le journaliste, ils sont tous les deux en peignoir. Ils dégustent un glass genre pastis autour d'une table pliante en Formica™ et des fauteuils du même nom, mais en toile.

"V'là l'plus beau !... Y m'fait Gusse en me voyant sortir de mon américaine chérie.

- Pastis ou Fendant ?... Y m'demande pendant que je m'installe dans un des transats.

- Ou les deux ensemble ?

Il rit connement.

- J'prendrais bien un p'tit Pasqua, vu qu'on est presque du même poulailler, je réponds en m'enfilant une gorgée de cacahuètes dans le gésier.

Y m'refile un Ricard.

- Santé.

-... Paradis à la fin d'année !...

- Qu'est-ce que c'est qu'ce truc me demande Gusse, l'air soudain inquiet.

- C'est une formule de politesse de c'côté-ci du lac. Disons, de Pécós à Vaumarcus. Allez santé...

- C'est ça, santé ! Ils sont tous fous ici, il me fait, le Gusse, pas très sûr de lui.

- Ouais dit Zig, gentils, mais fous !”

Y s'marre. Y s'marrent tous les trois. Je finis par faire de même. Je relook la pouffiasse à Gusse. Contrairement à ce que je pensais l'autre soir, c'est un joli morceau de fille. Et pour une fois je ferais exception pour les gros seins. J'veux dire, avec le châssis sur lequel ils sont montés, c'est tout à fait acceptable. Elle est un peu terne, peut-être, rapport qu'elle a pas beaucoup dormi. Mais les cernes sous ses yeux sont du même bleu, un poil plus clairs, peut-être. C'est excitant. Surtout qu'elle est encore toute jeune et que sa peau est aussi fine et douce qu'un pétale de gardénia. Ce qui y a de plus sympa, c'est qu'on la sent lourde d'une bonne fatigue. Comme si elle était encore pleine des plaisirs qu'elle avait stockés toute la nuit

Doit pas être expert qu'en arts martiaux le Gusse.

- Elle est jolie ma Duduche hein?”, y m'fait en suivant mon regard.

J'approuve du ciboulot.

L'autre elle gigote doucement du popotin sur le siège, cache un morceau de peau en tirant sur son peignoir...

- Alors, quoi de neuf? je demande.

- La bonne vie, me dit Gusse en s'étirant sur son siège ce qui fait apparaître les poils de son bide entre le tee shirt et le jogging qui lui sert de pyjama.

Je dis, comme ça, l'air dégagé :

- Tu devrais te balader le long du lac. C'est vraiment chouette. Et puis, y a plein d'animaux. De la volaille, la plupart du temps. Genre faisant, de la poule... d'eau, aussi...

Ça le fait rire.

- Ah oui?... il fait en me regardant, ses yeux visant tout à coup ma tronche. Tu sais, il dit en caressant la jambe nue qui remonte sous le peignoir de la pouffiasse, j'ai pas beaucoup de temps et... j'ai beaucoup de travail.

Il part d'un rire complètement idiot, genre grincement de boggies sur rails rouillés.

- ... Et puis, il continue - là y s'marre sans s'marrer, si vous voyez ce que je veux dire - c'est dangereux à ce qu'on m'a dit... Le bord du lac. On prend des coups...

Ses yeux se rétrécissent encore.

- C'est vrai qu'avec tous les étrangers, je fais, on fait parfois de mauvaises rencontres. Tiens, pas plus tard qu'avant hier, je me suis fait agresser au bord du lac justement.

- Sans blague! il fait, souriant, en essayant de prendre un air incrédule.

- C'est sans doute que vous êtes trop curieux.

C'est l'autre Zig qui cause.

Je le regarde, étonné.

- Plaît-il, je fais, genre interloqué.

- Oui, vous êtes en vacances et pourtant vous donnez l'impression de travailler à une enquête. Oh! vous savez, nous, les journalistes, c'est la même chose, on ne peut pas s'empêcher d'avoir certains réflexes professionnels, même dans notre vie privée..."

Je l'ai pas sonné, ce mec. Il m'agace. Pour le coup, il m'intrigue aussi. Gusse continue de rire bêtement, doucement ; un peu comme une cocotte-minute qui mitonnerait un couscous et qu'on bouscule de temps en temps sans faire exprès.

Je reluque bien le mec, parce que j'ai l'impression qu'il faut que je commence à m'en occuper. Y a pas de hasards dans la vie. Du moins, c'est ce que dit Adam, l'intellectuel de la famille. Les emmerdes ont commencé quand ce mec est arrivé ; il doit bien y être pour quelque chose.

Le Zig me regarde avec son air de renard mal lavé. Ses petits yeux fute-fute ressemblent à des Black & Decker qui iraient fouiner dans mon néo-cortex. Il doit commencer à être légèrement amorti, car son poil devient blanc par endroits. Au-dessus des tempes, mais aussi sur sa poitrine sèche et brune qu'il laisse voir à travers l'échancrure de sa chemise sport à gros carreaux ouverte jusqu'au nombril. Il a une espèce de chaîne en or au cou à laquelle pend une

espèce de petite figurine. Je zoome sur la chose. De là où je suis, ça ressemble à un ange. Je dis :

- C'est quoi ce qui s'ballade au bout de votre gourmette?

L'autre regarde où je mate.

- C'est un génie aztèque, il me répond.

- Et ça veut dire quoi? je continue, soudain curieux.

Lui me dit que c'est rien ; que c'est un souvenir qu'il a ramené du Pérou ou de quelque part par là quand il était en reportage... y a longtemps...

- Vous avez connu Anne Jabel? je demande.

Ça a l'air de l'étonner.

- Un peu... il fait, gêné. C'est terrible ce qui lui est arrivé.

- Pourquoi? je demande. Qu'est-ce qui lui est arrivé?

- Vous savez pas ?!"

De toute évidence, le type lui sait quelque chose.

Je dis non, je dis que je pensais que Catherine Deneuve avait eu des crosses ici, mais que je savais même pas que la Jabel était dans le coin.

Le connard y me refille toute l'histoire telle que je la connais - et qui n'est pas dans les gazettes. Monsieur serait-il au parfum? Étonné je le regarde. Pourquoi il me raconte tout ça ? On a quand même pas gardé les cochons ensemble.

Gusse me regarde en coin. Il a le sourire béat de tous les mecs balaises qui savent qu'ils peuvent casser la gueule au père Einstein, relativité générale et restreinte comprises et s'en tirer avec la médaille du mérite de la Police nationale. L'horrible connard qu'a tout investi dans le muscle et les réflexes et qui gagne mieux qu'un prix Nobel !

"Pourquoi vous me dites tout ça? je demande. En plus, c'est pas pour toutes les oreilles, je fais en pointant le menton vers la grognasse qui ronronne sur les pectoraux de Gusse.

- Elle, ça l'intéresse pas. N'est-ce pas que ça t'intéresse pas, mignonne?...

- Quoi?... elle fait, l'autre, comme si elle se réveillait.

- Tu vois !...

- Peut-être, je dis. Mais, qu'est-ce que j'ai à voir là-dedans?

- Arrête de te fatiguer, mec. On est au courant.

Puisque c'est comme ça ! Je me laisse couler dans le pliant et déguste une lampée de pastis en regardant droit devant moi l'air, comme qui dirait, rembruni.

- Alors? il fait, le Gusse, au bout d'un moment. T'accouches?

- De quoi tu veux que j'accouche, Vieux? je rétorque. Tu sais tout - puisque tu le dis ! J'veais pas m'fatiguer à te dire ce que tu sais.

Zig ricane bêtement.

- C'est pas con ce qu'il dit là.

- Bon, puisqu'il faut tout te dire, fait Gusse, grave tout à coup. Allez mignonne, il fait. Dégage. T'as sûrement de la couture à faire...

L'autre rentre dans la roulotte avec ses gros seins sous les bras.

Gusse prend l'air sévère et me regardant droit dans les yeux, il me confie.

- Mec! t'es pas dans la merde!..."

La gueule de Laurent est pas vraiment belle à voir. Il a un rictus de lapin essoufflé. Sauf qu'il respire plus. La dose de strychnine qu'il a ingurgitée l'a envoyé compter fleurette aux stars du paradis. Il va organiser des shows pour les anges à partir de maintenant. On l'a retrouvé dans les vignes, entre le cimetière et Corcelles. Sur une colline où on va presque jamais. C'est qu'il y a pas une maison aux environs. Je peux pas dire que je délire de bonheur. Je l'aimais bien le Laurent. Je demande à Würst qui s'est déplacé pour l'occasion, ce qu'il en pense. Il sait rien. Ou alors, il veut rien me dire. Faut dire que j'ai plus tellement la cote avec la bleuzaille qui en Suisse ressemble plutôt à de la grisaille, vu la couleur de leurs uniformes. Gusse et ses potes à Paris se sont chargés de soigner mon image auprès des autorités suisses. Ils pensent tous que j'ai buté Jabel. Faut être flic pour être aussi tarte. Mais à l'Intérieur, ils ont jamais brillé - comme à l'Extérieur d'ailleurs. Gingembre a beau me dire que le patron me couvre, ça fait désordre dans un pays comme la Suisse où les choses sont peut-être moins rigolotes mais un peu plus organisées que dans notre beau bordel de France. Ils comprennent pas tellement que la loi ressemble à Kâli dont chaque bras armé se fout de ce que

font les cinq autres. J'ai beau leur expliquer que notre justice c'est comme leur système bancaire - il peut y avoir plusieurs comptes sous un même numéro - ils comprennent pas.

En attendant, le Laurent est pas vraiment bien installé. C'est sans doute la douleur qui l'a comme cassé en deux. Il a dû mourir sous l'effet d'une terrible crampe d'estomac, parce qu'il est tout plié et raide, la main droite comme prête à déchirer la chemise à carreaux qu'il a mise à l'envers sous une veste de toile écru.

“Ça a dû le prendre la nuit.”

Würst répète les attendus du médecin légiste qui remballer son matos.

“De la strychnine? je dis. C'est plutôt vieux jeu comme façon de tuer. Lui qui ne vivait que pour les paillettes et le strass. Ils auraient quand même pu lui faire une OD. Ç'aurait été plus dans l'coup.”

Würst me regarde en coin. Il apprécie pas.

- Ils auraient pu aussi bien le laisser vivre, il me répond, sérieux comme un pape.

- Ils, ils... je fais. Et pourquoi pas elle, ou il tout seul?...”

La question est posée. On a mis Laurent sur un tracteur. Les voitures ne pouvant monter dans les vignes - et encore moins les ambulances. L'Henry vient à notre rencontre. Il soulève la bâche qu'on a jetée sur le maccabh. Ses lèvres font un p'tit bruit femelle.

- J'savais pas que ça allait t'emmener aussi loin il dit au Laurent qu'a pas l'air de bien entendre.

- Quoi? je fais intrigué

Le Würst tend l'oreille, aussi.

- Qu'est-ce que vous voulez dire? demande le bras armé de la loi fédérale.

- Ouais?... je renchéris.

Henry raconte :

- Laurent était sur une enquête pour le Nord Vaudois (la gazette locale qui donne la météo et les bonnes adresse pour les semences, en même temps que le numéro gagnant du Loto.)

“Une histoire bête de voleur de poules. Mais c’est vrai que depuis six mois, un type volait les poules dans tout le village. Pas une ou deux, à droite, à gauche. Non ! Un tel nombre que ça aurait pu remplir un plein poulailler. On avait cru au début que c’était les renards. Mais les renards savent pas ouvrir les cadenas, ni les serrures. Et surtout ils laissent du sang et des plumes derrière eux. La gendarmerie était au courant. “

Le caporal qu’accompagne le brigadier fait un signe pour confirmer l’histoire à Würst qui, descendu des hautes sphères d’Yverdon, n’est pas au courant de l’affaire.

L’enquête avait été abandonnée. Faute de temps. Faut dire qu’avec les mecs qui se tuent sur la route, les pandores ont suffisamment à faire en procès verbaux avant d’enquêter sur une colonie de poules qui se fait la belle. Elles seraient en jupons que ce serait une autre affaire...

C’est pour ça que le Laurent avait continué l’enquête tout seul. L’Henry confirme :

- On le voyait souvent le soir, planqué à la croisée des rues, sous un auvent, rester des nuits entières à l’affût, continue mon cousin. Comme c’était un... original, Henry prend un air comminatoire, on faisait pas attention. Il avait écrit quelques articles sulfureux sur Gail Tenenbaum, le suisse allemand qui s’est installé dans le village il y a deux ans et qu’est pas vraiment aimé, vu qu’il a racheté pas mal de terrain et de bétail à des petits fermiers en faillite. Laurent et lui s’étaient même engueulés un matin, devant chez Girod, alors que Laurent achetait du chocolat pour les gosses Ruins, le patron de l’Union - le café en face.

“J’té péterai la gueule!” avait hurlé Tenenbaum qu’était tout de suite passé à l’action.

C’est Ruins qui les avait séparés.

- Tu vas voir... c’est au cimetière que tu vas aller chercher tes poules, qu’il avait dit le Gail. Même que l’Annie avait dit : “Monté ! Mais c’est-y pas Dieu possible de dire des méchancetés pareilles...”

- J'te tuerai, j'te tuerai," le Tenenbaum n'en démordait pas. Puis il était parti dans sa Mercedes rejoindre ses vaches et ses veaux : c'est un célibataire.

Laurent en avait été quitte pour un nez en patate. Mais il avait pas arrêté de jouer au flic.

- Il m'a dit qu'il avait trouvé le voleur, Henry poursuit. Mais il voulait pas me dire qui c'était avant de l'avoir livré à la police."

Les pandores se regardent comme Dupont et Dupond devant le petit Abdallâh dans Tintin au Pays de l'or noir.

Pas pour longtemps. On va tous en procession chez Tenenbaum. Ça fait du monde, because tous les gens du Pavé, attirés par la rumeur publique, nous suivent.

Le swizerdüche flippe à mort en nous voyant arriver. Il est dans l'étable à passer le sol au jet. Faut dire que c'est impeccable, pas une bouse qui dépasse dans son rade à vaches. C'est tout juste s'il nous demande pas de mettre les patins. Quand il apprend pourquoi on est là, il pense se défendre avec la fourche lorsqu'on lui demande de venir s'expliquer au poste. Mais pour finir il suit Würst qui lui demande de l'accompagner pour les "vérifications d'usage". C'est peut-être un violent, mais il respecte l'uniforme.

"Et mes bêtes ? Il dit avant de se rendre aux injonctions de la maréchaussée. Qu'est-ce qu'elles vont devenir?"

- C'est juste pour vous poser quelques questions," dit Etienne Dombroc, le caporal-chef. Vous les retrouverez pour l'heure de la traite.

On n'a plus rien à faire ici, Henry et moi. On laisse partir les flics avec leur prise. Moi, j'ai comme une p'tite faim, car le pastis de Gusse et les émotions m'ont creusé. On passe à la maison prendre un coup de blanc et un morceau de fromage. La cuisine est déserte. Mme. Stchauser est partie vu qu'il est presque trois heures de l'après-midi. Je regarde sous une serviette posée sur un plat. Un clafoutis aux cerises ! Veine !...

Henry se prend une louche d'eau chaude dans le "potager" pour se faire un Nescafé. Je prends le litron de Concise dans le frigidaire et m'en tape une lampée. Reste à faire le point.

- T'as toujours une drôle de gueule, je dis au cousin dont le marbre facial tourne au bleu vert.

Il pique un morceau de gâteau pour manger avec son café.

- C'est pas tout, faut faire le point.

- Oui, tu l'as déjà dit, me dit le pasteur.

Je lui raconte mon équipée dans le rade d'Onnens, les bonnes femmes, Fleisch, le mickey finn... Son cœur d'évangéliste bat plus fort. Le berger du Seigneur en lui veut carrément faire une croisade pour sauver les pauvres filles.

- Doucement, je dis. Tout doux, mon pote. Il faut que tu te rendes compte que t'es pas Saint Louis; et Onnens c'est pas Jérusalem. Ce que je voulais simplement dire c'est que t'as de drôles de paroissiens. Faut le savoir. Tu devrais faire un peu plus les buvettes des environs. Qui sait? tu risques de retrouver ton Olga en train de tapiner sur le môle avec tous ces malfrats de catéchumènes.

L'Henry est tellement sidéré par ce que je lui raconte sur le petit pince-fesse d'hier soir qu'il veut que j'aille tout dire aux flics. Moi, j'm'en tape des kisdés. Because ils le sauront bien un jour, si c'est pas déjà fait. Je me dis que l'Henry est pas équipé pour la chasse au gros. J'ai pas envie, non plus, de le retrouver dans les vignes, à court d'oxygène, comme Laurent. Je le lui dis gentiment, pour pas le brusquer. Je suggère aussi que - peut-être? - les flics sont déjà au courant et que ça leur ferait pas plaisir de se faire doubler par le bras désarmé de la foi...

Il me regarde de traviole. Il avait pas pensé à ça, le pasteur. Ça lui fait tout drôle. Forcément, il se croit toujours intouchable vu les relations privilégiées qu'il a avec le Tout Puissant. Je lui explique que la bande adverse a aussi un Tout Puissant, beaucoup plus à la redresse que son pote au plus haut des cieux, et qu'avec Internet, les avions et le T.G.V. il a moins de problèmes de com.' que son Bon Dieu a lui qui ne se déplace que les week-ends avec sa carte vermeille.

Changeant de sujet, je lui demande si Laurent, lui, a pas dit quelque chose récemment. S'il lui a pas parlé de quelqu'un d'autre que le Tenenbaum. Parce que, honnêtement, je pense pas que le swizerdüche ait quoi que ce soit à faire avec cette histoire de poules.

Le Laurent, c'était un petit cachottier. Il a jamais lâché une info. Pour les champignons, par exemple, on pouvait toujours se brosser pour qu'il nous donne les bons coins. L'ennui, aussi, c'est qu'il connaissait tout le monde. Difficile donc de soupçonner quelqu'un en particulier qu'il aurait récemment rencontré, vu qu'il rencontrait tout le monde, au café, ou ailleurs, tout le temps!

On en est là de nos méditations quand un boucan d'enfer trouble le vol nonchalant des mouches au-dessus des restes du gruyère sur la table. C'est l'heure des mômes. Y en a une pelletée qui descend l'escalier avec leurs mères qui les cornaquent. Ça fait un bruit pas possible. Les gosses, c'est déjà dur, mais avec leurs grognasses de mères c'est la Bérézina. Elles ressemblent à une colonie de sapins de Noël qui se seraient trompés de saison. Elles sont couvertes de fanfreluches, de pots, de sacs, et les couches-culottes de masques de plongée, d'Ambre solaire, de kleenex - le tricot qu'on a commencé c't'hiver, et puis des choses dégouttantes comme de la vaseline pour les brûlures, le Zorax[®] pour l'herpès génital que leur a refilé leur "époux", la Nivéa[®] pour humidifier la peau, le Bonne mine[™] de chez Guerlain, pour faire passer la mauvaise nuit à se battre contre les moustiques, les lunettes de soleil, les Tampax[®], les Elnett[®] parce qu'on supporte pas les Tampax[®], l'aspirine pour une migraine - au cas où - la vitamine C, la A, la E, la B... le

I, rouge, pourpres, sang craché, rire des lèvres belles
Dans la colère ou les ivresses pénitentes...

Tout ça dans des sacs en plastique, des vieux machins en corde, des rogatons de sacs Hermès tombés en quenouille... Et bien sûr, les gosses qui font péter les vitres avec le ballon de foot qu'on a fini par leur offrir pour qu'ils arrêtent enfin de

chialer (“Ah! vous parlez de vacances, vivement qu’ils soient grands et qu’ils fassent leur service militaire...”)

- Bicou, Pépé, Nono!... si je vous attrape, ça va aller mal... hurle Jeanneton, le nez rouge d’un rhume des foins perpétuel.

Cours toujours !... Gentiane et elle se précipitent à la suite de leur marmaille, déjà essoufflées et découragées par ce qui reste à vivre de leur après-midi au lac. Elles ont réussi à embaucher Gabrielle qui, très cool, manadage la ménagerie à grands coups de pieds dans les petits culs qui passent à sa portée. Tout le lot disparaît par la porte d’entrée, en bas des escaliers dans la cour. En passant devant la porte de la cuisine Gaby regarde à l’intérieur. On croise nos regards. L’irrésistible accent de Johnny hurle en moi :

Gabrielle tu brûles mon esprit
Ton amour étrangle ma vie
Et l’enfer me vient comme un espoir
Car dans tes mains, je meurs chaque soir...

Ah merde! ses chasses sont toutes sombres comme si elle avait pas encore ouvert les volets. Y a juste le petit reflet de la vitre de la cuisine qui y brille...

- Je te vois là-bas? je demande avec une voix que je sens blanche.

Elle dit rien. Elle fait seulement un petit signe avec la tête, comme un tout petit “oui”, comme si elle partait en laissant la porte entre ouverte.

- Allez devant, je vous rejoins, je dis machinalement. Et puis, bêtement, vraiment connement! mais qu’est-ce que vous voulez que je vous dise... je dis (enfin, je murmure, j’ânonne à peine,...), en m’approchant d’elle juste avant qu’elle disparaisse pour foutre une raclée au Bicou qu’a foutu une galoche à sa petite sœur:

“Je t’aime !...”

Ce que je peux être con !

Mais elle se retourne et elle fait comme un sourire, une espèce de petit rictus sur sa lèvre supérieure, la pointe acérée d'une flèche qu'elle me décoche vers mon pauvre cœur d'artichaut.

Je plante l'Henry là à bâfrer son rab de clafoutis et un second bol de Nescafé. Je cours dans ma piaule, prends mon maillot de bain, mes Ray Ban[®], mon flingue (on sait jamais)... Je me passe du sentbon sous les bras, sur la poitrine, sur le Pouchkine. Je vais pour sortir en courant quand j'entends mon phone cellulaire qui me sonne sur la table de nuit. Je l'avais oublié celui-là !

- Allô! je fais.

C'est Gingembre. Il veut des nouvelles. Je le rencarde en sortant dans la rue. Je continue à causer sur la route de Neuchâtel, sur le chemin de vigne. Je passe devant l'étable, près du saule, au-dessous du Terraillex; devant les vaches de Gaille qui me prennent pour l'omnibus de 15H21. Gaille que je croise sur son tracteur doit me prendre pour un fondu de me voir me trimballer avec ma serviette de bain, quasi à poil, causant et gesticulant, scotché au téléphone. D'autant que Gingembre me chauffe sérieusement les sangs. Y revient encore sur ma responsabilité dans l'assassinat de Jabel !... L'intox bat son plein rue des Saussaies. Faut dire qu'avec les pignoufs qui font la permanence avec pour seule distraction le contrôle des papiers des rebeus qu'ont pas les moyens de se payer des vacances et qui font du rodéo dans les banlieues, y a de quoi sérieusement perdre du QI.

Je passe sur le passage à niveau juste devant le train de 15H21 sus cité. Le wattman active violemment son sifflet sans pour autant essayer de freiner. Il me rate de peu et je continue mon bonhomme de chemin.

- Quoi? je demande à Gingembre à cause du bruit des boggies qui tagadaquent sur les rails.

Puis c'est l'allée sous les arbres. La fraîcheur du sous-bois. Arrivé au port Adam, je me fraie un passage dans la marmaille qui joue au papa et à la maman. Je me plante dans un château de sable, renverse les têtards qui baignent

dans un seau. Je m'en bats les couilles. Je cours sur le môle, je passe devant Gabrielle et lui jette le combiné dans lequel Gingembre jacte comme Cassandra, et dit à ma belle :

- Envoie le chier !..."

... avant de plonger dans le lac.

Ça fait sqwaouche dans ma tête, et puis c'est tout frais et puis l'eau m'entoure complètement, rentre par tous mes trous. Je me régale. J'entame un crawl d'enfer. Quelques dizaines de mètres plus loin je sors la tête de l'eau, je me retourne, pour me retrouver bouche-à-bouche avec ma Gaby. Oh putain! cette langue!

Akuma Matata !...

Plus heureux cochon que moi tu meurs. Le vioque au plus haut des cieux peut garder son paradis, moi je reste sur terre avec ses seins et mon canton de Vaud du côté de Pécros...

Quand on était mômes, on avait trouvé une vache de planque avec le cousin Denis. Paix à son âme !... À pied, c'est une bonne plumbe. Mais en bagnole, c'est juste le temps de se chauffer un peu avec Gab à-côté de moi, tout contre moi - et sa main dans ma culotte. C'est une espèce de petit promontoire sous la Roche, tout en haut du Mont Aubert. Un rocher caché par des taillis auquel on accède par un chemin assez raide le long d'un précipice. Mais il suffit de le contourner et on se retrouve sur un pad de 10 mètres carrés à 1000 mètres en surplomb du lac de Neuchâtel. Au-dessus de nous les touristes regardent la même vue, mais ils peuvent pas nous voir. En dessous: un précipice. Y a que Gab et moi, rapport que le chemin pour y arriver, je suis le seul à le connaître, surtout maintenant que Denis et Laurent sont morts. J'sais pas si vous vous êtes déjà envoyé en l'air devant un superbe panorama, mais c'est dommage, pour la fesse, et pour le panorama. Car il faut choisir. Au début, ça fait vachement bien de s'agacer juste un brin au bord d'un à-pic de 300 mètres, le vertige de l'amour se mélangeant au vertige tout court. Mais au fur et à mesure qu'on se rapproche du bord - je veux dire, de son bord à elle - il faut choisir où on tombe. Et alors, y a plus

de panorama qui compte. Sinon, celui de son cul, la vallée de tous les délices, la source de l'intarissable panacée...

Torride ! C'est torride. On s'attrape de partout. On s'empapaoute comme des diables. Je passe sur les détails... Jusqu'à la brune, quand je me réveille avec un léger frisson vu que j'ai pas une loque sur moi, puisqu'elles sont toutes sous le dos de ma Gaby pour lui faire un lit d'amour... et que, aiguillonné par un coquin de petit Zéphyr qui me souffle dans la raie, je me retrouve toujours soudé à ma p'tite femme, comme si on était du même râble. Ça me fait tout drôle, je vous assure. C'est pas fréquent d'avoir dormi comme ça l'un dans l'autre comme un seul... Homme?!... Elle se réveille en même temps que moi et toute notre mécanique redémarre comme en 14. C'est le 40e rugissant, un ouragan sur les mols reliefs de la transhumance.

Je sens bien que je lui dis que des conneries. Des trucs qu'on trouve que dans les bouquins de la Bibliothèque rose. Mais ce qui me rassure, c'est qu'elle m'en dit autant. Pendant tout ce temps, le mouvement perpétuel nous anime. La nuit est pleine des étoiles de nos transports.

Un siècle trois quarts après, une étrange rumeur me réveille. Un drôle de bruit qui vient par-dessus nous. Je chuchote à Gab qui s'est rendormie, toute chaude sur ma poitrine, de se reloquer. De toute façon elle frissonne. Moi aussi. Une fois fringués, on fait gaffe de pas prendre le raccourci pour l'à-pic de 300 mètres. On se dirige vers la clairière au-dessus de nos têtes, d'où vient le bruit. Arrivés à hauteur, on peepe une scène étrange à travers les taillis. D'abord faut que je retienne Gab parce qu'elle a reconnu Mélase qui danse quasi à poil près d'un feu qui éclaire l'espèce de petit terre-plein où se réunissent les touristes pour pique niquer en temps normal. René l'accompagne au tam-tam. D'autres gusses aussi, avec des guitares, une flûte, un bongo... Tout ça fait très savane africaine. C'est un rythme très lent, très langoureux et Mélase se tortille comme si elle était suspendue au-dessus des flammes. Derrière elle, à peine visible dans la lumière projetée par les flammes, on distingue d'autres gens. J'en

reconnais quelques-uns pour les avoir croisés en faisant des courses dans le bas du village. Je crois en voir d'autres que j'aurais vu à Onnens, l'autre soir. D'autres encore, sans doute à la Placette à Yverdon...

Ils sont presque tous à poil sous des espèces de draps de couleur qui leur font comme des toges. Gaby veut aller voir. Mais je la retiens. Because, d'abord, j'ai horreur de partager. Ensuite, parce que cette partouze me paraît louche : Qu'est-ce que Mélase a à faire avec les Ruskovs d'Onnens ? Qu'est-ce qu'elle a à fricoter avec des mecs d'une maison de passe ? Et que foutent des Suisses d'apparence archi straight avec des malfrats du Caucase ?...

“Chut, baby!” je fais à Gaby qui veut appeler sa cousine

À la place, je lui file un patin avant qu'elle ne referme sa bouche. Elle est encore toute chaude. Elle est la seule aventure qui vaille...

- Oh! elle fait, saisissant le monstre entre mes jambes...

Mélase se balance comme dans la chanson : Son long corps, pareil à un serpent semble danser au bout d'un bâton. Il tisse dans la nuit une liane suave. Comme par magie, ses fringues se décollent de sa peau, doucement, presque comme à regret. La lueur des flammes lèche sa peau dorée. Elle approfondit les ombres de son ventre et de ses aisselles. Ses yeux luisent comme deux braises au fond d'un puits. Je plonge mes chasses dans les siennes comme si je voulais être le seul mec au monde à compter pour elle. Pourtant je sais bien qu'à cette distance, elle peut pas me voir. Ni moi, ni Gab qui s'est retournée et s'est mise sur le ventre pour regarder le feu qui lance des nuées d'escarbilles dorées dans la nuit étoilée.

Soudain, je devine plus que j'entends un caquetement. C'est Fleisch qui, recouvert d'une espèce de drap de lit brodé sur les épaules, s'avance vers Mélase. Il tient dans ses pognes une poule qui se débat. Un mec, genre vacher endimanché, sorti tout droit d'un plan de coupe du film Sissi Impératrice se détache d'un paquet de loquedus assis autour du brasier et le suit.

- Mince! fait Gab, c'est Michel...

Ça doit être un bouseux qu'elle a connu quand elle était môme.

- Tu sais, Michel... de La Raisse.

J'sais pas ! Et j'ai pas tellement envie de savoir. Mais le mec prend la môme Mélase et l'attache à une espèce de croix de Saint André qu'est plantée à quelques mètres du feu. La cousine offre à nos regards, et à ceux lubriques de l'assistance accroupie autour du feu, ses charmes les plus charnus. Un chant lugubre s'élève dans les graves, comme une litanie. Je me pince : Non! je rêve pas. Je regarde Gab. Elle me regarde. Interdite. On se serre l'un contre l'autre, comme pour mieux voir, pour mieux nous concentrer, ses hanches contre les miennes. Sa main dans la mienne... Michel prend la poule à Fleisch. Il l'attrape par la tête. Fleisch cherche dans les plis de son suaire d'apparat un schlass kingsize qu'il élève dans un grand mouvement de manche. La lame brille au-dessus des flammes juste avant de percer le bide de l'animal. Dans un éclat de glouglous, il ouvre la poule du cloaque au cou, au dessus du corps de Mélase, qui reçoit le sang bouillonnant et les viscères fumants sur sa peau satinée. Elle ondule sa croupe sur la croix, se cabre. Je crois l'entendre gémir doucement. Des mecs s'approchent et lui badigeonnent la dope avec les mains en passant sur ses seins, entre ses jambes, sur ses bras, ses hanches... Le mec en panoplie de vacher lui met le volatile qui gigote encore sur la tête. Elle commence à trembler comme un B 28 en piqué au-dessus d'Iwo Jima tandis que Fleisch laissant tomber son drap de lit-toge, révélant la nudité la plus abjecte, lui rentre son zigomar entre ses jambes écartées. Elle hurle ! Un hurlement de gorge, quelque chose de bestial, quelque chose de tout à fait nocturne. Voilà donc où passent toutes les poules du village, je pense.

Puis c'est la curée. Les autres s'agglutinent aux deux corps. Chacun y allant de sa caresse, de ses papouilles, de ses baisers. La nuit est étrangement silencieuse sans les tams tams. Les suissoyaux déguisés en sauvages dansent. Leurs ombres sont projetées par le feu sur la lisière du petit-bois

qui cache le sommet de la montagne. Les flammes montent haut. Les uns après les autres, masturbés par leurs femelles en délire, ils passent leur sexe sur le corps de Mélase tandis que Georges (Jojo !...), le mari de Mélase dans le civil, s'amuse à agacer le corps de sa femme avec un grand couteau qu'il passe et repasse sur la peau maculée. De temps en temps, il appuie la lame sur un endroit encore propre et fait jaillir une tache de sang que d'autres s'empressent de lécher avec le reste de tout ce qui a souillé le corps de Mélase.

Ça dure peut-être une plombe. Chacun se relayant, matant, se réchauffant aux flammes, se caressant, s'excitant, dansant, s'entubant, se suçant, s'écroulant en transes. Pas moyen de se tailler en douce because le précipice derrière nous. On commence à avoir froid quand, tout à coup, on entend, venant du fond de la vallée les cloches de Concise et puis celles de Corcelles et celles d'Onnens et de Bonvillars sonner les douze coups de minuit. Alors, tout ce petit peuple sorti d'un cauchemar du comte Zaroff se reloque comme un seul homme, plie toges, draps de lit ; range son bazar à orgie ; couteau sacrificiel, calices, bougeoirs et autres pals... et se trisse. En quelques minutes, les bonzes déchaînés se sont transformés en bons vaudois aussi straight que s'ils sortaient d'un dîner en ville où ils auraient un peu trop arrosé le baptême du petit dernier. Ils partent en rang d'oignons par le chemin pédestre vers leur village...

Je reconnais Viens, le chef de la fanfare. Il remise son tam-tam dans un grand sac. Je vois aussi le père Dekker et puis Cause. Gab, qui a beaucoup fleureté avec les gamins du village dès qu'elle a eu l'âge, en prend plein les yeux. À chacun qui apparaît dans son costume de ville, elle fait comme un hoquet. Je la serre un peu plus contre moi pour qu'elle moufte pas. Je pense que les mecs apprécieraient pas qu'on ait vu leur petite sauterie. Ça nous fait tout drôle. Plus jamais on ira acheter le pain comme avant chez la mère Levrette.

Deux ados éparpillent les braises et pissent dessus pour les éteindre. Ils démontent la croix de Saint André et remettent

chacun des montants sur des pierres où ils redeviennent un banc. Au bout de dix minutes, on n'entend plus un bruit. Je garde pourtant ma Gabrielle contre moi pendant un bon quart d'heure sans bouger. C'est seulement quand je suis tout à fait sûr que tout le monde est parti qu'on se relève. Direction les plumes. Encore heureux, je pense, qu'ils n'aient pas remarqué la Mustang que j'ai laissée à l'abord du petit bois, à dix minutes de marche de là.

Je sais pas si Gaby pionce, mais je peux pas dormir. Elle s'est réfugiée sur ma poitrine, recroquevillée le long de mon corps, cassée par une trop grande émotion. Sa chaleur et son parfum me rassurent un peu. Je la laisse me recouvrir comme une chemise de soie. Je sens sa respiration sur mon visage. J'aime...

J'arrive pas à me faire à ce que j'ai vu. Ce qui m'scie la branche, c'est Mélase. Jamais j'aurais cru qu'une fille si belle puisse faire de telles...

Tout à coup, je me dis qu'il faut que j'en aie le cœur net. J'ai jamais voulu trop rentrer dans le détail de la vie de ce patelin, because c'est un endroit où je me repose et que ma maison, c'est celle de mes vieux et celle du temps de mon enfance où je rêvais de devenir postier à cause de la jolie carriole jaune que le préposé de l'époque drivait pour nous apporter le courrier... Seulement, maintenant, je me dis qu'il va falloir me déniaiser un poil sur ce qui se passe vraiment par ici.

J'me dégage gentiment des bras de Gabrielle. Je la recouvre pour pas qu'elle prenne froid. J'enfile mon jeans brut de roustons et un ticheurte. Je vais chercher dans le conduit de cheminée, là où on fumait les jambons dans le temps,

mon Smith & Wesson 38 spécial. Une bonne bête. L'ennui, c'est qu'il est chromé. C'est pas très discret la nuit ; ce qui m'a souvent créé des ennuis. Mais je suis un sentimental. C'est le souvenir de mon pote Big qui me l'a refilé avant de caner.

Il doit être deux heures du mat'. La Mustang file super smooth sur la route d'Yverdon. Au bout du chemin, la ville dort. Sur la place de la gare, y a encore un peu d'activité autour du podium de France Inter. Mais c'est que l'intendance. De toute manière, je suis pas venu à l'aventure : Je sais exactement où je vais.

Je traverse le petit pont, au-delà du château. Yverdon East Side. Je me gare le long du canal. C'est plutôt grunge, le décor. Pour la Suisse, c'est même franchement dégueu. La rivière est basse. Elle pue. Elle coule une dizaine de mètres en dessous de la voie publique entre deux murs de béton. J'avise le flanc d'une paroi où il y a un escalier qui donne sur une petite porte en fer. Rouillée, elle est pas verrouillée. Je l'ouvre. Au bout d'un long couloir au sol humide et glissant et qui sent la crotte et la pisse de rat, si bas de plafond que je suis obligé de me casser en deux pour y marcher, j'arrive à une autre porte entr'ouverte. Je la tire à moi. Elle est pas verrouillée, non plus. L'autre partie du couloir est à peine plus accueillante. Sauf que maintenant je peux me redresser et qu'il y a de la lumière. Je continue une vingtaine de mètres et je me trouve devant une autre porte. Je frappe un grand coup suivi de deux coups. Le code est archi bateau. J'espère qu'ils n'en ont pas changé. Je suis venu qu'une fois ici ; et encore y a longtemps! J'avais 18 ans. C'est l'oncle Émile qui m'avait amené. Celui dont la tombe donne tant de souci à tante Robiche parce que y a plus personne pour l'entretenir. Il trouvait que j'étais trop con et il voulait me déniaiser. Il m'avait fait passer la nuit avec Adeline, une grosse suisse qui m'avait câliné en me faisant fumer des pipes. Car, croyez le ou non, c'est ici qu'existe la seule fumerie d'opium véritable de ce côté du Jura. C'est même l'oncle Émile qui l'a créée en revenant de Chine, avec une

partie de la fortune de Tchang Kai Tchek. Ça lui a permis de créer une belle petite affaire qui attire un public très sélect. Enfin c'était comme ça jusqu'à ce qu'il clamse. La famille l'a revendue à Fleisch, car l'oncle Émile, en canant, avait pas donné la façon de se procurer la dope.

La porte s'ouvre enfin. L'odeur vaguement écœurante de l'opium me chatouille les narines. Je file un billet de cent au chinetoque de service qui sans rien dire m'amène à un petit matelas dans une petite niche derrière un rideau rouge. Je dis:

- Quand Fleisch sera là, dis lui que Frankie veut le voir. Tu piges ?

Il dit rien. Il me pique seulement la carte bleue que je lui tends pour qu'il s'occupe de la suite. Tout de suite, il me ramène une pipe avec tout le toutime. Dès que j'ai entré le code dans la machine qui crépite comme un jeu vidéo, une blonde toute fraîche et mignonne, une vraie montagnarde sortie tout droit des pubs Nestlé, s'agenouille près de moi et commence à me préparer une "tête d'épingle". J'aime et j'aime pas fumer. Ça aurait plutôt tendance à me rendre malade quand je suis trop nerveux. Mais le boulot, c'est le boulot. Et puis, il se peut que ce soir, ça me plaise.

La grognasse plonge ses mirettes myosotis dans les miennes. Elle me tend le calumet au bout de son bras rond. Je peux voir un sein tout rose, bien galbé, avec un tétou lisse sous sa gandoura.

- Ah! je fais en remontant mon regard vers son visage qui me sourit. Elle se relève et s'agenouille à nouveau pour allumer le petit fourneau. Je tire sur la pipe et avale la dope.

- Service!... elle fait.

Ça me fait comme un choc. Disons que ça arrache un peu mes spontex. Puis, tout devient un peu trouble. C'est un peu comme si je me noyais. La tête me tourne un moment - J'ai un peu peur de gerber. Mais très vite, les petits nuages apparaissent. Y en a des bleus, y en a des roses. Un joli ciel bleu nuit et bleu... Ciel!...

J'me marre. Enfin, je souris. Y a une espèce de distance qui se forme entre le monde et moi. Je suis vachement calme. Très cool. Je contrôle tout et rien ne peut m'atteindre. C'est comme l'aquarium de la Porte Dorée, à Paris : tu vois les tortues géantes dans la flotte, elles foncent sur toi la gueule ouverte pour te becqueter, mais elles se cassent le nez. Elles peuvent rien te faire because la vitre entre elles et toi. Le monde sous influence, c'est comme les tortues géantes. Tout ce qui peut arriver, tu t'en branles... Rien peut t'arriver. Zen, mec ! Tout simplement Zen.

La suisseuse aux nichons roses repasse pour me préparer une seconde pipe. Une pro. C'est marrant, ces mains plus faites pour baigner dans l'gruyère que manipuler l'aiguille. D'une certaine manière, ça fait pas sérieux. Heureusement que la dope est de première bourre et que la fumée me remplit les circuits d'une grande clémence pour la gent humaine. Avec beaucoup de douceur, Nichons roses me présente la deuxième pipe :

- Faites seulement.

Encore une bonne lampée et je ferme les yeux. Tout est bien. Je sens la douce main de la grognasse sur mon front. Je vais faire un tour du côté de Morphée. Un mec à la redresse et qui assure... croyez-moi.

Dix siècles plus tard, le petit rideau de la couchette sur laquelle je suis étendu s'écarte pour laisser apparaître la gueule enfarinée de Fleisch. Il est là avec Mélase. Elle s'est toute nettoyée des agapes de tout à l'heure. N'empêche, elle fait un peu jetée. On sent bien qu'elle est pas tout à fait dans son assiette. Je l'avais encore jamais vue comme ça, la copine. C'est une chouette fille et on se marre bien ensemble quand on bavarde devant la boulangerie en faisant nos courses avant le p'tit dèj. Ça fait bizarre de la voir avec un teint de papier mâché, des grands yeux brouillés, noircis au khôl. Sa bouche trop rouge ressemble à celle d'une fille à marins. C'est vrai qu'elle fricotait déjà avec Fleisch, des années auparavant. Même qu'il semble bien qu'il l'ait dépuclée, le drôle. Mais je croyais qu'elle était rangée des

voitures. Avec un p'tit mari, des p'tits gosses, la Land-Rover, le clébard et le jardin potager où poussent les zinnias à côté des plans de courgettes.

Faut croire que tout ça c'est du flan.

- Tu voulais me voir, il demande, le taulier à claquer vaudois.

- Ouais, je fais. J'ai un problème.

Je me lève. La tête me tourne un peu. On s'en va dans un petit salon assez cool. Y a un fond de musique qui se confond aux tentures de velours, des lumières tamisées. On a meilleure mine parce que tout est rose sur le fond rouge des fauteuils et des canapés. Nichons Roses nous apporte le thé.

- S'il vous plaît...

- Pourquoi t'es pas couchée avec ton mari? je demande à Mélase.

- Il est à côté, Fleisch me dit, en pointant son menton vers le fumoir.

- Je vois !

La dope, ça aide à faire passer bien des choses. Il avait pourtant l'air sérieux le Jojo. Mais allez savoir !... De nos jours, encore moins que jamais, on peut se fier aux apparences...

- Voilà... je fais.

En fait, je sais pas ce que je vais dire. Tout ce que je sais c'est que le gars que j'ai en face de moi doit en savoir un bout sur ce qui m'intéresse. D'autant que je viens d'en apprendre un bout sur son compte. Ah! sacré Bon Dieu, c'est qu'il a fait du chemin depuis le temps où, en culottes courtes, crotté comme un cochon de basse-cour, il venait voler les légumes du jardin potager quand c'était pas la bouffe dans le garde manger. Ça castagnait dur entre lui et la bande de galopins qu'on faisait avec mes cousins. On jouait à de vraies petites guerres, comme au cinéma. Les suisses, c'étaient les boches - naturellement! Nous on était F.F.I....

- Qu'est-ce que t'as à sourire? il me demande, Fleisch.

- Rien, je fais. Je me souviens des batailles à coup de pommes pas mûres qu'on faisait quand on était mômes.

Il se marre.

- C'était poilant...

Mais son regard redevient dur. Une porte s'ouvre, derrière une espèce de canapé capitonné de velours grenat. Elle laisse passer la gueule du père Laborde. Ses dents jaunes luisent mollement dans son visage d'oiseau de malheur.

Fleisch rit plus du tout. Il se lève et disparaît derrière la porte avec Laborde. Je reste avec Mélase. Je lui dis, fort à propos. "Et tes gosses ?" (Elle en a deux, genre quatre et sept ans.) Elle me regarde comme si je pissais sur la moquette. Sans rien dire, d'un mouvement automatique de la main, elle prend un clope. Sa mécanique tremble. Elle a l'air d'avoir son compte. Faudra que je demande la marque de son radar bicause pour ce qui est du vol sans pilote, elle assure.

- Eh! je dis. Tu m'entends ?

Je claque les doigts devant son visage. Elle me fait un petit rictus en regardant à travers moi comme si j'étais les voiles plein jour de son living. Comme Fleisch ne revient pas, je la laisse me diriger vers la fumerie. On cherche le Jojo. Mais pas plus tard qu'aussitôt un malabar, genre Goldorak, descend du Mont Blanc pour me taper sur l'épaule.

Il me gronde, le mec. Comme un gosse. C'est qu'il est pas content.

L'opium et puis je sais pas quoi font que je me marre. Ça lui plaît pas du tout. Alors, il me prend comme un vieux bout de bidoche et commence à m'attendrir comme pour me passer à la casserole. Les coups me font pas mal vu la dose que Nichons Roses m'a servie. Mais à un moment, je sens comme un craquement. Surtout quand je tombe sur la chaussée, dehors.

J'ai pris la sortie de secours. Je me retrouve dans le chantier du quartier neuf. Derrière la Migros. Comme je vais pas traverser le Thièle à la nage, je dois faire presque tout le tour d'Yverdon pour retrouver la Mustang. À petite vitesse, je prends la route du retour. Ma tête est vide. Je râle : contre

moi, d'abord. J'ai tout loupé. La seule chose que je sais c'est que le rade à opium existe toujours et que Laborde à l'air de le contrôler. C'est donc qu'il est maqué avec une mafia quelconque et que ça a peut-être un rapport avec la séance de vaudou que j'ai vue plus tôt. Pour les reste, je suis toujours pas plus avancé qu'avant.

De retour à la maison je passe dans la salle de bains avant de me coucher. J'ai une gueule pas très correcte. Des bleus un peu partout. L'arcade sourcilière éclatée par le traitement du yeti alpin. Pas étonnant que je voyais pas très clair. L'effet de l'opium se dissipe et laisse la place à une douleur un peu diffuse. Un manque de confort certain, comme dirait l'autre.

Je vais pour me coucher, mais quand je pousse la porte de ma chambre, je trouve mon lit vide. Je pense que Gaby est partie dans sa chambre. Mais dans le fauteuil crapaud devant la fenêtre ouverte, je vois le point rouge d'une cigarette qui laisse filer la fumée d'une cigarette à la verticale dans un rai que la lune tardive projette à travers les persiennes entrouvertes.

- Gab?... je fais.

Je me dirige vers le fauteuil. Mais plutôt que le parfum suave de ma grognasse, l'effluve d'un after-shave, genre Drakkar noir m'agresse les papilles alors que la voix d'un mec me dit :

- Elle est partie.

La petite lampe sur la table de nuit s'allume. Dans l'ombre rouge projetée par l'abat-jour, je vois apparaître la gueule en lame de couteau de Vincent.

- Qu'est-ce que tu fous ici? je demande.

- Je vous attendais pour vous dire que c'est pas la peine de chercher votre amie. Elle est... chez nous. Monsieur Laborde m'a dit de vous dire qu'il vous la rendra quand vous vous mêlerez d'autre chose que de ses affaires.

J'en crois pas mes oreilles.

- Quoi? je fais.

- Il m'a dit que vous n'auriez pas besoin d'un dessin.

Ça me tape entre les deux yeux. Je lui saute sur le poil :

- Tu vas me dire où elle est, je fais. Ou sans ça !...

- Sans ça? il demande sa gueule de rat de fond de cale de yole vaudoise pourrie me narguant.

Mes poings partent plus vite que le sens de ses mots se frayant un passage dans mes circuits d'homme neuronal. Sa gueule pète, claque, ça craque sous les coups que je lui envoie, comme si mes ressorts lâchaient tous, tout à coup. Ah! putain! ça fait du bien... J'me défoule une bonne fois sur cette espèce d'échalas à chasselas. Il en prend pour les vacances. D'abord sans moufter. Puis la surprise passée il gueule comme un chat qu'on passe au shampooing. Je l'attrape par le collet, l'entraîne derrière moi sur ses fesses jusque dans la cour où je lui botte le cul hors de la propriété.

- Vous êtes pas malin, il bafouille entre ses lèvres tuméfiées. Je me vengerai. Et votre amie en saura quelque chose.

Je le rattrape dans la rue centrale et le soulève par ce qui lui reste de col de chemise.

- Tu ne lui feras rien du tout. Parce que, si tu en veux encore, j'en ai plein à ton service. Et tu sais que je te retrouverai toujours, petit con ! Quant à papa Laborde, tu lui donneras ceci :

Je lui file un aller retour plein tarif. Il s'écroule sur la chaussée en chialant.

- Salaud! salaud... il sanglote.

Salaud, c'est vite dit. C'est décidément pas cette nuit que je pourrai me reposer. Je saute dans la Mustang encore toute chaude. J'ai presque envie de passer sur le salopard que j'ai laissé comme un gros tas de merde sur le macadam.

Je passe à côté, mais regrette aussitôt. Ça aurait fait plus propre ! Des fois, j'ai trop de scrupules. J'y peux rien : c'est mon éducation. Un vieux fond bourgeois qui m'handicape.

Quand je pense que dans le temps, on passait des étés entiers sans aller à Yverdon ! Ou si on y allait, c'était vraiment comme si on partait en expédition. Les 14 kilomètres entre Concise et la ville c'était comme l'océan Atlantique ! Yverdon, c'était notre New York à nous ! C'est vrai qu'il fallait prendre le train parce qu'on n'avait pas de bagnole. Sauf Boucicaut qui avait toujours des voitures olé olé ! qui lui servaient à draguer les nymphettes. Celles qui sentent aussi bon que les bottes de foin dans lesquelles elles se roulent avec nous. Sacré Boucicaut ! Il s'en payait du bon temps avec les petites paysannes. Il les faisait monter... "pour voir Paris !" il disait. Une limonade, un tour aux "Planes" ou au "Soliat" et puis la panne de moteur. L'odeur du cuir des sièges de sa torpédo faisait défaillir les plus farouches. Ce qui me fait penser que j'ai plutôt intérêt à profiter de la vie, vu ce qui reste de Boucicaut. En lui-même, il a pas changé et il mate toujours aussi sévère la menue monnaie qui se presse en maillot de bain au bord du lac. Mais, si on fait attention à lui maintenant, c'est pour le traiter de vieux vicieux.

J'en suis là de mes pensées sur le naufrage de la vieillesse quand je négocie un peu vite le virage où tout le monde se fout en l'air en essayant de comprendre le message

du panneau de la Sécurité routière qui avertit du danger. “Drogues, Sexe, Alcool = crash”, dit le panneau. En le lisant on se dit que c’est une pub pour Milène Farmer. Juste le temps de se mettre dans le décor ! Mais c’est plutôt comme un éclair que je vois droit devant moi, venant du bosquet qui borde la route. Un si chouette éclair que, presque au même moment, mon pare-brise se transforme en champ de neige m’aveuglant complètement.

Je freine à mort, mais la bagnole, lancée dans le tournant, dérape, pique dans le bitume comme pour prendre de l’élan et décolle. Le monde - le peu que j’en vois à travers la vitre étoilée - tourne autour de moi, comme au manège, à la Foire du Trône. J’ai le temps d’entendre “bang!” une fois ou deux, puis je me mets à voler à l’air libre avant de surfer sur quelque chose de froid et humide, juste avant de perdre connaissance.

“Merde, j’ai encore sali mon froc, “ je pense, alors que toutes les constellations du ciel explosent dans ma tête.

Plus tard, j’entends vaguement des bruits de bagnoles sur la route mais je suis comme suspendu en l’air, au-dessus du sol. Mon corps qui me faisait si mal tout à l’heure me fait l’effet de flotter. Puis, une grande lueur éclaire la nuit. “La Mustang!...” “ j’ai encore la force de penser. C’est le réservoir qui explose. Ça sent le roussi. Mes douilles grésillent. Et je m’évanouis pour de bon.

C’est les petits zoziaux qui me réveillent avec leur charmants pépiements saluant l’aurore. Il doit être encore assez tôt, car le soleil n’est pas encore levé. J’ai froid. Je ne me sens pas bien du tout! Je découvre que je suis couché dans un terrain inondé par un ruisseau. M’asseyant à grand peine, je me tâte. C’est douloureux, mais tout a l’air de marcher. Faut dire qu’en étant expulsé de ma bagnole, j’ai pris la tangente. Je suis arrivé comme une capsule Apollo sur la couche d’atmosphère en glissant sur l’herbe molle et mouillée. Je vois la trace que j’ai laissée sur une bonne vingtaine de mètres avant de m’échouer dans un massif de jeunes noisetiers et - merci pour lui! - d’orties.

La Mustang n'est plus qu'un tas de ferraille calcinée qui fume à une cinquantaine de mètres. J'ai vaguement le vertige. Je reste assis un moment. Je cherche dans mes fouilles un truc qui ressemble à une cigarette. Mon paquet de Camel est aussi tordu que ma voiture. J'en extrais pourtant une clope à peu près intacte. Je m'allume. Ça tousse dans l'entrepont, mais je sens un peu de lucidité revenir dans les tubulures de mon néo-cortex alors qu'une espèce de fraîcheur se distille comme une potion de Destop dans les tubulures de l'alambic qui me sert de cerveau. Naissant du sommet du crâne, un fluide glacé inonde tout mon corps jusqu'aux orteils tandis que mon estomac essaie de se cavalier dans la nature. Si c'est comme ça la vie qui revient, je me dis. A ce compte-là, je préfère refaire un tour au Space Mountain d'Euro Disney !...

Puis le monde s'arrête de tourner. Ce qui me permet de me stabiliser et d'analyser froidement la situation : d'abord, je suis quasi à poil. Mon crash ne m'a laissé que mon slip et une moitié de pantalon. Quant à ma chemise elle est tout juste bonne à passer le Mirror sur l'argenterie de belle-maman.

Première chose, ne pas rester ici. Je sais pas comment ça se fait que personne ne m'ait encore trouvé, ni qu'apparemment, la police ne soit pas venue constater l'accident, mais je pense qu'il vaut mieux que je me planque en attendant d'en savoir plus. Le type qui m'a tiré dessus doit me croire mort, calciné, et ça ne lui ferait pas plaisir de me retrouver en bonne santé. Deuxio, faut que je me reloque. C'est le constat de mon dénuement qui fait que je me lève pour couper à travers champ vers le lac, où je compte bien trouver quelque habit dans une de ces cabanes à bateaux qui essaient le rivage.

Au bout d'une demi plombe, les jambes lourdes et le dos douloureux, j'arrive à la cabane de Gusty. Gusty, ça fait longtemps qu'il fleurette avec les anges femelles du paradis. Mais heureusement, il avait de la famille à qui il a laissé le coin de paradis qu'il avait construit sur terre. Entre autres une cabane dans une anse du lac, cachée des indiscrets par un petit bois où s'inventent satyres et naïades dans un joli

méli-mélo de bosquets. Tout est resté exactement comme au temps où tout même, je venais pour y couper des roseaux au bord du lac pour faire des flèches pour l'arc que mon oncle m'avait fabriqué. Il y a même encore le sureau avec les branches duquel je taillais des lestes.

Je mets mon costume d'Adam et pique une tête dans le lac malgré le froid matinal. La fraîcheur me fait du bien. Je pousse un petit crawl sympa, puis je me dirige vers le corps mort où on arrimait le radeau dans le temps. Il ne reste plus que la bouée rouge et blanche qui se reflète sur la surface laiteuse de l'eau. Des algues me lèchent le ventre ; mon zigomar ne se sent plus d'aise ; "Le petit Jésus en culottes de velours!..." je me dis à moi-même, en faisant la planche, matant le paysage par-delà le périscope improvisé par Pouchkine revenant à la vie.

Après la ligne jaune et verte des roseaux qui bordent le lac, la campagne m'apparaît calme comme un dimanche. Corcelles est juste au-dessus avec son clocher pointu et jaune. Le Mont Aubert, à droite, s'étire au-dessus des champs et de la forêt. Une marque blanche tout en haut indique La Roche où on était l'autre soir avec Gaby et les autres tarés du vaudou vaudois. Je tourne la tête sur la gauche : le bois qui borde le lac me cache le reste du rivage, plus plat où poussent des peupliers et des trembles ; tout ça, ça file vers Grandson et Pécros - plus loin à l'ouest...

À l'Est de Pécros, dis ! C'est presque aussi bien qu'à l'Est d'Éden. Faut-il croire que les gens sont cons pour se bousiller l'existence avec leurs conneries, alors que tout est fait ici-bas pour le bonheur.

Je me prélasser dans le bouillon. Derrière moi, les voiles de bateaux déchirent la surface de l'eau comme les canines d'un petit chat. Estavayer sur l'autre rive est noyé dans une brume de beau temps.

Va encore faire chaud, today...

Je reviens au rivage légèrement essoufflé après un crawl sprinté.

J'ouvre la porte de la cabane avec la clef que je trouve dans le tronc du saule foudroyé qui sert de cachette. À l'intérieur, y a un foutoir pas possible. Des yoles, un Laser, un 420, des rames à ne plus savoir qu'en foutre. Puis de la fringue, mêlée à du cordage, des vieux bidons, des canots pneumatiques pour gosses et moins gosses, des palmes dépareillées, des masques de plongée sans attaches... Y a même un fusil sous-marin ! Pour ce qu'il y a à chasser dans le lac !...

Je trouve un pantalon de toile écrue un poil trop court et une chemise à rayures roses au moins deux tailles en dessous de la mienne. Je m'prends un morceau de boue comme ceinture et transfère ce qui me reste de clopes et de menue monnaie dans mon nouveau costume. Heureusement que j'ai pas perdu mes pompes, parce qu'avec les panards que je m'paie, j'aurais sûrement pas trouvé ma pointure. Et j'ai les pieds délicats.

Reste plus qu'à faire un plan de bataille. J'avise un paquet de biscuits à moitié entamé par les souris et les belettes et je m'paie un p'tit dèj.

“J'suis pas dans l'caca”, je pense en mâchouillant un gâteau plus si sec que ça. Je peux pas rentrer à la maison. Et Gabrielle est prisonnière de ce con de Laborde. Aller à la police ? Se pointer chez Laborde ?... J'hésite entre chercher une bagnole et trouver de vraies fringues ; il me faut du cash et un pétard...

Je sors et je remets la clef dans le saule, après avoir fermé. Le chemin à travers le petit bois me mène jusqu'au passage à niveau. De là à Corcelles, y a dix minutes à pied. Dans le village, j'avise la ferme de feu Gusty qui défend l'entrée de la propriété. La maison de maître, tout en haut du parc, est fermée vu que les cousins suisses travaillent à la ville. Je passe derrière l'étable et prends au passage une échelle dans l'orangerie : quand j'étais gosse, je rentrais toujours par la fenêtre des chiottes quand il n'y avait personne dans la maison pour m'ouvrir. C'est souvent la seule fenêtre qui reste ouverte dans une maison, car outre le besoin en air frais de ce genre d'endroit, personne ne pense que les voleurs

peuvent avoir aussi mauvais goût pour pénétrer dans une maison par un endroit si... subalterne. Et, bien sûr, ladite fenêtre est ouverte comme à son habitude.

Une fois dans la maison, je me dirige vers l'atelier de mon peintre d'oncle - Dieu ait son âme! - dans les combles. Je reconnais la bonne odeur de bois blond des murs lambrissés. Comme Gusty est devenu une sorte de célébrité inter cantonal, on n'a rien touché à cette pièce depuis sa mort ; sauf à poutser de temps en temps la poussière qui s'accumule sur ses tableaux, les statues de nymphettes qu'il aimait peindre et croquer, et les mille et un petits objets qu'il fabriquait presque machinalement, comme d'autres respirent. Je prends une boîte en fer blanc sur laquelle un nègre en chèche rouge ricane en disant: "Y a bon Banania". Elle est planquée sur une étagère avec d'autres boîtes des années 40. Sûr comme la mort, j'y trouve de la menue monnaie, des timbres postes et quelques billets de cent francs. Ils sont toujours valables bien qu'il y a une bonne quarantaine d'années que je les y ai vus pour la dernière fois. Je bénis la stabilité du franc suisse. Derrière la boîte, en poussant un peu sur une latte du lambris, j'ouvre la cache où Gusty planquait son flingue. Un Manlicher 7,65. Une bête très élégante. Il est tout emballé dans de la toile huilée. Je passe une bonne demi-heure à nettoyer la graisse avec un vieux fond d'essence de térébenthine. Je charge ensuite les cartouches que je trouve derrière les tubes de peinture sur une autre étagère. La culasse claque avec un bruit souple.

Sacré Gusty, il se doutait pas que le petit gamin que j'étais savait où il planquait sa pétoire. Comme j'ai une petite faim, je descends à la cuisine. Je trouve du Nescafé et des Zuiback. C'est sec, mais pas tant que ça. J'avise le téléphone accroché au mur. Je fais le numéro de Würst. J'entends sa voix à l'autre bout du fil.

Il me demande où je suis? qu'est-ce qui m'arrive? Suis-je pas fou?... les questions se pressent dans le bigophone. Il me dit qu'ils ont trouvé la bagnole y a seulement une heure - juste après que je me trisse, si je calcule bien. Elle était

cachée de la route par le bosquet d'où on m'a canardé. C'est un fermier qui passait avec un tracteur qui a découvert ses restes calcinés.

Je rassure ma saucisse. Je lui dis que je vais bien et je raconte pour Gabrielle.

Silence !...

Silence gêné à l'autre bout du fil.

“Vous vous rendez compte de ce que vous dites ?...”

Würst sait plus où se fourrer. Mettre en cause Laborde, c'est pas pour lui faire plaisir. Même s'il est parfaitement au courant des affaires tricardes de notre lascar.

- Je vous rappelle, je dis.

En effet, la porte de la cuisine vient de s'ouvrir. Un type très couleur locale, chapeau pointu, bottes en caoutchouc et pantalon de velours fleurant bon l'étable... se pointe à l'intérieur. Il a plutôt l'air surpris de me voir. C'est réciproque.

- Qui c'est, celui-là? il fait. Comme à lui-même.

- Plaît-il? je demande, l'air très proprio qui se casse une petite graine sans réveiller la bonne.

Après tout, je venais ici avant que le type soit né et je le connais pas. Je lui demande des nouvelles de la famille. Pourquoi il n'y a personne ? Et qu'est devenue Suzanne, ma cousine qui fait des gâteaux, si bons ?... A-t-elle enfin trouvé un mari à qui faire des pets de nonne?

Le mec me regarde comme si j'étais venu de Berne à pied.

“Et vous? je demande ? Qu'est-ce que vous faites ici ?

Ça prend pas :

- Monsieur Fabien m'a dit qu'il n'attendait personne.

C'est vrai qu'il n'attendait personne, le cher cousin. Surtout pas moi. Il doit être encore à chasser l'alligator en Amazonie.

Je sens le regard du vacher se poser sur moi avec une certaine suspicion.

- Ils sont pas là vos parents, il dit. Et il faut partir, Monsieur. Vous n'avez pas le droit d'être ici.

Je me défends encore un peu, pour l'honneur, et puis j'obtempère. Mais en sortant de la cuisine, drapé dans ma dignité, nonobstant ma tenue plutôt approximative, j'ai l'impression de recevoir le buffet à vaisselle sur la tête. Je m'écroule dans le noir le plus absolu sans douceur et ... en douleur: le vacher m'a fait le coup du père Frankie...

C'est le cahot de la route qui me réveille. Je suis ligoté dans une charrette à foin. Une fente dans la planche du plancher sur laquelle s'écrase mon nez me permet de voir la surface en terre battue du chemin de vigne sur lequel on roule. Je suis bâillonné et ligoté comme un saucisson. On ma recouvert d'un truc lourd. On dirait des fagots. J'ai de nouveau la nausée. Puis les cahotements se font moins douloureux. C'est qu'on arrive sur du bitume. La carriole s'arrête. Puis on dirait qu'on la rentre dans une grange car le sol s'obscurcit sous moi. Quelqu'un referme une porte et me voilà dans le noir.

Ça y est, ça me revient ! Le vacher des pâturages, je m'en souviens. C'est un des mecs qui étaient à La Roche l'autre soir. À part ça, je le connais pas.

Tout ça m'empêche pas d'avoir salement soif. Qu'est-ce que je donnerais pas pour un coup de fendant. Les heures passent et j'ai peur qu'on m'ait oublié. Je commence à me faire un sang d'encre. Ils pourraient bien avoir l'intention de me laisser crever avant de déposer mon corps dans un tas de fumier. En plus, l'odeur de la paille commence à sérieusement m'agacer les narines. Je sens que je vais avoir

une crise de quelque chose. Sans compter qu'il fait une telle chaleur que je cuis dans mon jus.

Je ne sais pas si je finis par m'endormir ou tomber dans le pommes. À mon réveil, je vois deux hommes. Ils sont venus me tirer par les pieds et me font sortir de la carriole et me poussent hors de la grange. Je reconnais la cour du restaurant d'Onnens. L'odeur des rœsti et de la saucisse à rôtir, l'émincé de veau aux morilles!... me fait saliver comme un bulldog. Mais c'est pas pour me faire bouffer, et surtout pas de la gastronomie helvétique, que les lascars m'ont sorti de mon emballage. Sans égard pour mon côté fragile, genre porcelaine de Chine, ils me font monter le petit escalier qui accède au bordel de l'autre soir. Il doit être encore tôt, car l'appartement est vide. L'un des mecs ouvre la porte d'un cagibi où l'on me jette. Et là, l'attente recommence. Au bout d'une plombe ou deux, on me ressort. Passage obligé par les toilettes. Il était temps ! Puis on me pousse dans le bureau de Fleisch.

“Jurgen! je fais, en voyant l'ancien ennemi des bagarres de mon enfance. J'espère que t'as emmené ta provision de pommes pas mûres, parce que ça va être ta fête, je dis, en souvenir du temps où on s'en foutait plein la gueule.

Il apprécie moyennement mon humour.

Mélase est à ses côtés, plus jetée que jamais. Elle doit avoir une panne de radar car c'est à peine si elle arrive à prendre son drink sur un guéridon à côté duquel elle est assise. Fleisch claque des doigts et la voilà qui se lève pour lui masser le cou. Il me mate sévère derrière la fumée d'un de ces infects cigares suisses.

“Je vois que tu vas toujours les tirer à la gare - tes cigares, je fais en éventant la fumée.

Dans le temps, on allait dévaliser le distributeur de friandise à la Gare de Concise. Y avait des Sugus, des PEZ et aussi des Rössli. C'était des cigares qui ressemblaient à des bouts de branches mortes et qui sentaient le fumier de cheval. On les fumait dans la cabane qu'on avait fabriquée dans le

cornouiller. Ils nous donnaient mal au cœur rien qu'à les regarder.

- C'est un Davidoff, il répond, bêtement.

Il veut savoir ce que je sais, ce que je fais, qui j'ai vu. Tu parles comme j'ai envie de le lui dire ! Il est embêté. C'est vrai, on a beau ne pas s'aimer depuis longtemps, on est quand même du même bled. Ça l'ennuie de me traiter de cette façon.

- J'ai des ordres, il dit comme pour s'excuser.

- Pas toi !... Je fais comme si je le croyais pas.

- Si... Et des gens qui savent pas rigoler comme moi.

- Ah! parce que tu sais rigoler ! Excuse-moi...

"Bref!" il finit par dire : il faut qu'il me bute. Et ça l'emmerde.

Pas autant que moi.

Mélase commence à se tortiller, à se gratter.

- Chéri!... elle dit.

- Ne m'appelle pas chéri, je supporte pas !

Il soupire et prend un sachet de poudre blanche dans le tiroir de son bureau.

- Tiens!... il fait, en lui filant la poudre. Mais pas ici. Va te cacher dans les chiottes.

Bonjour l'ambiance !

- Mélase!... je dis.

Elle m'entend même pas. Elle fout le camp sans refermer la porte.

- Elle est complètement accro, ma parole ! T'es un beau salaud, je dis. T'as bien réussi. Mais regarde-toi. Tu te sens pas un peu grave, mec ? T'en pinçais pourtant pour cette fille ?

- C'est pas le moment de me faire la morale...

- J'ai pas grand chose d'autre à faire, et surtout pas de projets d'avenir.

- Je peux plus rien pour toi, il dit, mélo en diable.

Le vacher de tout à l'heure réapparaît. Sans un mot il me prends par le colletar. Il m'entraîne au bout d'un couloir. Il ouvre une trappe dans le plafond. Tire une échelle et me fait

monter. Je pénètre dans un grenier. Une fois que mes yeux se sont accoutumés à l'ombre, je vois que je suis pas seul. Y a quelques personnes que je connais. Ce bon vieux Gilou, par exemple. Une dame neuchâteloise, très bien mise, une touriste allemande avec de gros mollets... et puis deux autres formes que je distingue mal dans la pénombre.

- Mince! je fais à l'adresse de Gilou qu'est couché à même le sol, ses mains attachées dans le dos.

"Et ma poupée?" je pense, la gorge serrée, en essayant de dissoudre par mon regard la pénombre dans laquelle nous baignons tous. Mais je vois pas ma Gaby d'amour...

Mais Gilou, c'est pas un pote. Je passe sans faire attention à lui, même s'il essaie de me causer. Plus flippant c'est Bernadette. C'est la gueuse d'un mien cousin lequel est allé conter fleurette aux pétasses à Saint-Pierre. Il l'a laissée avec bagouuses et biens au soleil - comme sa motte qu'elle chauffe au môle, l'été, devant les chasses des petits-neveux ébahis qu'ont jamais vu une moule pareille...

- Bernadette! je fais, en écarquillant les yeux dans la pénombre. Qu'est-ce que tu fous là ? Je m'pince, ma parole, t'as rien à voir avec ces branques ?...

- Quels branques? elle me rétorque aussi sec.

- Ben... je réponds, Fleisch et les autres.

Je fais un geste vague autour de moi.

Elle me regarde avec un drôle d'air. Faut dire qu'elle est chiée la pétasse. Je veux dire : c'était un sacré petit morceau de roi lorsque Bernard l'avait ramenée à bouffer un soir chez lui, pour lui montrer sa collection de coléoptères. Plus bandante tu meurs. Pas belle, mais vachement bien foutue, et puis une espèce de petit sourire en coin qui te fait croire au paradis. Et le Bertrand, il avait l'air de s'en payer une tranche. Ils devaient se culbuter toutes les heures à l'époque. Ça faisait un boucan d'enfer dans la maison, un ramdam pas possible quand ils venaient en vacances. Heureusement que les meubles sont tous plus ou moins cassés dans ces vieilles maisons. Ils baisaient tellement et si bien qu'ils finirent par

convoler, histoire que tous les jours soient vacances. Mais, c'est le piège. Quand il s'agit de remplir les trous entre les baisés, c'est nettement moins bandant. C'est qu'elle était moins drôle à la verticale qu'entre deux linges. Et, le Bertrand, il pouvait tout de même pas lui grimper dessus tout le temps. Fallait bien faire la conversation. Et faut dire que, bien qu'elle ait pas inventé l'eau tiède, quand elle parle, notre Bernadette, on a l'impression qu'elle a oublié de fermer le robinet. Très bourge, aussi, la gonzesse. Dans tout ce qu'y a de petit, d'étriqué. Fallait mettre les patins pour marcher sur le sol ciré, et tout et tout. À peine la bague au doigt, elle a pris du poids ; et pas pour faire de mouflets pour autant. "C'est pour quand?" on demandait en contournant son bide imposant. Ça la faisait chialer. C'est qu'elle pouvait pas en avoir, de mômes. Un drame !

Bertrand prit un sacré coup de vieux, du coup. Elle arrêta pas de le houspiller pour un rien. Et comme les affaires allaient pas très bien, et qu'elle commençait à avoir des migraines à chaque fois qu'il voulait monter sur la butte pour voir Montmartre, il a pris la poudre d'escampette, le Bertrand : le premier cancer venu, et "au revoir M'ssieurs, Dames !..." Ça a pas traîné. Un bon petit traitement à l'hôpital pour être sûr d'y passer au cas où ç'aurait été un faux diagnostic et... en deux coups de cuiller à pot on l'a mis en terre !

- Tu sais ce qui va se passer? je demande à la Bernadette.

- Oui, elle fait.

- Et alors ?

- C'est un secret. Tout ce que je peux te dire c'est que ce soir, c'est le grand soir.

- Le grand soir ? Pourquoi, tu te remaries ? Je demande, histoire de la charrier. Faut dire qu'avec le sens de l'humour qu'elle a trouvé aux soldes de Frank & Fils, elle grimpe tout de suite au palmier.

Elle prend un air mystérieux.

- C'est presque ça, elle fait.

- Comment, c'est presque ça ? T'as trouvé un coquin? je fais, totalement incrédule.

Je relook ma cousine à la vague mode de Bretagne, ou Corse
- enfin, un bled pas français. C'est qu'elle est sérieuse!

- Non, elle me dit. C'est plus beau que ça. Mais si tu n'es pas au courant ; comment ça se fait que tu sois avec nous? Je la regarde, du bite à tifs...

- Ben, je sais pas, je fais. Je suis prisonnier, comme vous tous.

Les autres qui écoutent parce qu'ils ont rien d'autre à faire se poilent tout comme ma Bernadette.

- Mais tu n'y es pas du tout, elle fait en hoquetant, on n'est pas prisonnier. Nous sommes les élus.

Les élus ? Je comprends rien.

Au bout d'une plombe ou deux, la porte s'ouvre. C'est le vacher qui nous appelle. Il dit que les bagnoles sont là. Effectivement y a trois ou quatre Mercedes qui ronronnent dans la cour. Des engins genre 380 essels, tout noirs, avec les feux de position qui brillent comme des vers luisants dans la chaleur de la nuit. Quel cinéma ! On me fait grimper avec Bernadette et Gilou. Il est complètement allumé le banquier. Il a dû prendre un coup de prune de trop. Il sent le cigare froid. Une horreur. Au volant y a une espèce de jeunesse hitlérienne en culotte courte qui met le contact. Un genre de mec que je croyais n'existait plus, avec un look de gugusses qu'on voit sur les chromos des années trente, et qui dit aux mectons qui le regardent sur l'affiche : "Engagez vous schnell, pour le salut du paternelländ." Il attend calmement que les autres devant lui démarrent pour les suivre.

- *Vigetz*, je fais, histoire de lier la conversation. Peine perdue. *Y* morfle pas. À peine s'il me regarde d'un air méprisant dans le rétroviseur.

- Et où va-t-on comme ça, je demande à la Bernadette.

- En France, je crois.

- Ah, bon !

- Oui, les choses deviennent difficiles en Suisse.
- Et pourquoi? je demande sans rien comprendre.
- Nous sommes incompris par la population...
- Ouais, je dis, mais encore ?...

Alors elle me raconte qu'on va au centre suprême pour continuer le voyage. Pour que nos vies prennent un sens. Elle dit aussi qu'elle espère revoir Bertrand - soon !

Je commence à comprendre. Ça me plaît pas du tout.

- Écoute, je fais, déconne pas. C'est de la connerie tout ça. T'es givrée comme un sorbet à l'orange. Tu vas caner, c'est tout.

Qu'est-ce que t'as fait de ton fric, je demande, soudain.

- Cela ne te regarde pas !

- Je parie que tu lui a tout donné au Fleisch.

- C'est faux !

Bon, j'ai tout pigé. Ça me confirme une chose que je subodorais : faut que j'me tire. Je pousse la Bernadette, vu que je suis pris en sandwich entre le Gilou et elle et que le Gilou est nettement plus corpulent.

- Allez, laisse-moi passer. Sors! je dis en la poussant.

C'est pas qu'elle résiste, mais elle comprend pas ce que je veux. Le temps d'atteindre la poignée de la portière, je sens quelque chose me piquer dans le bras. Je me retourne pour voir ce qui se passe. C'est le nazillon qui me fait une piquouse. J'ai à peine le temps de comprendre que tout s'éteint. Comme au cinéma, avant le film ! Avant de m'endormir tout à fait, je sens la bagnole qui démarre sous moi. Puis je commence à rêver. Enfin rêver. Faire des cauchemars. C'est d'abord agréable : je suis en train de sauter Antoinette. Mais au fur et à mesure que je la tringle, ses hanches deviennent immenses. Si grandes que ma trique bat dans le vide. Puis la greluce se transforme en une espèce de montagne de bonne femme qui me prend dans ses pognes. Mais c'est plus elle. C'est son père Laborde. Il bouffe le crâne de Gaby et me postillonne des petits morceaux de chair dans la gueule. Il se marre. Sa gueule devient immense et pour lui échapper, je tombe dans

un puits sans fond. Le noir.... Je tombe, tombe, tombe... pendant des heures. Tout à coup, je vois le fond. Je sens que je vais me crasher. Mais non, j'arrive doucement sur du sable, au fond de la mer. Je réalise alors que je suis pas un poisson et que je peux pas respirer. Je panique. J'essaie de me lever, sortir la tête de l'eau. Mais je suis à mille lieues sous la mer et je commence à avaler ce qui m'entoure : coquillages, algues et petits poissons. J'étouffe, ma tête va exploser...

C'est le moment que je choisis pour me réveiller. La voiture s'est arrêtée. Je suis seul sur le siège arrière. Il fait nuit dehors. Je sens ma tête lourde et comme détachée de mon corps. J'essaie de la retenir. Je veux ouvrir la porte, mais elle est fermée à clef. Alors j'ouvre la fenêtre pour respirer un peu. Mon nazillon de service qui n'est pas loin, ouvre nonchalamment la porte. Je crois que je vais pouvoir sauter dehors et le renverser pour foutre le camp. Mais en essayant de le faire, je m'étale par terre. Mes jambes sont comme du coton. Même mes bras ne me servent plus à rien. Bonjour l'angoisse ! Le type se marre. Il me donne un coup de pied ou deux. Un dans mes joyeuses ; une autre dans les côtes. Pardi. Il aurait tort de se gêner ; avec ce que je vais lui mettre quand j'aurais récupéré. Il me file un autre coup de pied dans la gueule. Ça fait "crac !" Le sang coule et m'aveugle. Alors, il me soulève comme un sac poubelle et il me fait rejoindre les autres qui sont assis autour d'un feu, en plein milieu d'une clairière. On doit être en altitude, biscotte il fait plutôt frisquet pour l'été. Y a une espèce de mec qui cause par borborygmes, avec une voix grave. J'arrive pas à comprendre ce qu'il dit. Faut dire que ça résonne drôlement dans ma tête.

Je regarde Bernadette qui est assise pas loin de moi. Elle est béate. Elle écoute le bonhomme comme si elle buvait ses paroles. Les autres, assis autour du feu, sont calmes. Pas un qui me paraît prisonnier comme moi. C'est des mecs de tous les jours. Des mecs qui parlent, qui bouffent, qui chient avant de se laver les mains et de se mettre à table. Des mecs qui regardent la télé, écoutent la radio, vont au turbin dans leur bagnole de série GTI ou diesel. Enfin, des bourges, des connards de service comme toi et moi sauf qu'ils se croient "spéciaux". T'en vois un, t'en vois cent. C'est des consommateurs. Enfin! des consommateurs sans le mateur. Parce que s'ils baisent, ils doivent baiser triste. À la Marie-Claire, ou Elle : avec les petites astuces. Chapitre un : Comment emballer ta bonne femme. First, choisis ton resto sans te gourer. Faut remplir le test. Resto cher, ou pas, brasserie, guinguette, saladerie, trois étoiles?... etc...., etc.... T'as 10 ou 20 questions comme ça et puis la question subsidiaire. T'additionnes tes points et, à la fin du journal, on te dit: "T'es un sacré baiseur; ou bon baiseur, ou gentil baiseur ou baiseur intéressant, coup intéressant..."

Le mieux c'est que, nonobstant leurs conneries, ils l'emballent leur bonne femme. Faut dire à leur décharge, que de leur côté, elles se font tellement chier les nanas. Et c'est vrai qu'au bureau, avec les copines, elles remplissent l'autre test du magazine après avoir essayé le régime pour maigrir... qui leur dira "Comment l'aguicher et le cacher à son mari" "Vous allez rencontrer l'homme de votre vie..." "Faites lui plutôt des trucs que des escalopes..." La bonne femme qu'on trouve en boîte, dans le métro ou dans les grandes surfaces à traîner son ennui comme un caddie vide craque forcément à ce genre de baratin. Et je dois dire, même si ça me gêne un peu de l'admettre, rapport à ma famille : Bernadette ne détonne pas dans le lot. C'est le genre à faire n'importe quoi pour se donner l'impression de vivre.

Borborygmo continue ses litanies. Il dit à peu près : "Vous qu'avez conscience de la brièveté de la vie et qu'avez été déçus de sa connerie, qu'êtes pas capable d'attendre qu'on

vous aime, qu'avez peur la nuit, qui vous ennuyez dans votre boulot, qui pensez valoir plus que le prix du marché, qu'êtes si ordinaires qu'un litre de super vous donne des complexes, qu'avez les pieds plats, les pieds arqués, qu'êtes beaux, belles, vaches, cochons, pigeons, couvés, veaux, qui vous prenez pour le sel de la terre, le varech de la mer, potes de Neptune, d'Aphrodite, de Jupiter, de Baal, de Zoroastre, de Zarathoustra, contempteurs de Tintin et Bibi Fricotin, de Spirou, de Corto Maltese... Arsène Lupin de l'âme, Miss Marple de la foi, mes frères, mes sœurs : voici le grand moment. Voici venu la nuit de l'étoile. Sirius vous attend dans le firmament. Voici le moment du grand voyage. Gratos, mon fidèle assistant, va passer parmi vous, vous délivrer de vos liens terrestres (n'oubliez pas de lui remettre chèques, bijoux et pognon). Pensez à ceux que vous laissez sur terre pour mieux les aider à surmonter leur misère. Réjouissez-vous, car l'heure suprême est arrivée..."

Je fais court, mais ça dure des heures. Puis une espèce de molosse sorti tout droit des grottes du Caucase passe ramasser les jetables qu'offre la quinzaine de mecs et mectonnes à genoux autour de feu. Aussitôt empoché le butin, il prend son flingue et tire une balle dans la nuque du quidam. Le mecton ou la mectonne s'écroule sans un cri, la tête en avant. Borborygmo s'approche alors du macchabée et fait quelques signes cabalistiques et enferme sa tête dans un sac plastique. Comme à Carrefour, dis ! Puis il passe à l'autre qu'attend sagement.

Pas tous, quand même. Y en a un qui se lève et qui commence à courir. Il doit avoir oublié d'éteindre le gaz sous le pot au feu. Le monstre du Caucase le met en joue, calmement. Il cligne de l'œil et pan ! L'autre, ça le casse dans sa fuite. Il tombe et le nazillon de service le ramène auprès du feu et, dans sa grandeur, Borborygmo l'absout, lui fait d'autres signes tout aussi cabalistiques après qu'on lui ait logé une autre balle dans le crâne, pour bonne mesure, et emballé sa tête dans un sac plastique, comme les autres. Comme quoi les mecs ne sont vraiment pas rancuniers.

Moi j'veux bien que ces gens s'amusement à jouer aux sectes. Après tout ça les regarde s'ils veulent prendre un aller simple dans l'inconnu avant que quelqu'un d'autre, mec, flic, soldat ou toubib les y envoie définitivement rejoindre leurs ancêtres sous une dalle de marbre. Mais je suis pas volontaire. Et puis, ils auraient quand même pu me demander mon avis. Reste que je suis aussi bien ficelé qu'un saucisson d'Arles. Je suis incapable de faire un geste. En transpirant de trouille, je vois mon génie du Caucase qui s'approche. Il en a encore deux à refroidir, et puis c'est à moi. D'ailleurs ça va être le tour de Bernadette. Elle a les yeux qui fixent le grand feu, un air béat qui illumine sa gueule de cousine mal léchée (et sans doute mal baisée - ou pas du tout - depuis que le Bertrand s'est fait ronger par son cancer). Ses lèvres n'arrêtent pas de prononcer un mot. Toujours le même.

- Hé ! Bernadette, je fais. Qu'est-ce que tu dis ?

Mais elle me répond pas.

- Silence! me fait Borborygmo. Puis il fait un geste au géant caucasien. L'autre achève ce qu'il est en train de faire et vient à moi direct.

C'est plutôt craignos. Son flingue, un Mauser, sort tout droit d'un vieux film de guerre. Sauf qu'on est dans la vraie vie et que le flingue est chargé de vraies balles, si j'en juge par l'effet qu'il a eu sur les autres qu'ont goûté à ses pruneaux. Il y va pas par trente-six chemins. Le voilà qu'est déjà derrière moi. Il m'applique le bout rond du canon sur l'occiput. Je ferme les yeux. Dans ma panique j'arrive même pas à penser straight. Il faudrait, je sais pas! que je pense à Gaby, que je fasse une prière, que je chiale, que je crie Vive la Moule!... ou que je pense à ma vieille mère que je vais revoir aussitôt. Rien ne me vient, sauf une drôle de sensation dans le bide, comme si j'avais plus faim.

Je ferme les yeux parce que je peux pas me fermer les oreilles pour ne pas entendre la détonation qui doit, par la même occasion me réduire à néant. C'est ce qui me débecte le plus. J'ai horreur des gens qui crient, des types qui se font remarquer en gueulant ou en faisant pétarader leur bagnoles,

leurs motos... Donc je m'apprête à me faire crever les tympans par la détonation avant de crever tout court, quand je sens comme une masse qui s'abat sur moi.

Le nez dans l'herbe, j'entends d'abord comme un bruit d'évier qui se vide. Je sens ensuite quelque chose de chaud et de gluant qui me coule dans le cou.

- Ben mon pote, dit une voix derrière moi, on peut dire que j'arrive juste à temps.

Cette voix !... C'est Gusse. Ah! si je m'y attendais ! Je lui roulerais une pelle, tellement je suis heureux. Il me détache les mains. Ce qui me fait hurler de douleur car le sang revient dans mes veines. Je regarde le molosse du Caucase qui a roulé de côté, la tête à moitié détachée qui pend de son cou ouvert par une large entaille et qui laisse sortir un flot bouillant de grosses bulles roses comme une vieille chambre à air. Gusse lui a fait le sourire kabile...

- Putain, je dis. C'est plutôt sympa... Mais qu'est-ce qui se passe?

- Plus tard! il fait, avant de se précipiter à la poursuite de Borborygmo qui, tout grand prêtre qu'il est, se taille vite fait dans la nature, les flics aux trousses.

C'est qu'il court vite le balourd. À peine il a vu Gusse avec ses potes qu'il a compris et est monté dans une Merce qui attendait à 20 mètres. Il démarre avant même d'avoir fermé la porte.

- Attend, je crie à Gusse en me mettant sur mes canes. Je viens avec toi.

Encore tout étourdi, je ramasse le flingue du géant du Caucase et je tente de me précipiter à la suite de mon champion de karaté.

C'est pas qu'il veuille pas attendre, mais il est pressé le Gusse. Aussi j'ai juste le temps de prendre la bagnole en marche alors qu'il la fait bondir à la poursuite de Borborygmo.

- Comment t'es arrivé à nous? je demande en m'accrochant au siège.

Ça secoue drôlement le temps d'arriver sur la route où l'autre se cavale.

- Plus tard, dit encore Gusse. Tiens !... Il prend la route de Jean de Maurienne.

En effet, la bagnole, longue comme un corbillard tourne à gauche en sortant du pâturage.

- On va pas se fatiguer à le suivre sur la route, dit Gusse

Il traverse la chaussée et prend un raccourci par la forêt. C'est d'abord un chemin de bûcheron plutôt mal carrossé entre chênes et sapins. Mais, très vite, y a des gros rochers qui nous barrent la route. Il peut pas les éviter tous. Il commence par péter la calandre. On surfe ensuite sur un tapis d'aiguilles de pin. La pente doit être à 40 %.

J'ai pas le temps de dire "Ouf!" qu'après le slalom entre les arbres, on se reçoit sur le premier talus de la route dont on a rejoint le lascif lacet qui se trimballe le long de la montagne. Manque de pot, on arrive juste à temps pour voir les feux arrières de Borodygmo qui disparaissent dans le tournant suivant. Gusse met la gomme et notre tire bondit sur l'autre versant de la route. On atterrit dans le noir le plus absolu en se glissant entre deux sapins. La bagnole est comme aspirée par le vide. "Fini la compagnie" je pense en gardant les yeux bien ouverts dans le noir, pour essayer de prévoir les troncs et les branches qui se apparaissent à la dernière minute dans la lumière des phares. Pas question de freiner. Gusse accélère chaque fois que la bagnole touche le sol. On va se crasher encore sur la route qui traverse à nouveau notre chemin. Mais un fossé de quelques mètres fait tremplin et nous envoie en vol plané au-dessus de la bagnole de l'affreux qui nous file sous le nez. Seules nos roues arrières font "clan!" sur le toit de la tire à Borodygmo. On repart pour une autre course à travers les arbres. Comme par miracle, c'est un chemin de bûcheron nettement plus confortable que la piste noire qu'on vient de se taper. Gusse met la gomme de plus belle. On arrive double quick sur la portion de route suivante où Gusse pile sec. Le temps que je me détache du pare-brise et que je remette mon nez dans

l'axe, il a manœuvré pour barrer la route à notre zigoto qui arrive à fond la caisse derrière nous. J'entends son moulin lancé à plein régime. Ses phares foncent droit sur nous. Ils deviennent énormes. Je ressens une autre grande secousse et je m'envole à travers la portière qui a éclaté sous l'impact des deux caisses s'entrechoquant. Après un roulé-boulé, je me retrouve comme à l'entraînement, sur mes pieds, en position de tir. Croyez- moi si vous voulez, mais j'ai toujours le flingue dans mes pognes. Mon feu part - automatique, mec ! Je vide ce qui reste de pruneaux dans mon chargeur dans la direction de la bagnole qui amorce le tournant pour disparaître à jamais. Je sais pas si c'est les balles ou le choc avec notre tire qui fait ça, mais la Merce perd soudain le contrôle et sort de la route. Elle se paie un sapin qu'elle illumine d'un grand éclair.

Ça fait "Wouffe" ! Je sens mes cheveux et mes sourcils qui grésillent et ma peau qui gratine alors que la Merce explose.

- Merde! fait Gusse qui revient des sous-bois où il s'était ramassé. C'est toi qu'a fait ça ?

- Ça m'étonnerait. Va savoir, je lui dis : avec l'auto on joue comme on peut...

Faut pas longtemps pour que l'endroit ressemble à la place Saint-Michel après l'attentat du Reure. Y a foule de petits hommes en bleus, masqués, avec civières et respirateurs. Les pompiers arrivent bons derniers, vu qu'on avait pas prévu que la bagnole de Borodygmo commencerait à foutre le feu à une partie de la forêt. Sur un fond de flammes dignes de l'incendie d'Atlanta dans "Autant en emporte le vent", je retourne avec Gusse à la clairière où nous attendent les autres. Il y a le nazillon de service et puis le vacher vaudois. Il servait de chauffeur. La Bernadette, toujours aussi azimutée et s'intéressant beaucoup à ce qui se passe, chiale un peu quand on lui explique que l'aller simple pour le Royaume du Grand Fantasme n'est pas prévu au programme.

Le géant du Caucase est presque mort (fracture des cervicales). Un hélico le treuille pour l'emmener à l'hôpital de Grenoble. Ça fait tout un pataquès à cause de la nationalité du gonze que les suissoyaux, pour une fois sur le coup, veulent rapatrier chez eux.

- Le délit a été commis sur le sol national, dit le général de gendarmerie qui s'est déplacé pour l'occasion. On attend le préfet d'une minute à l'autre.

Les mondanités, c'est pas mon genre. Je prends Gusse à part :

- On se tire ?

- Je connais un petit endroit... il fait.

Aussitôt dit, aussitôt fait. On prend sa bagnole. Une Safrane, etc..., tout ce qu'il y a de plus tarte. Mais, bon ! À la guerre comme à la guerre. Baccara, c'est marqué sur le tableau de bord. Ça m'inspire :

- On va taper le carton? je demande.

- Mieux qu' ça! me répond mon nouveau pote.

Je me laisse aller dans le siège qui sent le cuir à cinq francs le litre. On passe par des villages plus ternes les uns que les autres dans la nuit la plus glauque qu'un été savoyard puisse concocter. Y a pas plus flippant. Des grandes maisons sans charme, noires casernes, enserrant des rues étroites comme les murs d'une immense prison. Pas un magasin, pas un troquet le long des trottoirs minuscules. Des petits bourgs éteints, sales, teigneux qui se succèdent dans un long chemin...

Au bout de 20 minutes et des, Gusse s'arrête à la sortie d'un bled pas mieux que les autres. Sauf qu'on y trouve une espèce de chalet, en contrebas d'un terrain communal qui descend en pente douce. À en juger par la masse sombre d'une colline boisée qui remonte derrière le bâtiment, il doit se trouver pas loin d'une rivière.

Je me suis pas trompé. Après une centaine de mètres, j'entends le bruit d'un petit torrent. À partir d'un chemin de pierre, on arrive devant la bicoque. Gusse fait: ta, ta-ta-ta, ta, ta-ta! sur une grande porte. Quelques secondes plus tard, elle s'entre ouvre sur la gueule plutôt revêche d'une femme voûtée, en bigoudis. Sa robe de chambre mauve est trouée aux coudes. Elle a pas plutôt maté le Gusse qu'elle sourit de toute sa bouche édentée.

- Monsieur Gusse! qu'elle fait. Entrez donc...

- J'ai amené un ami.

- Faites seulement !

On passe par un vestibule sombre. Puis Quasimodote nous ouvre une porte derrière laquelle on entend des éclats de rires, et des voix de femmes. Pas plutôt ouverte, un spectacle paradisiaque s'offre à nous. Il y a une dizaine de filles dans des tenues assez légères. Quelques bourges, sapés, plutôt friqués, causent molo. Y a aussi un Arabe, un Japonais, super élégants! puis une espèce de mec en gilet et en bras de chemise qui joue doucement sur un piano - genre Do it again, Sam...

Je rêve !

Ambiance douce et rose, un larbin nous offre un peu de rouille. Une gonzesse se lève. Elle se dirige vers nous et nous met à l'aise en prenant nos coats. Moi je m'assois dans un fauteuil. Gusse, qu'est accueilli comme un roi, va chercher son trône au milieu de ces dames, sur un grand canapé.

Je repère une jolie petite rousse qui me zyeute comme un rahat-loukoum dans la devanture du Hédiard avenue Paul Doumer. Je lui retourne son regard avec mon sourire N°5 - le plus cher du monde ! Elle se dirige vers moi avec une bouteille de roteuse dans ses adorables petites pognes potelées.

- Je peux vous resservir? elle demande avec une voix grave, genre : "Je suis rrousse... et alors ?"

- C'est quoi votre petit nom? je demande.

- Sandra... elle fait en se penchant vers moi pour remettre à niveau mon glass. Son décolleté offre tout ce qu'il faut à un homme pour être heureux. J'y vois jusqu'au charmant triangle strawberry où se cache son nécessaire à couture.

- Vous êtes bien jolie, je lui dis. J'en suis tout retourné.

Elle rit gentiment. Elle commence par me lécher les lèvres en déboutonnant ma chemise. Elle attrape mon nichon gauche qu'elle pince.

Ça commence plutôt bien.

Gusse s'est choisi une petite brune aux yeux bleus qui fait honneur à son goût très sûr en matière de bonnes femmes.

- Quand faut y aller, faut y aller! il fait, philosophe. Tu viens? il me demande.

Moi, étonné, je regarde ma rousse. Elle dit :

- Natacha et moi on travaille toujours ensemble.

Elle fait une petite moue en souriant. Elle relève une épaule pour faire tomber la bretelle de son négligé qui découvre un joli petit téton qui se balance devant moi comme une cerise.

- Puisque c'est comme ça, je dis, je te suis.

Je me ressers un coup de champ au passage, histoire de me donner du peps.

Et nous voilà partis dans les étages.

Dans la piaule elle prend mon appareil entre le pouce et l'index, comme un engin précieux. Elle commence une petite toilette tout ce qu'il y a de plus raffinée. Elle me fait quelques mamours avec un coton, puis goutte avant de rectifier l'assaisonnement.

- Dis! elle fait, en déchirant l'emballage d'un Mackintosh kingsize Deluxe, contre le mauvais temps, ta copine doit pas s'embêter avec un joujou pareil...

Pour le coup, je débande :

- Merde ! Gaby! je fais dans un cri qui fait sursauter la rouquine. Je rempaquette le monstre qui, aussi sec (façon de parler !) n'a plus rien à envier à un vieux bout de chambre à air crevée.

- Gusse, je dis en me tournant vers le trou d'balle de mon pote qui m'a pas attendu pour s'en tricoter une.

- Tu vois pas que je suis occupé, il me jette sans perdre son self control.

- Déconne pas ! C'est rapport à Gab. Ils la tiennent, mec ! On n'en a pas fini avec ces connards. Ils vont la buter.

- Quoi? il demande agacé en forçant l'allure, histoire d'en avoir pour son pognon.

Il me regarde par-dessus son épaule, une main toujours appuyée sur le sein de la brunette qui continue imperturbable son beurrage :

- C'est qui, Gab ?

- Pas le temps de t'expliquer. Faut qu'on se grouille. Je t'expliquerai en chemin.

Il est plutôt de bonne composition le Gusse. Il me fait pas un reproche. Pour les filles, on leur promet de revenir. On leur file ce qu'on a sur nous en grosses coupures.

La Safrane file dans la nuit. C'est moi qui conduit. La route Napoléon, tu parles que je connais. Je suis au maximum. La nuit, c'est bat, parce qu'on peut prendre tous les virages à la corde, biscotte les bagnoles qu'arrivent en face se repèrent grâce à leurs phares.

Je rancarde Gusse tout en faisant valser la chiotte d'un côté à l'autre de la route avec le petit doigt. J'ai été tellement choqué par ma presque exécution de tout à l'heure que j'ai complètement oublié ma Gaby d'amour.

- Grave!... il fait mon pote alors qu'à 180, je freine avant d'enfiler une épingle à cheveux...

- Fais gaffe, quand même, il dit en se raidissant sur son siège quand la voiture se met un peu en travers du tournant. Il a beau être un peu pété, il peut pas s'empêcher de freiner avec sa pédale de frein imaginaire.

- T'inquiète, je dis. Je contrôle

Même si cette fois-ci les pneus ont mordu un morceau de remblai. On glisse un peu et le cul de la bagnole va effleurer les rails de sécurité.

- Laborde est dans le coup, c'est sûr! je continue. De toute manière, qu'il ait quelque chose à voir avec ces cinglés du clair de lune ou pas, faut sortir Gaby de là.

- On prévient les cousins suisses ?

- Je sais pas, je dis. Regarde comme ils ont travaillé avec le coup de ce soir. Ils ont pas l'air mieux informé que nous; ou alors, ils sont dans le coup.

- Quand même!...

- Je préfère qu'on y aille seuls ; si tu veux bien ?

- De toute façon, je suis sûr.
- ?...
- Antoinette m'a dit où crêche son paternel, mais, à part ça...

C'est marrant comme on est devenus potes tout à coup. Y a rien de tel que la bagarre pour inspirer des sentiments humains aux mecs.

Je traverse un bled alors que l'aiguille de mon compteur flirte avec les 200. Un éclair sur le côté droit : j'ai à peine le temps d'apercevoir la bagnole bleue de la gendarmerie.

- Merde, je fais : des collègues. Ils nous ont flashé.
- J'accélère en tirant le maximum du moulin qui hurle comme une furie aux abords de l'enfer.
- T'en fais pas, dit Gusse, scotché au fond de son siège
 - pas très à l'aise, quand même. Ils nous retrouveront au péage.

C'est vrai, que je m'dis. D'ailleurs je vois le panneau qui annonce l'autoroute pour Genève à 20 kilomètres.

- T'as pas un gyrophare dans ton équipement? je demande.

- Ben non. C'est une voiture de location.
- On n'est pas dans la merde!

Malgré tout, je me sens très à l'aise. C'est pas une trop mauvaise bagnole quand on la pousse un peu, la Safrane. Le plus difficile c'est de la mettre en dérapage pour pas perdre trop de vitesse dans les tournants. Sur une ligne droite je mets toute la gomme 240, 250. Là, il faut bien le dire, ça commence à vibrer. Faudra écrire à l'Auto Journal...

Les vingt kilomètres sont déjà passés. On arrive au péage. Pas la peine de prendre un ticket au passage. C'est pas ça qui nous vaudra des circonstances atténuantes au tribunal quand il voudront me sucrer mon permis de conduire. Ça fait un peu étroit, leurs portillons, quand on passe à 120. Je pète le rétroviseur extérieur gauche en serrant un peu trop le distributeur à tickets. La barrière rouge et blanche vole en éclat, comme à Hollywood. C'est chouette !...

Sur l'autoroute, tout baigne.

- Comment on va faire au péage et à la douane? je demande.

- J'ai envie de pisser.

- Quoi ?

- J'ai envie de pisser. Arrête-toi là.

Gusse m'indique une bretelle qui amène à une aire de stationnement.

- Fais dans ta culotte, je m'en fous. Tu vois pas qu'on est pressé ?

- Raisonne, mec ! Il me fait. On a besoin de changer de bagnole.

Pas con, le pote. Quoi que les chances de trouver un change à cette heure-ci...

On arrive sur le parking : le désert !

- Merde, fait Gusse.

On fait le tour de l'aire d'Alby. Rien. Sauf que... Ouais ! Derrière la baraque des chiottes, je vois luire du chrome. Je coupe le moteur. J'éteins les phares. Comme deux sioux, on se faufile dans l'ombre. Jusqu'à une Honda 750. Il y a la clef sur le contact. Gusse qui a fait le tour du proprio revient en se marrant.

- Ils ont leur compte, il me dit.

- Quoi, "ils" ? je demande. Qui t'as buté ?

- J'ai rien fait. Y a un couple dans les fourrés, comme pour une nuit de noces. Pour l'instant, ils dorment comme des anges. Un vrai plaisir !...

On pousse la moto sans faire de bruit jusqu'à l'autoroute, puis on démarre. Et nous voici voilà comme deux collégiens à 200 en direction d'Annecy.

À la frontière, comme ils recherchent une Safrane, ils nous laissent passer. Je dis que j'ai paumé le ticket en route et paie pour tout le trajet depuis Lyon. Une fois en Suisse, c'est tout droit. En 20 minutes à peine, on est à Lausanne. Encore 30 minutes, et on se retrouve devant la propriété de Laborde, dans les vignes.

Quand j'étais gosse, j'allais dans cette baraque avec ma mère qui se faisait tringler par l'oncle Rodolphe. C'était un grand

violoniste et il avait un sacré coup d'archet. Pendant que ma mère et lui faisait du crincrin, je me trouvais des occupations avec Charlotte, la nounou qui me gardait. J'arrivais parfois à la semer en courant dans les vignes. J'allais me cacher dans un souterrain, juste sur le bord de la nationale qu'est maintenant l'autoroute de Neuchâtel.

J'arrête la Honda sur la bande d'urgence. On saute un taillis. Et... Bingo, je tombe en plein dessus : la porte du tunnel est toujours là. On a seulement aménagé l'auvent en pierre de taille en abri à vendanges. Il y a quelques vieilles brantes qui traînent, des litrons vides, un banc et les restes anciens d'un feu de bois. Mais le tunnel est bouché. Il l'était déjà quand j'étais môme. L'endroit est assez grand pour y planquer la moto qu'on y met aussi sec.

- OK, je fais, en allumant une Camel. Maintenant, quoi ?

Y'a pas trente-six solutions. Faut grimper jusqu'à la bicoque. On escalade le muret et l'on prend par les vignes. Elles sont plantées en espalier et nous cachent entièrement de la maison qui les surplombe. On arrive vite à une terrasse qui borde la façade sud de la gentilhommière. Vu l'heure matinale - il doit être 4 heures - tout le monde dort. Ou devrait... Ce qui m'épate, c'est que le Laborde n'a pas l'air d'avoir de chien pour le protéger des gens comme nous.

J'n'ai pas plutôt pensé ça que j'entends un feulement sur ma droite, un peu derrière moi. Je me retourne et, dans le jour naissant, je vois la plus belle paires de crocs qu'on puisse mater avant le p'tit dej. Je freeze comme un chewing gum au menthol extra fort. Les yeux sanguinolents du doberman me reluquent comme un nonosse dans la vitrine de la boucherie Diens, Grand rue à Yverdon (cordons bleus en action, le lundi !)...

Ce qui me fait penser à Claude. Ma cousine. Elle avait aussi des dobermans. Elle les trouvait très gentils. Faut dire qu'elle avait le chic pour transformer tout ce qu'elle touchait en un truc sympa. Et c'est la seule fois où j'ai pu, en effet, caresser une de ces bêtes-là.

En contemplant la gueule baveuse du monstre boche qui me dévore des yeux avant de me becqueter tout à fait, je me demande : “Par où est-ce qu’il va commencer son repas?” Je songe tout de suite à mes bijoux de famille. Le geste que je fais pour me protéger provoque un léger grognement.

- Qu’est-ce que tu dis? me demande Gusse qui inspecte la fermeture des volets des grandes fenêtré à la française du F-20 de Laborde.

Je dis rien du tout, justement. J’ose même pas me racler la gorge. Le clébard se dirige vers moi et comme le chien bien dressé qu’il est, il me pose les deux pattes avant sur les épaules et me colle au mur. Il a pas une carie, le clebs.

Je tente de me dégager, mais le molosse me prend par la gorge et je sens ses quenottes pénétrer doucement dans la chair de mon cou. J’en ai le souffle coupé.

Mais, tout à coup, la mâchoire ses desserre et la masse du monstre me tombe au pied comme un sac de charbon. C’est que ça pèse ces engins.

Gusse est devant moi, un schlass à la main.

- Grouille! il fait en poussant l’animal sur le coté.

J’ai plein de sang sur ma chemise.

- Regarde ça, t’aurais pas pu l’assommer plutôt que le saigner, je dis à l’autre en montrant la tache sombre sur ma liquette.

- Alonzo, il dit.

- Alonzo, je répète. Pas encore très sûr de ma voix ni de mes guiboles.

J’ai un truc pour ouvrir les French windows. C’est bête comme chou. Je vais dans la remise. Là, j’y trouve les outils de jardinage et le pied-de-biche que je cherche. Je reviens à la façade et je soulève les gonds des volets qui défendent les portes-fenêtres du grand salon avec mon outil. Une fois un volet démonté, je pète en douceur un petit carreau près de l’espagnolette. Je la débloque. Gusse et moi on rentre sans s’essuyer les pieds juste derrière le grand piano où ma chienne de mère se laissait aller à des sonates au clair de lune en compagnie de Rodolphe. Comment cette turne est arrivée

dans les mains d'un Laborde, j'en sais foutre rien. La bicoque comme l'argent ont de drôles de manières de circuler et ils choisissent pas toujours les meilleures planques.

Faut quand même féliciter Laborde d'avoir rien touché à la décoration. Même si les tentures et le papier peint font un poil vieillot, ça a vachement de classe. Je retrouve les mêmes odeurs des bois fruitiers polis à la cire d'abeille de mon enfance. Un vrai délice. Pour un peu je sentirais l'eau de toilette de ma mère et l'odeur un poil rance du savon de Marseille que sentait Aneth, une lointaine cousine quand j'essayais de l'embrasser dans le cou... Le grand Savonnerie couvre toujours le parquet Louis XIV lustré comme la patinoire Molitor.

Je m'y pète presque la gueule pour rejoindre l'entrée. Là encore, rien n'a changé. L'escalier monumental s'envole toujours vers les étages dans un grand demi-cercle. Les portraits des ancêtres n'ont pas bougé, sauf un qui a été remplacé par celui de l'ami Laborde en personne. L'artiste l'a croqué devant une méga bibliothèque, dans un fauteuil à dorures. Même Mitterrand n'a pas fait plus démago.

Je fais un signe à Gusse pour qu'il me suive. Je me doute bien que le gars Sonny pieute dans la chambre qu'occupait Rodolphe. Elle donne sur le palier du premier étage. Une modeste porte à double battants de trois petits mètres de haut en défend l'accès.

Un connard de griffon qui pieute devant la porte du maître nous crie dessus. J'te lui fous un coup de tatane qui l'envoie gémir en bas des escaliers. Faut bien que quelqu'un paie pour la peur que m'a faite le doberman.

- T'es pas sympa !

Gusse aime les bêtes. Moi aussi, mais ça à rien à voir.

- Qu'est-ce que c'est? fait une voix derrière la porte.

Gusse et ma pomme on pipe que dalle.

- Rodolphe !... Rodolphe?!... continue la voix à l'intérieur. Ce con-là a appelé son chien du même nom que mon oncle, l'ancien proprio. C'est vraiment des manières de nouveau riche.

J'ouvre la porte d'un coup de tatane, tandis que Gusse se précipite à l'intérieur. Je m'y engouffre tout de suite après. Le Sonny est en train d'enfiler sa robe de chambre. Il nous regarde avec un air plutôt surpris.

Quand on veut voir si y a des voleurs, faut pas commencer par se fringuer. Faut chercher son feu tout de suite. Ou appeler les flics ou, je sais pas moi !... C'est tout juste si Sonny allait pas se peigner!. Il manque totalement d'éducation... pour un escroc de son acabit.

J'ai vite fait de lui bloquer les bras en tirant sa robe de chambre de soie par derrière. Gusse lui fout un p'tit pet dans ce qui lui reste d'abdos. Le pépère se casse en deux. C'est pas beau un homme blet à poil

- Vas-y molo, je dis y doit encore servir.

Je le traîne comme une panosse jusqu'à une bergère Louis XVI. Je lui fous une baffe pour qu'il comprenne que même si je prends sa défense, il faut qu'il me dise des salades. Je demande :

- Alors, qu'est-ce que t'as fait de Gabrielle? Enculé...

S onny ressemble à Rocky I après son match avec Sugar Ray. On lui a un peu éclaté le nez parce qu'il nous prenait un peu trop la tête. On est finalement arrivé à ce qu'il nous emmène dans la piaule de l'aile gauche. Là où il y met les invités de marque. Je me souviens, c'était la piaule où créchait ma mère avec moi, quand on faisait escale de ce côté-ci de l'Areuse, un pipi de torrent dont les gorges sublimes sont une des attractions du bled. Je me souviens y avoir souvent eu foutrement peur en me réveillant seul la nuit. Je comprenais pas pourquoi ma mère était pas dans son pieu, jusqu'au jour où je l'ai entendue grimper aux rideaux derrière la porte de l'oncle Rodolphe.

Laborde a complètement re décoré la turne. C'est tout fait en Louis XIV. Un Louis XIV d'occasion qu'aurait été gagné au Loto. Plus doré, plus rococo, tu meurs ! Y a des tentures qui pètent en rouge sang de bœuf, en bleu des mers du sud, en vert d'eau, avec des fils d'or et d'argent cousus dedans. Des tapis épais comme une pelouse anglaise. Ça croule de trucs chers dans une pénombre où brûlent des bâtons d'encens, des bougies parfumées. Un samovar aussi haut qu'une commode Henri II gargouille dans un coin.

Dans le pieu, à poil, sauf pour une espèce de pantalon bouffant fendu sur sa boîte à malices : Gaby ! Un boléro lui cache ses seins rikiki, mais laisse apparaître son nombril. Elle pionce. On lui a tressé des perlouses dans ses cheveux remontés en catogan. Son visage est peint comme une photo d'avant-guerre, avec des rouges carmins, des jaunes ocrés, des bleus perroquets autour des paupières. On lui a planté un diamant dans une narine. Ses lèvres peintes en sombre s'ouvrent sur ses petites quenottes dans un rictus douloureux. Malgré les pommades et le fond de teint qui lui donnent l'apparence d'une poupée elle fait plutôt grise mine ma Gaby d'amour.

- Gab!... je fais en m'approchant d'elle.

Mais elle est complètement pété. Je veux la prendre dans mes bras. Elle gémit. Je l'embrasse dans le cou. Elle gémit encore. Je la relook, j'essaie de la couvrir. Elle fait des petits cris. Elle est habillée d'une espèce de pantalon de soie ouvert à l'entrejambe. Entre ses cuisses, à travers l'échancrure, je peux voir son sésame rouge et dilaté. On l'a maquillé avec une espèce de teinture amarante. Sa fleur est éclosée comme une orchidée sauvage. Quelque chose brille dans son doux fouillis. C'est un très fin anneau en or qu'on a passé dans son berlingot.

Ça me pierce la moelle épinière.

- Mince!, fait Gusse qui n'en loupe pas une miette par-dessus mon épaule.

- Salaud ! Je maugrée, sans me retourner. Laborde est affalé dans un fauteuil : T'a pas fini de payer ! Je grogne.

Je déshabille ma poupée pour voir ce qu'ils lui ont fait d'autre. Mais il n'y a rien. Pas de coups, de blessure ou de bleus. Ils lui ont passé une huile parfumée, genre patchouli et on l'a complètement manucurée. Je la retourne. Là, non plus, rien. Sauf quelque chose entre ses fesses qui attire mon regard. Je m'approche et lui inspecte la périphérie de son trou de balle.

Pas d'erreur! c'est bien un ange qu'ils lui ont tatoué dans l'intérieur du rumsteck gauche. Comme pour Jabel !...

- C'est quoi cette histoire? je demande en me retournant vers la gueule cuite mais toujours saignante du Laborde de mes deux.

Il dit rien. Gusse le soulève et lui fait une clé dans le dos. Il serre un peu fort. Ça craque.

- C'est quoi, hein?! il demande après moi, en le faisant approcher du pieu.

- Ça vous regarde pas !

- Comment ça, ça me regarde pas! je hurle. T'as vu ce que t'en a fait de ma poule ? Et pourquoi, hein ? Tu te l'es enfilée, hein mon salaud ? T'es un malade ?

Il rit avec ce qui lui sert de bouche. Il en perd une dent de devant.

- Elle a un joli petit cul, c'est vrai!... il dit en bredouillant, comme s'il avalait en même temps du porridge.

Je lui fous une baffe.

- Vous pourrez faire ce que vous voulez, de toute façon, vous êtes foutus.

Il a l'air très sûr de lui.

- Ah, oui ! Parce que tu crois qu'on va te laisser filer ; que tu vas t'en tirer avec ça ? À ton avis, ça ressemblerait pas à de la séquestration ce que tu fais là ?

- Ne vous fatiguez pas, mon petit Jacques. C'est bien Jacques, n'est-ce pas?...

Un bruit de portières qui claquent nous parvient du dehors.

- Qu'est-ce que je vous disais ! Les voilà. Ça va être mon tour de m'amuser avec vous. Et, croyez-moi, je ne vais pas m'en priver.

Au même moment, la porte s'ouvre et une espèce de Nestor sorti tout droit du château de Moulinsart, en livrée, muni d'un Purry & Purry, calibre 12, annonce :

- Ces messieurs sont là, Monsieur.

Il nous met en joue, avec le même naturel que s'il nous offrirait du champ' et des petits fours.

- Si vous voulez bien vous éloigner de mon maître et vous appuyer contre le mur...

Laborde reprend du poil de la bête. On dirait que tout son corps de petit suisse moisi se durcit. Même son regard prend une drôle de teinte.

- Je vais pouvoir vous présenter à certains membres de la ligue, il dit en ricanant.

Et, de fait, noir comme la mort, Thoneau se pointe le premier dans notre turne. Comme dans un film de Scorsese, les deux pognes crispées sur son 457 magnum, il nous présente son profil le plus photogénique. Puis, nous faisant face, il nous prend en enfilade Gusse et moi. Il a la super la position d'un ninja... plus très blanc.

- Tout doux, tout doux, Capitaine... fait Gusse.

D'autres mecs arrivent. Genre petits beurs pas du tout nantais. Ils ont un chèche sur le crâne et des Uzi à la place de Kalachnikovs. C'est des bédouins pas du tout sympathiques. Ils doivent pas aimer le climat.

Enfin arrive sa Majesté. C'est une espèce d'Omar Sharif, sans son Peter O'Toole, et sans chameau. Un beau mec, plutôt basané, avec des trucs en or partout qui cliquettent à chacun de ses mouvements.

Satisfait, Nestor baisse son pétard et retourne à ses fourneaux.

- Il y a eu, dit Sonny, comme vous pouvez le voir, Cher Aziz, un petit contretemps. Ces messieurs ne sont pas d'accord sur le sort de notre amie que je voulais vous offrir.

- Arrête tes salades, tu veux, je dis, furieux.

Mais un des fellahs me pointe son méchant petit appareil sur le bide.

Thoneau s'avance vers nous et demande à un des Arabes de nous fouiller. Ils trouvent rien sur moi, rapport à ce que le Fleisch s'est déjà chargé de me plumer. Ils piquent seulement le Laguiole de Gusse et son portable, et de la menue monnaie, avec ses papiers.

- T'es pas dans le caca, collègue! fait Thoneau avec un petit sourire vicelard à mon pote en prenant sa carte de flic. Il lui file un coup de genou dans les valseuses sans crier gare. Gusse s'écroule.

- Arrêtez! fait le prince de sang maure, vous réglerez vos petites affaires plus tard.

Puis s'adressant à Laborde.

- Laissez-moi voir cette merveille.

Il s'approche du lit et commence à examiner Gabrielle. Il fait ça comme un maquignon au Salon de l'agriculture. Sauf qu'il a apporté une espèce de rivière de diamants. Il l'attache autour du cou de ma pionceuse. Ça veut sans doute dire qu'il accepte la marchandise.

- Elle est très bien.

Laborde a l'air content aussi. Il fait un geste aux sbires pour qu'ils nous emmènent.

Mais, coup de théâtre! L'Antoinette déboule dans la piaule, sans frapper. Elle fait une drôle de gueule, la gueuse, quand elle nous voit tous réunis.

- Qu'est-ce que tu fais ici? demande son père, aussi surpris que nous tous.

La môme qu'a juste passé un jeans sur sa chemise de nuit dit en baillant un peu:

- J'ai dormi dans l'orangerie. Le bruit m'a réveillée, elle répond.

Elle me voit :

- Ah! elle fait en me souriant, ça va ?...

Je lui souris.

Je sais pas vraiment quoi lui dire. C'est quand même gênant de se retrouver tous les deux, avec tant de monde.

- Ton ami va très bien, dit Sonny en parlant de moi avec un petit air sarcastique. Mais ma chérie, laisse-nous, tu veux bien ? On parle affaires.

Antoinette s'approche de Gabrielle.

- Mais qu'est-ce que vous lui avez fait? elle demande. C'est quoi, ce truc ? Elle pointe le doigt vers l'anneau d'or fin qui brille dans la pénombre.

- Laisse-nous, veux-tu! je t'expliquerai, dit le papa, plutôt embêté.

Il a pas dû tout lui dire sur son business, à sa gamine.

- Je vous avais dit que ce n'était pas prudent de venir me voir ici, il continue à l'adresse du Omar. D'autant que le jour se lève et je n'ai pas envie que mes voisins vous aperçoivent.

C'est vrai que par la fenêtre on peut voir le ciel passer du noir au gris du côté de Neuchâtel.

Le téléphone sonne.

- Plaît-il? fait Laborde, en le prenant.

- ... !

- Vous savez bien que je veux pas être dérangé...

- ... ! insiste le mec à l'autre bout.

- Ah!... Bien. Passez-le-moi.

- ... !

- Bonjour, Capitaine...

La gueule de Sonny est marrante à voir. Sans piper mot, il regarde, Gusse d'abord, puis me jette un œil aigu comme les serres d'une des buses qui crèchent au Mont Aubert ; un animal protégé par la loi - on se demande bien pourquoi.

- Je vois, il fait, au bout d'un moment.

Il est pas du tout content.

- Je comprends... parfaitement... Non, vous ne pouvez pas faire autrement.

Il raccroche.

- Bien, Messieurs, il dit en essayant de prendre un air dégagé : Disons que tout ceci est un malentendu.

- Un malentendu?! je fais. L'expression est pas trop forte !

Thoneau me prend par le colletard pour me foutre une baffe.

- Laissez! coupe Laborde.

- Des collègues à vous, il explique à Thoneau, mais de la rue des Saussaies. Ils sont en route, Capitaine. Avec la police suisse. Ce n'est pas le moment de vous distinguer, il me semble.

Comme je commence à comprendre, je me dirige vers le téléphone. Un des fellahs veut m'en empêcher. Mais Laborde fait un geste pour qu'il me lâche.

J'appelle le service d'urgence de l'hôpital d'Yverdon,.

- Bon! je fais après avoir donné les instructions pour qu'ils viennent chercher Gabrielle, on est les plus grands potes du monde, c'est ça ?

- C'est à peu près ça dit Laborde. Disons que vous nous êtes arrivés à temps pour éloigner de méchants malfaiteurs qui voulaient me piller et attenter à l'honneur de votre amie. Il faut que vous partiez au plus vite, il dit au Maure qui a déjà compris et remballé la rivière de diamants - c'est d'un mesquin!

Il fait un signe à ses fellahs et se crashe dehors. J'ai tout juste le temps de voir de la fenêtre la Cadillac qui détalé dans le petit matin en raclant avec son double pot d'échappement le pavage en dalles de pierre de l'allée. Je lis les plaques : 05 CD 666 ! Y a pas de lézard...

Thoneau se fait la malle aussi. Il se trisse en nous faisant son sourire de malade mental.

Si je pouvais seulement une fois lui péter la gueule! une fois seulement. Mais c'est sans doute trop demander au Bon Dieu.

- Vous avez de chouettes petits camarades, je dis comme ça à Laborde. C'était quoi, pour vous ?

Je pointe vers le pieu où Gabrielle dort toujours du sommeil de la Blanche.

L'autre il pipe pas mot. L'Antoinette regarde son papa gâteau avec une espèce de terreur dans les yeux. Un drôle de gâteau, le papa! elle doit se dire. Plutôt avancé et parfumé à la mort aux rats, si on me demande...

Gusse qui a pris un vraiment sale coup dans les joyeuses, se remet lentement sur pied.

- Je présume que votre, euh... valet de chambre va pouvoir me donner un coup de main avec ma gamine, je dis à Sonny Laborde.

Je m'approche de Gaby. Elle est toujours dans le cirage. C'est à peine si je l'entends respirer. Mais elle est en vie.

- On va pas la laisser costumée comme ça dit Antoinette. Elle file dans la salle de bains et revient avec de quoi la démaquiller.

- Qu'est-ce que vous avez fait de ses fringues, je demande à Sonny.

Il fait un geste impuissant. Je cherche et trouve un pyjama d'homme dans une commode. Je le refile à l'Antoinette pour qu'elle le passe à Gab. Je trouve aussi une robe de chambre dans le placard.

Alors que le jour achève de se lever, l'ambulance arrive avec les carabiniers.

- La garde montante qui remplace la garde descendante. Toujours aussi rapide à venir au secours de la victoire. Ils ont vraiment rien à nous envier de ce côté-ci de la frontière.

Würost se pointe. Il fait le tour de la pièce avec un mec en civil. Il a laissé ses petits soldats dans la cour.

- Salut! il fait à Gusse, pendant que les infirmiers chargent Gabrielle sur une civière et l'emmènent dehors. C'est sympa d'avoir appelé.

Gusse range son portable dans sa poche arrière. Il a dû l'utiliser pendant que je rangeais la moto en bas de la propriété.

- Sympa de te voir, répond mon pote d'occasion en se mettant doucement debout. C'est Frankie, un pote à nous, il fait...

- On se connaît !...

Faut bien dire quelque chose.

Pour ça Würost est pas gêné.

- Pouvez-vous me dire combien il y avait de voleurs et si vous les avez reconnus ?... Il demande à Laborde histoire de commencer son enquête d'opérette.

Personne n'a plus besoin de nous. Je fais un signe à Gusse pour qu'on se tire.

Je prends ma place dans l'ambulance à côté de Gab.

- Je vais pas te quitter, je lui dis tout bas à l'oreille alors que le véhicule démarre.

Elle, elle s'en fout royalement dans son paradis de toc qu'on lui a injecté dans les veines.

Alors qu'on s'éloigne, je regarde par le hublot arrière de la voiture sanitaire. À la fenêtre du premier étage, la silhouette d'Antoinette s'éloigne doucement. On dirait qu'elle regarde dans notre direction.

Une drôle de catéchumène, je me dis. Elle peut pas être si salope que ça ; si sa tête ressemble un tant soit peu à son joli p'tit cul...

Mais allez donc savoir, avec les bonnes femmes ?...

Tout n'est que calme, luxe et volupté. Gusse fait le tyrannosaure au milieu des cosmos et des pois de senteur que Lol cueille pour fleurir la maison. Mon pote fait massif à côté de ma tante qui ressemble à une délicate aquarelle. Comme dans la chanson, une ribambelle de gamins jouent aux Indiens autour de la maison. Un vrai essaim de mouches qui tourne autour de mon monstrueux copain qui fait ses katas quotidiens. Les choses sont si belles, si délicates et le fond de l'air si transparent qu'on a l'impression qu'il va tout faire péter rien qu'en les touchant. Adam et ma pomme nous sirotions un café bien mérité après le repas de midi qu'on a subi comme le trop réel reproche de Madame Stchauser.

- C'est bat! il fait, le karatéka en flexion. On est vraiment peinars ici. Enfin, façon de parler !...

Il se reprend, à cause de Gab qui est allongée sur la méridienne toute mitée qu'on a descendue du galetas pour qu'elle puisse se reposer en notre compagnie.

- Ça va? il demande à la forme sous des couvertures, à côté de nous, nonobstant la chaleur royale de l'été.

Elle fait un petit sourire. Ça a pas l'air d'aller fort. Ils lui ont filé une sacré dose à l'hosto pour qu'elle émerge, à ma

môme. Les toubibs se relayaient pour lui faire des piquouses pour qu'elle décompense pas trop vite de toute la dope que Sonny lui avait donnée pour la maintenir endormie pendant les 48 heures que ça nous a pris pour la retrouver. Si fait qu'elle voit pas encore très clair. Elle est comme un bébé : elle rit, elle pleure, elle dort... dans le désordre. On l'a même mise aux petits pots.

Mais il n'y a pas que son état pour nous inquiéter. Pour ce qui est de notre matricule, on est plutôt mal. C'est Thoneau qui nous met dans cet état. On le connaît bien. Un vrai pro! mais plus barge que lui, tu meurs. Ce serait pas trop grave s'il s'agissait seulement de le neutraliser. Encore que!... Mais, comme les emmerdes, il vient jamais seul et trempe toujours dans des coups politiques foireux. Et, ce coup-ci, ça vient du top du top. À deux pas de la place Beauveau, suivez mon regard... Autant dire que Gusse et moi, on se sent plutôt seuls depuis notre petite sauterie de l'autre soir. D'autant qu'on est sans nouvelles de nos hiérarchies respectives. J'ai comme l'impression que sans le vouloir, on a mis les pieds dans une grosse bouse...

- Qu'est-ce que tu rumines? me demande Adam que l'histoire amuse au moins autant qu'elle lui file les boules. Il peut pas s'empêcher de se marrer de tout. Surtout quand il a peur. C'est dans sa nature. De la même manière que quand il prend son pied, il peut pas s'empêcher de se gâcher le plaisir avec des petites pensées tristes.

À part les relents des sempiternelles côtes de bettes au gratin, qui me remontent à la glotte et que je rumine, c'est l'angoisse : Pas un signe de vie de Paris depuis mon rapport. Gingembre n'est jamais dans son bureau, et les chefs, c'est comme s'ils étaient tous en vacances. Les standardistes me reconnaissent plus au téléphone. J'en ai pourtant dragué plus d'une...

Gusse n'a pas plus de succès avec sa boîte : silence radio sur toute la ligne. Et, ici, il a beau faire beau, on sent comme un peu de fraîcheur dans le fond de l'air.

- La dernière fois qu'on a travaillé ensemble, se rappelle Gusse, Thoneau a braqué une nana dans la rue en lui fourguant son flingue dans la bouche. Un vrai malade. Il l'a emmenée au poste tout simplement parce qu'elle passait à côté de sa planque et qu'elle s'était arrêtée pour remonter son collant. Il a cru que c'était un signe à un complice pour le descendre lui, et il l'a embarquée. Après 48 heures de garde-à-vue, la bonne femme reconnaissait plus ses enfants. J'te dis pas la panique. Et cet enfoiré court toujours. Remarque, ce que je dis, c'est rien par rapport à ce qu'il fait quand il travaille pour la France en Afrique. Ni ce qu'il fait du côté de la Neva ou de la Volga. Faut dire, à sa décharge, que c'est pas des anges non plus, les mecs qu'il se coltine. C'est des paroissiens du genre de ceux qu'on a tâtés l'autre jour.

- Moi, ce qui m'amuse, commence Adam, c'est le côté mystique de votre affaire. Et encore, j'ai comme le sentiment que, mécréants comme vous êtes, vous m'en cachez une grande partie.

C'est vrai que j'ai rien dit sur Mélase, Fleisch et les autres. Il a bien fallu parler de Bernadette, parce qu'elle a été récupérée par la police et les pompiers et qu'elle a piqué une telle crise qu'il a fallu prévenir la famille avant de la mettre au cabanon. En plus, elle a eu droit à sa photo dans le journal.

- Surtout quand je pense à ce bon vieux Gilou, si près de ses sous, si méticuleux, si... matérialiste, en somme! C'est à nous faire désespérer des banquiers suisses. S'ils croient à n'importe quoi, à n'importe qui... on se demande bien à qui on peut confier ses économies, aujourd'hui. Non que j'en aie beaucoup...

- Faut croire que le monde tourne avec autre chose que ce qu'on trouve dans les bouquins de finance, ou d'algèbre, je dis.

Lol vient s'asseoir auprès de nous. Elle pose ses fleurs sur la table.

- Je reprendrais bien du café, et peut-être un morceau de chocolat, elle dit en se servant.

Je m'approche de Gab pour voir comment elle va. Elle est grise. Ses yeux sont devenus très grands, très profonds. Elle regarde à travers moi comme si j'étais fils de vitrier. "Qu'est-ce qu'ils lui ont fait d'autre?" je me demande. Sonny se l'est peut-être faite ?... Rien que la pensée me fait monter les sangs.

Je caresse la tête charmante. Y a comme des larmes qui lui mouillent les yeux.

- Y va pas s'en sortir comme ça, je dis tout doucement, comme pour moi-même. Ce serait trop facile !...

Je suis en train de dire ça, quand je mate Antoinette qui débouche de l'autre côté de la pelouse.

Elle est sacrément gonflée la môme !

- Regarde-moi ça, je fais à Gusse qui continue à faire rouler ses pectoraux en vue de la prochaine castagne.

- Pffft!... il fait, sans arrêter l'entraînement.

La greluche, toute propre sur elle, presque endimanchée, s'avance vers nous comme sur un panier d'œufs coque.

- Salut! je fais en lui plantant un bec.

Après tout, on a couché ensemble !

- Adieu!... elle dit avec son accent neuchâtelois teinté de Vaud. Je peux rentrer? elle demande.

- Ben, tu vois, la porte est ouverte, je réponds en lui montrant le jardin où on est.

Adam se retourne et la voit. Toujours très homme du monde, il se lève pour l'accueillir. Lol, qui ne sait rien sur la fille, lui fait un grand sourire.

- On m'a beaucoup parlé de vous, dit Adam en lui baisant la main.

- Je suis venue pendre des nouvelles de Gabrielle, elle dit, comme ça !

Elle sait pas vraiment comment dire, mais elle se sent un peu responsable. Elle a apporté de l'eau de toilette pour Gab. Elle la lui donne, en se penchant, puis elle l'embrasse, comme les filles savent faire entre elles, malgré les mecs et les conneries de la vie.

- Bon, ben... elle fait, en se relevant. Je vais repartir.

- Non, déconne pas. Reste, je dis. Excuse-nous, mais on est un peu surpris.

- Vous prendrez bien un peu de café. Tenez, il en reste, je vais en refaire, dis Lol, en lui tendant une tasse.

Elle sait pas si elle ose. Et nous on sait pas quoi faire. C'est vrai c'est pas parce que son père est un salaud qu'elle doit l'être aussi - salope !...

- J'suis gênée, elle dit encore, en prenant la tasse... Elle a un petit fou rire.

- Laissez-moi vous aider...

Adam est toujours très bien dans ces occasions.

- Je voulais dire, je suis désolée... Mon père, il sait pas que je suis ici, bien sûr... J'aimerais savoir ce que je peux faire...

On reste un moment à bavarder. Gusse la regarde comme s'il voyait une bestiole immonde et encore non identifiée.

- Et, que faites-vous dans la vie? demande Adam de son ton jeté.

- J'aide mon papa dans ses affaires. Vous savez, le commerce.

- Elle a le réseau de bars, je dis à Adam.

- Stupéfiant! il fait

- Pas vraiment, elle dit. De l'herbe seulement, vous savez. C'est pas dangereux.

C'est pour le coup qu'Adam hallucine !

- D'ailleurs, faut qu'y aille, elle dit, en se levant. J'ai dit à Vincent que je viendrais chercher le compte d'aujourd'hui dans un quart d'heure. J'ai juste le temps...

Elle se lève.

- Alors, adieu, elle dit, en m'embrassant. Elle se penche de nouveau sur Gab. Elle l'embrasse encore.

- Tout de bon, comme de comme, elle fait en s'éloignant, accompagnée par Adam qui l'escorte jusqu'au portail.

- Elle est extraordinaire, il dit, en revenant. Tu me dis si je me trompe, mais son travail, c'est de maintenir un réseau de dealers ?...

- Un réseau! un réseau!... je dis. C'est peut-être un grand mot.

- Non, mais tu l'as vue ? On lui donnerait le Bon Dieu sans confession !

- Tout le monde peut se tromper. Même le Bon Dieu, dit Gusse.

- Mais où est votre charmante amie? demande Lol en arrivant avec du café frais.

- Partie relever les compteurs, je dis.

- Oh, toi, fait Gab, tout à coup, tu peux bien plaisanter... Faut dire que je m'y attendais pas à celle-là. Ni personne.

- Elle reparle! dit Adam.

- Ma Chérie, dit Lol, en se précipitant vers elle.

Du coup, elle chiale. Tout le monde chiale, Lol de bonheur et moi aussi. Gab se met à hoqueter. Au bout d'un moment, comme ça n'arrête pas, j'appelle le toubib sur mon cellulaire. Il dit qu'il faut lui faire une autre piquouse et la pieuter.

- Elle est morte? demande Édouard, un rogaton de même qui ressemble à un âne.

- Tu veux mon pied au cul? je dis en emportant Gab dans les étages avec l'aide de Gusse.

C'est en fermant les volets de sa chambre que je remarque le mec. Oh! d'abord, c'est rien. Seulement un éclat de quelque chose à la lisière du bois de peupliers qui ferme le pré. D'ailleurs, je pense à rien de spécial au début. Puis, en me penchant dehors pour attraper l'autre volet, je vois de nouveau un éclair. En rétrécissant mes chasses, en plissant mes paupières, je distingue à contre jour une bagnole dans le bout du pré. C'est un drôle d'endroit pour amener une bagnole, je pense. Because y a pas de chemin et en plus le terrain est plutôt mou rapport au pissou du ruisseau du Moulin qui inonde le terrain. L'auto est plus ou moins camouflée derrière un massif de ronces qu'on a laissées pousser pour en cueillir les mûres.

- Gusse, je fais. Viens voir, fais comme si tu essayais d'attraper le volet et regarde droit devant, à la lisière du bois.

Il fait semblant de sortir presque complètement sur le toit pour aller chercher le volet, tout en faisant ce que je lui ai demandé.

- T'as raison, il dit presque aussitôt, y a quelque chose. Il faut aller voir.

Lol s'occupe de Gab qu'est de nouveau dans le cirage. Charmille est venue voir si elle peut pas aider. Les deux vont se relayer pour la surveiller jusqu'à ce que le toubib arrive.

- Qu'est-ce qu'on fait? je demande à Gusse.

- Par où on peut y aller ?

- Par les Pâquis, c'est probablement par là qu'on se fera le moins remarquer. Reste ici! je continue. Joue avec les gosses, fais tes katas, cause avec Adam comme si de rien n'était. Je vais voir...

Aussitôt dit, aussitôt fait. Gusse va rejoindre Adam et les autres au jet d'eau, pendant que je prends la vieille R5 de Lol. La rue centrale que je remonte est cachée du pré par une rangée de maisons au bout de laquelle y a le chemin des Pâquis qui part sur la gauche. Ça me permet d'arriver à la route sans être remarqué. Les Pâquis, c'est une route si petite que deux voitures y roulent pas de front. C'est le chemin que je prenais quand j'étais même pour aller rejoindre l'oncle Gusty. Y avait plein d'arrêts pour un garçon de mon âge. Les arbres fruitiers, les vaches gardées par des potes à moi du village, et puis l'étang de barrage où je jouais au Captain Wyatt en me gaffant de pas marcher sur une vipère, terrorisé par le moindre bruit que recelait l'espèce de jungle de roseaux qui asséchait progressivement le plan d'eau retenu par une écluse toute rouillée. C'est derrière ce rideau de roseaux, justement que je marche, après avoir garé ma tire beaucoup plus haut, près de la décharge communale. J'avance comme le peau rouge qui voulait faire la peau à Gary Cooper, dans le rôle du Captain sus nommé. Sauf que j'ai plus peur des vipères...

L'écluse laisse toujours pisser le filet d'eau qui continue, malgré son débit ridicule, à inonder une partie du pré où poussent des buissons de ronces et des hautes herbes de mauvaise qualité, comme des orties et de la ciguë. Je pique dans le petit-bois, en suivant le cours d'eau, pour arriver comme si je venais du côté opposé de la maison. Je regarde à gauche, je regarde à droite. D'abord, je vois rien. Puis, sur ma droite, je remarque, à travers les taillis du bois de peupliers, une Merce blanche immatriculée dans le canton de Vaud. Jusque-là rien d'anormal. Continuant sur ma gauche, j'arrive à la hauteur de l'endroit qui avait attiré mon attention. Là, je tombe sur le cul :

Debout près de sa Lancia, le père Michael est en train de regarder vers ma maison avec une paire de jumelles. Mais mieux que ça. L'abruti ne voit pas un gars caché dans le petit-bois derrière lui et qui le met en joue avec un fusil à lunettes.

- Fais gaffe! je hurle en plongeant à couvert tandis que le coup part. Comme c'était prévisible, l'affreux manque le mec Michael qui a bougé en sortant de son champ de tir.

Ce dernier, faisant ni une ni deux, se planque derrière sa caisse. Moi, je me retrouve dans un bouquet d'orties et de ronces. Je tente d'éviter les pruneaux du méchant qui me flingue par dépit. Mic a sorti son feu et tire sur l'enfoiré qui se trisse aussi vite qu'il peut. La Mercedes blanche a déjà démarré et il a plus qu'à sauter dedans pour disparaître fissa sous le tir du magnum 357 de mon pote.

- Qu'est-ce que tu fous ici, je demande, totalement désarmé, au propre et au figuré, à mon copain d'enfance. Tu vois pas que c'est dangereux. Et si c'est Gabrielle que tu cherches, c'est pas le moment de lui faire des câlins. Elle va pas fort.

J'ai toujours pas digéré la vue de son cul nu en train d'empapaouter l'icelui de Gab dans la pénombre du galetas. Un goût de sang me monte dans les babines.

- Merci quand même, il fait, en montrant le nuage de poussière derrière lequel a disparu la bagnole.

- De rien, je dis. C'est toujours un plaisir de sauver ta pauvre vie de merde.

- Ok! ok!... il fait. Tu m'en veux, mais c'est aussi de ta faute. Si tu baisais pas à droite à gauche...

- Ça a rien à voir ; c'était dans le cadre d'une enquête...

Et puis, merde !... Il me gonfle. Je sais bien tous les reproches qu'on peut me faire. C'est pas une raison. Je me fâche pour de bon ; histoire d'être moins malheureux ;

- Tu vas me lâcher, enculé! je hurle tout à coup. t'as de la veine que j'ai pas mon flingue, salaud, salopard...

Il jette son feu à terre.

- Ok, il fait. Vas-y.

Il aurait pas dû faire ça. C'est pour le coup qu'il en prend un dans la gueule. Il tombe. Je m'en vais pour le botter, et puis je craque.

- C'est bon, je dis. Excuse-moi. Je suis vraiment un enculé. Mais putain! je dois quand même y tenir à cette gonzesse pour taper comme ça. Je lui tends la main pour l'aider à se relever.

- Bah!, il fait. Tu m'as quand même sauvé la vie.

- À propos, je demande : qu'est-ce que tu fous ici ?

- Je vous surveille.

- Pour le compte de qui ?

- Pour ma boîte, à Paris.

- T'es où, exactement, en ce moment? je demande.

Ma naïveté doit le toucher, car il me répond sans trop mentir.

- Aux stups...

- Ouais? je dis. Alors, pour une fois je crois que t'es sur une bonne piste.

- Par contre, toi et ton pote Gusse, vous êtes pas dans le caca. Ça a fait du bruit à Paris votre petite escapade du côté de Neuchâtel. Vous avez mis le pied dans un sacré merdier. C'est pour ça que je vous planque. C'est pour remonter la filière en essayant d'identifier les mecs qui veulent vous buter. A priori, ça devrait se bousculer au portillon.

- Sauf que c'est par toi qu'on commence, je fais, moqueur.

Ce qui n'est pas si con. Et, en dehors de toutes autres considérations, ça montre bien qu'on est surveillé de très près.

J'allume une Camel.

- Et où t'es parti depuis l'autre soir ?

- Pas loin. J'étais à Grandson.

- T'as revu Gilou? je demande.

- Guillou?

- Ouais, je dis, au Crédit vaudois...

Il fait une drôle de tronche. Il pensait pas que j'en savais autant. Je lui explique la petite soirée de l'autre jour. La présence du gars Gilou et de tous les gnomes du Jura qui se pressent dans des séances vaudoues et se suicident à tour de bras.

- Je savais pour ta petite sauterie du côté de Grenoble, il dit. Mais je savais pas que Gilou y était.

- C'est quoi au juste, pour toi, ce mec ?

- Oh! c'est juste un type qui blanchit de l'oseille.

- Ben pourquoi on voulait le suicider? je demande.

-Il en savait trop! il fait, mon pote.

- Allez, viens, tu me raccompagnes. Faut que tu vois Gusse. Ou qu'il te voie...

Il a un peu de mal à sortir la Lancia du terrain spongieux. C'est pas des bagnoles faites pour les bouseux. Mais en poussant, on arrive quand même à rentrer. À temps pour choper Gusse qui était déjà sur le sentier de la guerre.

Dépité, il range son artillerie sur la table du jardin. Un Uzi qu'il a toujours dans le coffre de sa bagnole en cas de mauvais temps.

- Touche pas! je fais à Édouard qui traîne par là à jouer avec Clémentine, la petite fille de Perrette, la boulangère.

- Rangez-moi ça tout de suite dit Lol qui supporte pas la vue des armes. Vous n'avez pas honte ?! C'est une maison de famille ici, pas une caserne. Allez jouer aux petits soldats ailleurs. D'ailleurs, c'est l'heure du thé. Et je reçois Mona et tante Marguerite. Alors, allez vous-en avec vos attirails de bandits.

C'est vrai que le thé ça jamais été ma tasse de bourbon. Je me lève et j'entraîne les autres.

- Allez, je dis, on va à l'Union prendre quelque chose de plus fort.

Comme par miracle, au son de cette parole dionysiaque, Adam se matérialise à nouveau.

- Ça va bien, il dit. Elle dort. Charmille la garde. Il faudra seulement pas la laisser seule la nuit, a dit le toubib.

On emmène le cousin avec. Au nez et au léger duvet décoloré de Mona qui arrive en soutenant tante Guiguitte.

- Et où allez-vous comme ça? ma fière cousine demande.

- Chez les filles... dit Adam.

- Puisque tu préfères d'autres à nous, je renchéris.

- Quoi donc? demande Marguerite, sourde comme un pot.

- Ils vont boire un coup, lui crie Mona dans l'oreille.

- Ah! je ne savais qu'elle était revenue... dit Marguerite en reprenant sa petite bonne femme de chemin.

“ . . . Parfaitement, M^ossieur, je le pense, je persiste et je signe: il vaut mieux se masturber que de baisouiller mécaniquement avec n'importe qui !... L'amour ! Monsieur... L'Amour... avec un grand "A", savez-vous seulement ce que c'est? hein ?!...”

La gueule rougeaude d'Alcius, le vacher des Monatier, qui crèche dans le haut du village, tourne au violet. Il a encore rien entendu de pareil. Faut dire qu'Adam l'a bien pendue, ce soir ; surtout avec ce qu'il a éclusé depuis qu'on est arrivé dans ce rade.

De toute façon, je m'en branle - et c'est de saison! - biscotte Alcius est un des gnomes de la montagne que j'ai vus à la Roche pendant la crucifixion de Mélase. Et à part le patron du bistro, y a plus un chat dans le bahut.

- Ben ça alors, fait le paysan. C'est mal fait !

Il sort en se cognant aux chaises et aux tables. Je sais pas si c'est parce qu'il est choqué ou s'il est pété.

- Enfin seul, clame Adam, qui se ressert un coup de blanc en saluant la porte qui se referme sur le suisse.

- C'est bien ce truc, mais ça donne soif ! Cabaretier! une Cardinal! et en vitesse...

Le Ruins n'a pas les moyens de nous foutre dehors. Et puis, c'est pas encore l'heure, même si l'endroit est désert, rapport au match de foot à la télé.

- Bouseux du Valais ! Peigne-cul de vaches, bigoudi pour poils de pubis de taureau en rut, résidu de fausse-couche de filet de perche tchécoslovaque...

Le patron apporte la bière. Je commande cinq autres décis de blanc. Michael se marre. Gusse regarde son nombril en sirotant sa sixième pomme.

- Un café! il demande.

- Comme Monsieur, dit Mic à l'adresse de Ruins en me montrant du doigt.

- Qui dira l'importance des circonstances? Et les chemins du pouvoir ! Adam est parti en surmultipliée dans sa philosophie de comptoir.

- Ainsi, l'arsouille qui de son palais dirige la France et par ricochet vos destins, messieurs ! ... Qui dira les circonstances qui l'ont mis en place ? Les circonstances, c'est une chose. Accepter n'importe quoi, c'est différent. Et la grandeur de l'homme réside justement dans sa capacité à refuser la fange ténébreuse de son destin. AU RISQUE DE SA VIE ! J'ai bien dit: DE SA VIE !...

- Ok, ok Adam, je fais. On n'est pas sourd...

- Et si je dis qu'il vaut mieux se branler que de coucher en s'ennuyant avec une fille... Eh bien... Ça part du même principe. Car comment est-il arrivé, hein ? Au fait de son pouvoir ? Le Milord ? C'est bien par des petites combines dégueulasses, des petits meurtres, dont ceux dont vous avez failli être les victimes. Et qui vous menacent encore !

"OUAIS ! Adam claque du plat de sa main sur la table. Parfaitement messieurs !"

- Doucement, fait Gusse. Les murs ont des oreilles.

- La petitesse de certains destins, Messieurs !... C'est ça qui fait foirer le monde. Ainsi, la manipulation par le pouvoir des forces dites occultes de ce pays, de ces pays, puisque la Suisse qu'on aurait pu croire en-dehors - par sa neutralité, affichée et remarquée! comme aurait dit le père

de Gaule !... Et bien, même ici, si ce que vous me dites est exact, la gangrène de l'intégrisme, de la religiosité la plus fantaisiste - aussi méprisable que le kirsch du même nom! qu'on n'oserait même pas utiliser pour la fondue...- et bien, même ici, la connerie fait son lit avec le crime, le stupre et... ma... Fornication!

“À boire !...”

Il lève son verre, déjà plein.

“ Je me branle, Messieurs, je me branle de ce désir luxurieux de puissance et de gloire. Seul compte le désir... le délire des corps amoureux... Les passions les plus folles !...”

“Mais, hélas, et c'est de cela que ces monstres froids, ces êtres glauques, visqueux, sournois qui sourdent dans les profondeurs de l'esprit, dans la nuit de l'âme, se servent. Ils usent de ce qui est beau dans l'amour, dans ce qui frémit dans le cœur des hommes pour le détourner de nos passions innocentes à leur profit !

“À BOIRE, J'AI DIT !”

- Doucement, t'es pas à la Fac, mon vieux...

Michael se lève. Il veut acheter des clopes. Y a pas sa marque dans le distributeur.

- Je vais aux Bateaux, il dit. Je reviens.

- Ainsi, ils exploitent ces grandes passions, continue Adam, qui par force de l'habitude, exténuées par le fumet du pot au feu, du miroton, des nouilles au beurre et des filets de cabillaud panés... Du vin aigre, de la dureté, la cherté de la vie, du mode répétitif du travail journalier... De tous ces petits riens, ces petits travers dans lesquels nous tombons à force, victime de la nécessité que nous avons de vivre, de nous survivre ; n'écoutant que les ordres automatiques de nos poumons réclamant encore plus d'air...

“J'ai dit, cette bassesse, comme lorsque dans le lit on prend l'épouse par habitude, parce qu'ELLE est là et que... Mon Dieu! et bien, ça chatouille!... Alors:

“ON TREMPE SON BISCUIT ! HONTE ! HONTE ! HONTE!”

“EH BIEN PATRON CETTE BIÈRE ?”

- Tout de suite, Monsieur, fait Ruins qui regarde en cachette un but que la Juve vient de marquer contre le Spartacus de...

- Et voilà comme on arrive à financer, par la drogue, la prostitution, le trafic d'influence, le trafic des blanches, des nègres - l'esclavage, le monde. Et, alors qu'on a été élu pour changer tout ça, qu'on a été posté par le suffrage universel, on se voit, d'abord par jeu - pour comprendre le système - ensuite par nécessité, de maintenir les choses en l'état, voire, de l'améliorer ce système - embringué dans la saloperie du monde. Car c'est bien ce qui est arrivé, n'est-ce pas! Toi, Frankie, tu as découvert un meurtre, lié à une secte, alimentée par l'argent de la drogue, commanditée par le pouvoir politique, alimentée par les factions terroristes des états, qu'ils soient de l'Extrême, du Moyen ou du Proche Orient. Et tes services se retrouvent en but devant l'autorité suprême de ton pays, la France ! - Oh, belle et chère dame au profil grec...- pour le bénéfice immédiat du chef de l'État qui perpétue cette guerre, favorise tel dictateur, entretient cette famine, collabore au déplacement de l'ensemble de telle population pour satisfaire son appétit de puissance ; celui-là même que les circonstances de sa naissance, de sa famille, son village lui ont offert - le destin ! ET QU'IL A ACCEPTÉ! (au lieu de tout simplement le refuser, comme aurait dû lui conseiller son directeur de conscience jésuite). Comme on se résigne à admettre dans son lit une femme...

“Je vais pisser !”

Adam se lève. A ce moment le poste de télé derrière lui, éclate à la gueule du bistrotier. L'incendie prend tout de suite et une odeur âcre remplit le rade.

- Nom de Dieu! fait Gusse.

Adam se précipite vers l'extincteur qu'il braque contre les flammes. On dirait qu'il a fait ça toute sa vie. Mais, alors que le poste se recouvre de neige et commence à s'éteindre, un coup de feu retentit au dehors et fait gicler le lustre au-dessus de la tête du cousin.

- Couche-toi! je crie en essayant de l'attraper alors que je me planque sous la table. Mais avant que j'arrive à le plaquer au sol dans mon élan, un second coup de feu retentit et Adam vacille, une tache rouge explose sur sa poitrine, tachant sa chemise blanche comme dans *Scream*.

Mais c'est moins bandant qu'au cinéma. Bicause les odeurs sales de la réalité, la vexation de la vraie douleur, alors que je me luxe le pouce gauche en me recevant mal sur le sol ; le coup que je reçois sur la base du crâne tandis qu'une table se crashe sur ma tête, avec les verres, le café - chaud - le vin - mouillé - qui me tombent sur le colletard et Adam - putain! - qui râle comme une otarie qu'aurait pas sa ration de sardines... et bien, pour finir, c'est pas drôle !

Adam me retient par le col de ma chemise:

- Dis-leur... dis-leur... à ces encul... Aïe!... qu'il n'y a que mmmmm...

- Quoi? je demande en essayant de l'arranger un peu. Son corps est tordu sous une table, comme cassé par la douleur.

Il m'attire à lui, faiblement, son autre main me prend par la nuque. Il me colle ses lèvres à l'oreille:

- ... que la baise... l'amour... leurs jolis petits culs...

- T'as raison, je fais. Mais cool, Raoul. Je vais te tirer de là. Comme Brut l'encastrent dans Gunfight à OK Corral. Dac?...

- Dac!...

L'autre dehors a rechargé et continue à nous aligner. C'est du 12 ou quelque chose d'approchant. Mais ce n'est que du petit plomb. Ça fait beaucoup de verre cassé. Une chose rassurante: le mec est pas un professionnel. Car il disjoncte. Il tire sur les tableaux, sur ce qui reste de vaisselle sur les tables; fait des trous dans le mur, alors que nous rampons sur le plancher. Il se croit dans une série américaine, à la télé. Je regarde autour de moi. Au milieu des débris de verre, de plâtre, de porcelaine qui s'accumulent sur le plancher, je repère Gusse planqué sous la fenêtre qui donne sur la rue. Je lui fais signe. Je lui montre le bar et derrière le bar, l'accès aux cuisines. Je lui montre ma pomme et fais un petit signe du

genre, trois petits tours et puis s'en vont. Puis je lui montre une fillette de blanc - vide, hélas - et fais le geste de la jeter par la fenêtre. Je pointe ma montre et je lui montre les cinq doigts de ma main.

Il a compris !

Je file donc sur mes genoux et mes coudes dans la cuisine et puis de là, dehors, dans le jardin, où le patron a installé quelques tables et des jeux pour les enfants. Ça donne dans une rue qui fait l'angle avec la rue du Milieu où se planque le malade qui nous tire dessus. Je regarde ma toquante. Impeccable ! J'ai quatre minutes devant moi.

Real cool, je me dirige vers l'angle de chez Perrette où se planque déjà une troupe de bouseux qui matent du côté de l'Union.

- Faites excuses, je dis au trouduc qui prend un peu trop de risque en se penchant un peu trop. C'est Girod.

- T'es pas aux courses ici, que je fais.

- Ah salut, il dit. J'ai appelé la gendarmerie.

- C'est bien, je lui dis. Mais, attend, laisse-moi faire. Reculez, je dis à deux bonnes femmes en chaussons et en bigoudis, qui essaient de maîtriser une kyrielle de mômes, pieds nus, qui s'égaient dans la rue comme des moineaux sur du crottin.

Je regarde ma montre tout en récupérant mon souffle.

- Il faudrait que tu appelles une ambulance aussi, je dis, à Girod. Adam est salement amoché. T'as de la monnaie ?

- Sûr, il fait. T'occupes.

Et il file vers la cabine téléphonique. Je m'étais toujours demandé ce qu'elle faisait là cette cabine, alors que tout le monde a un téléphone en Suisse, sinon deux. Eh bien, j'ai la réponse maintenant !

Je me penche. Le mec au flingue, c'est Alcuis. Il s'est planqué à l'angle du magasin de Girod, justement, en vis-à-vis du resto. C'est bien un douze qu'il tient en joue. Il est comme à l'exercice. Concentré sur la fenêtre ouverte de l'Union.

“Il va se fatiguer comme ça,” je pense. C’est plutôt bon signe. Michael me rejoint. Il revient du restaurant des bateaux, alerté par le bruit.

- Qu’est-ce qui se passe?

Je le rancarde.

- Écoute je fais. J’ai pas le temps de t’expliquer. T’as pas ton feu, au cas où ça tournerait au vinaigre?

- Si, il fait.

- Bon, attend que je sois vraiment hors champ pour t’en servir. Si c’est besoin.

Je regarde ma toquante de nouveau. Ça va être bon. Et, de fait, Gusse balance tout ce qu’il a par la fenêtre. Ça fait un bruit d’enfer à l’intérieur alors qu’il remue les chaises et les tables.

L’autre - pauvre branque! - décharge ses deux coups dans la fenêtre. Il est à moi.

En deux bonds, je suis sur lui. Je lui fous un coup de tatane dans sa gueule de dégénéré. Il en croit pas ses yeux, dis! de me voir sur lui. Un petit coup de genou dans les joyeuses. Il se plie. Un autre dans le menton, pour le relever. Il lâche son arme. Je la prends et lui assène un bon coup de crosse sur le crâne.

- Doucement ! Il a son compte.

C’est Gusse qui m’a rejoint en sautant par la fenêtre. En spécialiste de la castagne, il me retient. Il a raison, parce que je peux vous dire que ça fait du bien de taper sur un couillon.

Frustré, malgré tout, je dis:

- Ok !

La Maréchaussée arrive comme la marée haute au Mont-Saint-Michel. L’ambulance aussi. On charge Adam. Il respire toujours. Son pouls est régulier. Un peu rapide, mais suffisamment fort. L’enfoiré pionce ! C’est qu’il a son compte de fillettes notre poivrot de cousin !... J’insiste quand même pour l’accompagner. Je laisse Gusse se démerder avec les flics.

Une fois à l’hosto, Adam n’arrête pas de m’embêter.

- Je vais mourir, dis ?
- Déconne !...
- Dis ? Vraiment !
- Puisque je te le dis !
- Mademoiselle!... Mademoiselle!...

Adam essaie d'attirer l'attention d'une bonde enfant en blouse blanche.

- ... il me dit que je vais mourir...
- Mais alors, dit la soignante de mes deux, penchant son buste avantageux vers le visage de mon cousin qui profite de la vue comme si c'était la dernière vision de cette basse et triste vallée de larmes qu'il emportait avec lui. C'est mal fait. Faut pas dire des choses comme ça !

Elle a l'accent des pétasses de Mutrux quand on allait les draguer au coin de leurs tas de fumier. On volait des œufs dans les poulaillers, aussi. À cet âge-là, on confondait tout.

- Vous avez pas honte! elle me fait en fronçant les sourcils.
- J'ai rien dit, moi! je fais. C'est lui ! Il veut absolument aller se coucher avec des anges comme vous. Sur un petit nuage.

Elle rougit. Elle est adorable. Je regarde de plus près pour savoir si c'est vrai qu'elles mettent jamais rien en dessous de leurs blouses.

- Faites excuse, elle dit en se dégageant. Elle prend le bras de mon Adam. Elle lui prend le pouls et puis la tension.
- C'est tout bon, elle dit en lui enfilant une aiguille branchée à un goutte à gouttes. Vous en faites pas. C'est pas pour aujourd'hui... Le docteur va venir vous voir. On va bien vous soigner.

De fait, l'ami Adam a l'air de refaire surface. Puis voyant que mon cousin va on ne peut mieux, elle nous quitte.

- Tout de bon!... Comme de comme!... elle dit en quittant la pièce laissant derrière elle un sillage de Revlon's Tender is the night[®].

Mais au lieu du toubib, c'est Mona qui débarque en zigzaguant.

- Mais qu'est-ce que t'as fait? elle demande en zézayant, à deux doigts de la panique, nonobstant le shot de kérosène trois étoiles qu'elle s'est tapée pour oublier le goûter de tante Guiguite.

Je lui explique alors que le médecin va arriver et que... En effet, il arrive. Du coup, il nous envoie tous péter. Il a pas envie d'être emmerdé par la famille, les amis et toute la basse cour.

Dans le couloir, je raconte à Mona ce qu'elle sait déjà. Gusse et Michael et les flics l'ont rancardée.

- Alcius, c'est un malade. Tout petit, déjà, il voulait me sauter, elle dit d'une voix traînante.

- Je vois pas le mal, je fais. Si c'est pour ça qu'il est malade. On est beaucoup de malades.

Je montre la porte derrière laquelle se trouve Adam et le toubib.

- Mais c'est plus grave !...

Tout en tenant la main de ma belle cousine, j'essaie de penser et de passer à la vitesse supérieure. Me libérer de l'attraction Watson, en quelque sorte. C'est loin d'être con ce qu'a dit Adam avant de se faire tirer dessus. Je revois le charmant minois de Mélase dans mon ciboulot. Un petit clip en technicolor, tout ce qu'il y a de plus charmant...

“Mais je pense: pourquoi ils font ça, les grands de ce monde. Ils ont pas besoin de ça, les big boss pour s'en payer une tranche. Avec leur pognon, ça dégringole, les suceuses prêtes à faire un cent mètres sur leurs braguettes. Et de tout ce qu'il y a de bien...”

Je sens que j'me disperse ! J'arrive toujours pas à coller les morceaux ensemble. L'ennui avec moi, c'est que, comme pour Adam, l'envie de baiser trouble le travail de mes neurones. J'essaie de penser à l'intérêt qu'auraient des mecs genre chefs d'État, patrons de multinationales, chefs de guerre et tutti quanti, de s'emmerder avec des branques qui saignent les poulets sur les seins de leurs gonzesses avant de

leur faire l'amour. La seule raison que je peux voir, c'est que c'est pratique, que c'est cheap - pas cher! - d'avoir une armée de fêlés de tous bords prêts à faire n'importe quoi... et qui se donnent à l'"esprit", au diable, ou à n'importe quel dieu de Prisunic, ou ce qui le remplace dans leur bibliothèque à fantasmes, histoire d'avoir dans la vie, un autre but que celui de regarder le JT tous les soirs, le match de foot et le film du dimanche soir...

Une autre question me turlupine: Qu'est-ce qu'il faisait Michael?... aux Bateaux. Ah, oui! c'est vrai... Il achetait un paquet de clopes.

- Votre copain va bien, dit le toubib, avec un accent à faire pleurer de jalousie Bernard Haller. C'est du tout petit plomb qu'il a reçu. La blessure n'est qu'en surface. Ça lui fera une jolie cicatrice, mais c'est pas grave. On le garde quand même en observation c'te nuit et puis vous pouvez venir le chercher demain.

- C'est tout bon !

- Comme de comme... je rétorque

Mona veut rester. Libre à elle. Moi j'en ai ma claque des hôpitaux.

- Y a rien à boire? elle demande avant de me dire au revoir.

- Je sais pas. Demande. Ils vont bien te trouver une aspirine effervescente au goût de gin tonic, je lui dis. Je te quitte. J'en ai ma claque de ce rade. Et puis, il faut que j'aille voir Gabrielle.

C'est vrai que de ce côté, je suis pas trop sûr. J'ai appelé tout à l'heure de l'hôpital et tout allait bien. Mais je comprends pas pourquoi les flics d'ici veulent pas me donner un type pour la protéger.

Va vraiment falloir faire une conférence au sommet avec Gusse et Michael. Je sens que le furoncle est juste à peu près mûr et qu'on va pouvoir le vider de son pus. Ça fait comme si ça me lançait...

Mona a changé d'avis. Elle me course dans le couloir.

- Emmène moi, elle demande. Adam veut dormir de toute façon. Et puis, y a rien à boire dans ce bar...

J'ai pris la voiture d'Adam. Un bagnole allemande, genre Audi. C'est pas mal. Je drive coule le long de la rue de la Plaine. C'est plein de banderoles, de fanions, de drapeaux, de calicots en rouge en blanc, en vert ; en bleu blanc rouge. Y a des cabanes à frites, des hotdogueries, des saucissonneries, des fondueries... qui se dressent tout le long. C'est que demain, c'est l'arrivée du tour de France. Y a déjà les barrières et des tas de mecs en tenues - immaculées qui serrent les derniers boulons des estrades, tendent les dernières guirlandes. C'est tip top.

Place Pestalozzi, les tribunes sont installées autour d'une espèce de podium où la sono est déjà installée sous des bâches. On a même fait une espèce de piste de danse devant les cafés, entre le château et l'église XVIIIe.

- Ça te botte, les coureurs cyclistes? je demande, comme ça à Mona, qui rumine à-côté.

- M'en suis jamais fait!... elle dit en ruminant. Arrête-toi, elle continue... J'ai soif.

Je me pose en toute illégalité devant une terrasse, au bord de la piste de danse.

- Ça te tente pas ces jolies petites fesses moulées dans leurs culottes tendues ? Ces jambes fines et musclées qui pédalent en cadence?...

- Arrête ! Tu sais bien que c'est pas ça. Faut s'envoyer le mental avec le physique. Alors c'est pas gagné d'avance.

Je commande cinq décis à la cantinière.

Mona est plutôt pas mal pour un cornichon aussi imbibé. La vie, l'alcool, le tabac n'ont pas trop marqué cette espèce de belle gueule qui impressionnait tout le monde quand elle passait, plus jeune, au milieu des troupeaux de mâles pubères, nonobstant lubriques, que nous étions tous. Elle en impose encore, avec cette espèce de fausse inconscience naturelle de son succès comme ont les très belles femmes.

- Attends, Frankie, excuse-moi... mais je commence à avoir le nez rouge, elle me dit.

Elle se dirige en titubant un peu vers l'intérieur du restaurant.

- Oh! dis donc... la mer est mauvaise, elle fait en attrapant le dos d'une chaise. Vaut mieux que je revienne. Tant pis pour le nez...

- ...C'est que les mecs, tu vois, pour finir: y en a pas beaucoup... On pense que le monde est beau et que c'est plein de jolis garçons qui sont tous là pour toi, pour te faire la cour, te faire l'amour... Oui, au début, c'est drôle. D'abord c'est un peu dégouttant, mais ça excite ; puis après c'est grisant, comme les courses automobiles, et puis au bout du compte, c'est... comment j'veux dire ?... C'est... non... pas... Décevant! (Je veux pas te dire ça, j'veux que tu gardes tes illusions - sur moi, en tout cas...) mais... c'est... C'est rare ! Tiens ! Voilà ! C'est extrêmement rare. De vraiment baiser, de vraiment faire l'amour, avec vraiment... un mec... Etre... vraiment... Une bonne femme ! Tu vois ce que je veux dire?

- Je t'adore, je lui fais. T'es une super gonzesse.

- Non... non, c'est pas ça que je veux dire. Ce que je veux dire... C'est qu'y a, pour finir, si peu d'opportunités à vraiment s'envoyer en l'air. Si peu de mecs, si peu de moments où on est bien tous les deux - je veux pas dire avec toi... Oh, putain ! Je suis noire...

Elle se penche vers moi et me touche le bras.

- Oh ! Frankie. Elle chiale un peu. Elle rit aussi. Elle cherche un mouchoir dans une poche de son cardigan, dans son sac.

Je lui refile une serviette en papier, sur la table.

- Il va vivre, dis-moi ?

- Pas de doute !

- Raccompagne moi, s'il te plaît. Mais sage, hein ?...

Je vais quand même pas répondre. Dire que j'ai toujours voulu me la taper. Une sacrée bonne femme !... Mais aujourd'hui, ce serait du gâchis. Il a pas tellement tort que ça sur les bonnes femmes l'Adam, ou sur le destin et la masturbation!

On rentre dans la tire de l'Adam. Ça sent le tabac froid et le Vétiver, le moisi... et comme... une odeur de pieds !...

J'ouvre la fenêtre et je démarre doucement.

Mona a mis sa tête sur mon épaule. En deux secondes, elle dort. En trois, elle ronfle !...

On quitte les dernières lumières de la ville en passant devant le Pécós... Je sens son eau de toilette, un reste de soleil dans ses cheveux... Aussi fugitif que le bonheur !

J'avais oublié ce foutu Tour de France! On est là, comme des cons, Gusse, Michael et moi, bloqués au passage à niveau, dans sa Lancia de merde, juste à l'entrée d'Yverdon. Ça fait une heure qu'on cuit sous le soleil, qu'on respire le cul des bagnoles devant nous à en cracher nos éponges. Même pas moyen de bouger ces connards de Vaudois qui veulent pas se mettre sur le bas-côté et continuer à pied pour aller voir l'arrivée de la course. D'ailleurs, ils voudraient se garer qu'ils ne le pourraient pas, tellement y a de bagnoles. Je dis à Michael d'arrêter le moteur, et puis que, tant pis: on plante sa tire au milieu de la chaussée et on continue à pied. Assis sur le siège arrière, je m'étire.

- Putain! je dis à l'autre qui veut pas abandonner sa tire aux fans de la petite Reine. Tu risques rien ! Personne te l'abîmera. On est en Suisse, mon pote...

Il veut pas. Il dit que de toute façon on est venu chercher Adam et que, dans son état, mon cousin va pas faire les deux ou trois kilomètres à pied qui nous séparent de l'hôpital où il crèche pour rejoindre la voiture.

Il a raison le con. J'ouvre un nouveau paquet de Camel. Je sors un Zippo que j'ai trouvé dans ma piaule en me levant. Un souvenir de Camille, ma fille, qui l'a piqué à un de ses

flirts. J'aime pas tellement à cause de l'odeur. On se croirait, en s'allumant un clope, sur le tarmac d'un aéroport à smoker le réacteur d'un zingue. Mais c'est tout ce que j'ai trouvé comme allume feu ce matin.

Au moment où je m'allume, y a comme un éclair qui se réfléchit sur le briquet. "C'est bizarre! je pense: le soleil est devant moi !" Je regarde derrière moi. C'est la vitre de la portière d'un gros quatre-quatre qu'a dû m'envoyer un flash lorsqu'on l'a ouverte. Je replonge pour allumer ma sèche. C'est alors que j'entends une espèce de sifflement désagréable à mes oreilles, en même temps qu'un bruit mat sur le siège avant.

- Gaffe, je fais un peu tard à Michael en plongeant sous les coussins.

- Ouille! il fait.

Il est touché. L'épaule gauche.

- Ok! fait Gusse, très pro. Tout le monde dehors.

Le pare-brise vole en éclats au moment où il roule boule dans le fossé. Michael qui a plus de mal à sortir, bicause son épaule blessée qui pend et qui le force à ouvrir la porte du conducteur avec la main droite, se laisse glisser sur l'asphalte au moment où le tableau de bord explose.

Moi, sur le plancher de la caisse, je me carapate comme je peux à la suite de Gusse. Le tir semble venir de derrière, légèrement sur la gauche. Je me retrouve le cul par-dessus tête dans le fossé à l'avant de la Lancia dans la position inversée du turc sodomite, au fond de la cour, à gauche.

- Bon! je fais à mes potes, après m'être rétabli sur mon séant. Maintenant quoi ?

Je me sens mal: J'ai pas mon feu. C'est pas normal. Je l'ai perdu l'autre jour, lorsque la Mustang a pris feu. Gusse est moins con que moi. Il a son flingue. Un Colt 45, automatique. C'est sentimental, biscotte c'est quand même un peu has been comme calibre. D'autant que ça a une fâcheuse tendance à partir tout seul. Mais on se refait pas.

Michael fait le tour en rampant pour chercher son Uzi dans la boîte à gants. Un pruneau lui arrache presque la main

au moment où il prend l'arme. Pour être logés, on est bien logés. Le mec en face en manque pas une.

- Tu vois quelque chose? je demande à Gusse qui risque un œil par-dessus notre carrosse.

- Ça doit venir de la Cheerokee, aux vitres teintées, derrière... il dit.

- Encore un fou qui aime pas la couleur de ta chemise, je dis à Michael.

Mais mes paroles sont noyées dans le bruit de klaxons de l'escorte qui précède le Tour et qui passe de l'autre côté du passage à niveau sur la route de Sainte Croix qui longe la voie ferrée. À toute berzingue, des caravanes, des bagnoles qui ressemblent au sapin de Noël du petit Louison Bobet quand il était même, croulant sous les vélos, des motos à photographes, des motos tout court foncent derrière les gendarmes qui, sur leur Honda 1000, le sifflet à la bouche, zigzaguent en faisant mine de pousser la foule avec des gestes de danseuses thaïs. Ils sont promptement suivis par les bagnoles des équipes: Safrane, Mercedes, Béème, Peugeot, Renault hors Régie pleines de managers, imprésarios, starlettes, journalistes, tapineuses et autres pique-assiettes... qui filent à fond la caisse, suivi par encore d'autres motards eux-mêmes poursuivis par les premiers coureurs cyclistes... Tout ça c'est sensass, grandiose, sublime !...

V'la Coulomb, en bleu et jaune fluo, les cuisses moulées dans son collant élastomère, le maillot suisse avec la grosse croix blanche sur fond rouge (qui, en l'occurrence, ferait une jolie cible pour l'autre excité qui nous couche en joue). Il fait l'échappée. Rien à craindre pour van Duralex et son maillot jaune: Coulomb est en 24e position. Mais c'est normal qu'on lui laisse l'étape, vu qu'il est d'Yverdon.

- Allez, je dis aux autres. C'est le moment, on se tire.

J'entraîne mes potes à travers la foule. Gusse et moi on pousse Michael qu'est sérieusement gêné par son épaule. Il faut faire vite. Le mec n'arrête pas de tirer. Il fait des cartons comme à la foire. Au point que je vois devant moi une tête

éclater sous l'impact d'une balle. Si près de nous que je reçois dans l'œil un peu de matière grise.

- Mais merde! je hurle, complètement speedé. Il est cinglé ce mec !...

- Ta gueule, fait Gusse, aussi gris que le revêtement de la route. Fonce...

On pousse les gens devant nous. On arrive enfin à la barrière après que deux péquenots aient encore dessoudé sous le tir qui nous est destiné. J'attrape le Michael par le fond de sa culotte et l'envoie par-dessus avant de le suivre avec Gusse. J'entends encore vaguement un cri et puis des pleurs. J'ai à peine le temps de voir une gamine par terre, qui hurle en se tenant le pied. Un flic se précipite sur nous.

- Reculez! (*bis repetita*) il hurle... (*ad lib*)...

Mais son képi s'envole en même temps qu'un essaim de balles s'abat autour de nous en faisant crépiter le sol. Il nous regarde avec l'air de pas comprendre. Il a senti comme le frôlement d'un insecte sur son visage, mais il comprend toujours pas ! Il touche sa joue pour contempler ensuite sa main couverte de sang. Il pense sans doute que nous lui avons tiré dessus - vu notre artillerie... Il dégaine son arme. Le temps qu'il prend pour nous mettre en joue, on a déjà filé de l'autre côté de la route, dans la foule. Le pandore, qui n'abandonne pas si facilement, court à notre poursuite. Pas assez vite pourtant. Il se fait choper par une des motos à photographe du Tour. C'est alors qu'un cri de liesse sort des milliers de poumons de leurs propriétaires agglutinés au bord de la route comme des pucerons sur une tige de rosier: on voit les premiers coureurs du peloton débouler du bout de la nationale.

Faut voir le carnaval !

Laribouchez, vainqueur de l'étape de Pontarlier, arrive en tête. Il se paie le flic et le motard franco de port. Deux ou trois pédaleux qui lui collent au train font itou, entraînant à leur suite le gros du peloton qui s'échoue sur cette espèce de récif qui surgit de l'asphalte brûlant. Le parcours ressemble bientôt à un dépôt d'ordures. Nous, on s'arrête pas pour

admirer. On se carapate aussi vite qu'on peut tandis que la plus grande confusion s'installe.

Avant de filer, je regarde derrière moi. Je vois une espèce de gros type qui essaie de traverser la route. Mais les petit mecs en gris Gestapo, sérieusement secoués par notre prestation, le laisse pas faire. Je me marre et commence à vouloir prendre mon temps, quand, regardant devant moi de nouveau, je tombe sur une espèce de taré qui met en joue Gusse.

- Gusse! je hurle, à mon pote qui soutient Michael dont le bras pend toujours lamentablement.

Un vieux réflexe le fait se jeter à terre avec son éclopé pour laisser passer, au-dessus de sa tête, une salve plutôt grave qui fauche un couple de vieux qui se tenaient juste devant lui. Ça n'a fait que plop, plop, plop...

- Han! je fais, en jetant mes deux jambes dans le dos du tireur. Je le casse ! Le mec a à peine le temps de comprendre ce qui se passe que je lui écrase sa bouille avec ma tatane. Je ramasse son flingue. Une Kalachnikov, taille fillette, ultra légère, chromée, pour bal en ville. Mais alors que je me baisse, une brûlure désagréable fend ma joue gauche. Le pruneau qui m'a fait ça vient de l'intérieur d'une voiture de flics stationnée sous un grand marronnier. J'ai eu le temps de voir l'éclair à travers la fenêtre de la portière arrière de la caisse.

- Putain, je me dis. C'est pas vrai ! Les flics, maintenant! Je comprends pas.

Cassé en deux, je cours vers Gusse. Il s'est blessé au genou en tombant. Michael va pas bien du tout. Il est livide. Il perd beaucoup de sang.

- Merde! je fais.

C'est alors que, levant la tête, il me vient une idée. Je mate à 50 mètres une ambulance de la Croix Rouge. Juste ce qu'il nous faut ! Y a une jolie petite nana en blouse blanche qui regarde vers nous, bouche bée.

- Eh! je lui dis, en la rejoignant, en courant. Aide-moi, ma poule ! Tu vois bien que mes potes sont mal. Ouvre ton machin.

Elle est comme hypnotisée par le flingue que j'ai piqué à l'autre malade.

- Tiens! je fais, en lui tendant l'engin. Porte moi ça, le temps que j'aïlle ramasser mes potes. C'est que les autres dans la bagnole de flics ont retiré leurs ceintures de sécurité et commencent à se diriger vers nous avec leur artillerie. Ils tirent pas de peur de blesser des gens dans la foule. Mais ils n'en pensent pas moins !

- Allez! magne toi, je dis à la blondinette.

Elle me regarde comme si j'étais le pénis de Goldorak.

Je laisse tomber ma mitraillette. Je rejoins Gusse que j'aide avec Michael jusqu'à l'ambulance. On l'allonge sur le pieu, à l'intérieur.

- Vois ce que tu peux faire, je dis à la gamine en m'asseyant à côté d'elle en reprenant mon joujou. Soigne le. Schnell !

Gusse est déjà dans le siège avant. Les clefs sont sur le contact. Il démarre dans un bruit de mitraille sur les tôles de l'ambulance. Remarque, les flics qui nous tirent dessus ont du mal à ajuster leur tir. Je suppose qu'ils veulent pas descendre la fille. Ce qui est un bon point pour eux... et pour nous.

- Les pneus ! Vise les pneus, j'entends alors que Gusse enclenche la seconde puis la troisième et prend de la vitesse.

On fonce droit devant dans la foule qui s'écarte comme les flots de la Mer rouge devant le peuple d'Israël drivé par Moïse. C'est qu'il y en a des gens sur le pavé. Dame! un Tour de France, en Suisse... ça intrigue !... Je dirais même que ça intéresse. Les flics qui sont retournés à leur bagnole nous filent le train. Et c'est avec eux au cul qu'on arrive à Yverdon, place de la Gare. Là, plus moyen d'avancer. La foule est compacte. Tout le monde se presse pour voir le sprint final qui doit arriver, après une boucle autour du parking, devant le casino dont j'ai vanté au début de cette histoire les qualités pâtisseries.

On plante l'ambulance devant un poste de la Croix-Rouge bourré de petits gars et de nanas en blouses blanches.

- Ok, je fais à Gusse. Ils vont tout de même pas dessouder Michael devant tout le monde. On le laisse là et on se tire. On s'éjecte.

- Mouche toi et soigne le bien, je dis à la greluce qui chiale, un brin hystérique, sur le corps allongé de notre pote.

- Dépêchez-vous, je dis aux autres qui nous regardent sortir avec armes sans bagages. Y a un blessé grave à l'intérieur.

Et Gusse et ma pomme piquons un cent mètres dans la foule sans autres explications.

C'est la foire. C'est vraiment la foire ! Y a plein de haut-parleurs. La voix d'un bonhomme hurle en annonçant les noms des coureurs. Coulomb doit déjà être arrivé. Le soleil se reflète joyeusement sur la foule, les drapeaux, les bagnoles, sur les toits qui brillent comme un jeu de dominos. C'est plein de couleurs, de feuilles d'arbres, de blouses de bonnes femmes, de ticheurtes, de calicots luisants, de jupes légères, de maillots. C'est plein d'odeurs de frites, de saucisses, de bière, de vin, de pralinés, de beignets. C'est chaud, c'est bouillant, ça pue la sueur et le patchouli, la poussière et la graisse de moteur, la fumée d'échappement de diesel et la fleur coupée...

- Qu'est-ce qu'on fait? je demande à Gusse.

- Je sais pas, il dit en faisant la grimace, rapport à son genou.

On a l'air malin, comme ça, au milieu de la foule, avec nos flingues dans les pognes.

Les autres, dans la bagnole de flics, commencent à sortir.

- Hé, vous là-bas !... Haut les mains !...

Putain ! Quel western !

- Par là!... je dis en partant droit devant moi. Je longe la foule amassée contre les barrières. Je m'dis qu'il faut chercher de vrais flics et s'expliquer carrément avec eux. On n'a pas intérêt à légumiser dans secteur. Gusse me suit comme il peut. Les gens râlent. Forcément, ils gênent, alors on les pousse. Et, ils n'aiment pas... J'arrive à peu près à mi-chemin vers les murs meringués du casino, quand je vois une espèce de brute, genre tour de Babel à deux pattes qui nous barre la

route. Il est armé aussi. Il a le flingue de King Vidor. J'ai encore jamais vu un truc pareil.

“Grave, mec!” je pense tout au fond de mon for. Il pointe son machin où brille un point rouge. “Visée laser,” j’identifie aussi sec.

- Gaffe Gusse !

- Quoi? il demande.

- Oh putain! il fait en se retournant.

Le mec tire. Mais il a hésité pour savoir lequel de nous deux allait se prendre la première prune. C’est dommage pour le mec qui se trouvait à deux pas derrière nous, vu que Gusse et moi on se splité chacun de notre côté. Notre voisin prend une giclée dans les bâtons.

- Ok, je fais. Grouille. Je prends mon pote sous les épaules et on se taille.

- Saute! je dis, une fois arrivé à la barrière où se presse la foule en délire. Je pousse mon pote par-dessus la rambarde.

- Eh! dites donc!...

C’est un flic du cordon de sécurité qui s’étonne. Je braque mon kalachnikov de soirée sur son bide

- Chut! je fais.

L’autre devient vert comme son costume à l’oxyde de cuivre. Sa pomme d’Adam se coince dans le conduit.

Gusse qu’a fait un roulé boulé (c’est une habitude chez lui - on est karatéka ou on ne l’est pas !) est au milieu de la piste quand deux ou trois coureurs débouchent en valseuses devant une escadrille de motards qui annonce le peloton qu’a bien dû se reconstituer. Pendant une seconde ou deux, personne ne sait quoi faire. Gusse se demande quel côté de la voie rejoindre tandis que le flic qui s’est ressaisi essaie de dégainer pour l’empêcher de fuir.

- Laisse passer! je fais, excédé. Tu vois pas qu’on est pressés !

Il veut rien entendre. Il sort enfin son pétard et se retournant vers moi, vif comme un Bernois, va faire un carton sur mon bide quand, déséquilibré dans son élan, il

recule dans le premier coureur en plein sprint. L'autre a pas le temps de l'éviter. Putain! j'ai jamais vu ça. Mon flic est happé comme dans une moissonneuse batteuse. Les autres coureurs qui arrivent derrière font de leur mieux pour freiner et nous éviter, mais ils s'empilent quand même tous sur les deux éclopés.

- Jamais deux sans trois, je me dis.

Les motos freinent, dérapent, rentrent dans la foule. Elles sont suivies par le gros du peloton. Ça glisse en travers de la chaussée, ça hurle, ça crie, ça gémit... Tous ces petits culs qui trottinent dans l'effort. Toutes ces petites têtes baissées, comme un seul homme dans le sprint final, se crashent en file indienne dans un nouveau monstrueux tas de bidoche et de métal tordu ; une montagne de vélos de bonshommes, de motos, de corps en rouge, en vert en jaune en noir, en violet... plus fluos de toute la terre ; un tsunami humain. Ça crie, ça pète, ça craque, ça hurle, ça pleure, ça geint, ça saigne, ça se casse, ça grince, enfin... C'est la Bérézina, mon pote ! Notre flic téméraire a disparu sous la pile. J'sais pas comment il vont le retrouver. Faudra d'abord démêler la pelote de mecs à défaut du peloton. Trouver le bon fil, la bonne patte et... tirer..

Je contourne la montagne de chairs encore fumantes.

- Viens! je dis à Gusse en le rejoignant de l'autre côté de la piste.

Je le pousse, un peu KO, vers la gare. Le problème maintenant, c'est qu'on est du mauvais côté de la piste. L'avantage, c'est qu'on se retrouve près de la roulotte à Gusse.

- Je vais téléphoner à la boîte, il dit.

- Comme si tout ça servait à quelque chose, je réponds. La seule chose de vrai mon pote, c'est que j'ai la trouille. Une trouille verte. J'ai tellement les foies que je commence à puer. Ça faisait un bail que ça m'était pas arrivé. Faut qu'on s'en tire et je vois pas comment. On dirait qu'on a tous les connards de la terre au cul.

- Qui c'est qui nous en veut? je finis par demander. Tu sais, toi ?.

- J'en sais foutre rien.

Il fait un numéro sur son téléphone.

- Je comprends pas, il dit au bout d'un moment. Y a personne.

Il refait le numéro.

- Te fatigues pas. Ils ont décroché, je dis. On est seuls mecs ! On...

Le bruit de verre brisé, c'est très désagréable. Surtout quand c'est provoqué par une balle. Je lève les yeux vers le hublot de la roulotte de Gusse, derrière moi, d'où provient le bruit. Il a volé en éclats et une gueule de Frankenstein pleine de sang me fait des grimaces avant de disparaître.

- T'as vu? je demande à Gusse.

- Non! il répond, toujours occupé au téléphone.

- Ils ont flingué un mec derrière la vitre !

Un second coup de feu fait péter un réveil sur la table qui prend les trois quarts de la carrée. La balle va se ficher dans le matelas, juste au-dessous des joyeuses de mon pote.

- Merde! il dit en se protégeant les couilles d'une main et en montant sur le plumard comme s'il avait vu une souris.

Par la porte entrouverte, on peut voir une espèce de type en kaki avec une espèce de chapeau ridicule sur le crâne, genre "affreux", qui se dirige vers nous au milieu de la foule affolée. Personne n'a l'air de remarquer son fusil d'assaut américain.

- Regarde !

Et comment qu'il regarde mon pote. Même qu'il voit que le gars vise notre carrée et nous lâche une bordée de pastilles à travers les parois du frêle habitacle.

Gusse sent aussi mauvais que moi. C'est ce qu'il y a de terrible dans la castagne, c'est ces odeurs de mecs qui ont peur... On se colle au sol. Plus néoprène que nous, tu meurs. Je suis là à attendre la secousse qui m'enverra dans l'trou, quand j'entends encore une autre détonation. C'est comme deux coups de pompe. Ça vient de derrière la roulotte. Je soulève une paupière à temps pour voir l'affreux

s'effondrer, les bras en croix. Il se crashe comme s'il se cassait en mille morceaux en touchant le sol. Chacun de ses membres tressaille comme s'ils voulaient tous se faire la manche. Ça dure bien un tas de secondes ; peut-être même une ou deux minutes. Le gars rend un jus noirâtre sur le sol. Des gens se dirigent vers notre roulotte. Je vais à l'arrière de la case de l'oncle Gusse. Le type du hublot a un trou au milieu du front. Il a pas de flingue. Pas un papier, pas un indice qui permettrait de l'identifier. Nettoyé ! C'est qu'on rigole pas avec la propreté en Suisse.

- Il faut appeler la police, je crie haut et fort à la foule du canton de Vaud qui s'amasse. Appelez la police ! Où y a-t-il un téléphone? je hurle aux chalands qui me regardent aussi placides que si j'étais l'omnibus de 20H45.

Puis, changeant de tactique:

- Une ambulance, vite ! Vous voyez bien qu'il est blessé, je dis en montrant le genou de Gusse qui ressemble à une pastèque entamée.

- Allez, grouille! je dis à mon pote.

J'ai qu'une idée, nous tirer d'ici, vite fait. Je me dis que le meilleur endroit pour se planquer c'est encore l'hôpital. D'abord parce que, malgré tout, il faut bien trouver un moyen pour en sortir Adam - il se pourrait même qu'il y soit en danger. Mais aussi, parce que ça va être un tel bordel dans pas longtemps, avec tous les coureurs qu'on va amener aux urgences, qu'avant qu'on nous y trouve parmi tous les éclopés, on aura eu le temps de s'organiser et de filer en douce.

Toujours en traînant Gusse, je traverse le gros de la foule qui nous sépare de la gare. Veine de cocu, y a un gros taxi avachi sur le macadam, avec une espèce de black amérindien dedans qui bouffe un samousa en se léchant les doigts.

- À l'hosto, en vitesse! je dis au mec qui me fait des yeux énormes d'étonnement.

- C'est quoi qu'y a là-bas? il demande, en se calant dans son siège. Il a un accent suisse à couper à la navaja.

- Le bordel mon pote, le bordel !... je réponds en poussant mon pote à l'intérieur et en refermant la portière tandis que le sapin démarre.
- C'est mal fait, dit le mec, réprobateur.

À l'hosto, c'est le délire. Ils font pas encore le plein, mais on les a prévenu que toute la ville allait débarquer. On se croirait à Omaha Beach, le 6 juin 1944 à dix heures du mat. Adam, qui attend dans la cafétéria qu'on veuille bien venir le chercher, nous accueille avec soulagement.

- Je sais pas ce que vous avez fait, il nous dit en se marrant, mais c'est réussi. On dirait que vous avez foutu le feu à la ville.

- Tu crois pas si bien rire, je lui dis. Dis, t'as pas une infirmière sous la main, je lui demande, en montrant Gusse.

Il s'est vraiment esquiné. Son genou n'arrête pas de gonfler.

- Sûr! dit l'Adam, grand seigneur. Suivez-moi

Mais les infirmières à l'hôpital, c'est aussi dur à choper qu'un maître d'hôtel pour avoir un verre d'eau au restaurant. D'autant que les blessés commencent à arriver par paquets. Y en a partout, dans les couloirs, sur le sol, dehors. Il n'y a déjà plus de lits, plus de brancards.

On remonte à l'étage où était la piaule d'Adam.

- On sera mieux accueilli.

Voire ! Là-haut aussi, c'est le branle bas de combat. J'avise une petite avec un seau et une serpillière.

- Vous avez une bande Velpeau ?.

- Pas l'temps... Faites excuse... elle dit, en disparaissant dans l'escalier.

J'essaie de trouver quelque chose moi-même. Les hôpitaux, c'est comme les Hilton: ils sont tous construits sur le même modèle. Sauf que pour le même prix, c'est moins classe d'être à l'hosto que dans une suite royale avec une pétasse salement roulée. Evidemment ! C'est de la machine à digérer du malade, comme le Hilton mastique le blé de l'homme d'affaires. La seule chose de bien dans l'un et l'autre, c'est qu'une fois qu'on a trouvé ce qu'on cherche, on le retrouve toujours au même endroit, quel que soit le pays ou la ville où on se trouve. Je plante mon Gusse dans la salle des infirmières sous la bonne garde d'Adam. Je sors dans le couloir. En toute logique, la salle de soins doit être un peu plus loin sur la gauche, vu qu'on n'est pas encore passé devant. Ça manque pas, j'ouvre la porte: Y a deux nénettes qui se roulent une pelle. C'est chouette. Celle qu'est plutôt chef et revêche est assise sur une pile de linge sur le dessus d'une espèce de table, tandis que l'autre qui me tourne le dos, blonde et plutôt gironde, lui a collé son genou entre les jambes et la caresse par l'échancrure de la sa blouse ouverte sur ses seins. L'autre lui a remonté sa blouse et offre à ma vue un superbe morceau de rumsteck, comme à l'étales qu'elle pétrit comme du bon pain. Les deux sont tellement affolées par leurs caresses qu'elles ne m'entendent pas tout de suite.

Moi, je les laisse faire. Tout en les regardant s'escagasser, je vais dans l'armoire à pharmacie pour me servir.

Soudain la blonde adjudante ouvrant une paupière sous les papouilles de sa copine qui lui mord un téton, fait:

- Aïe !... Puis, me voyant: "Ah ça, mais qu'est-ce que vous faites ici?" Elle halète dans les bras de sa blonde esclave.

- Oh! tu aimes, tu aimes?... lui demande l'autre qui, toute à son affaire, son postérieur toujours braqué vers ma braguette,

m'a pas vu, pas entendu et pense avoir trouvé le point "G" qui se trouve - écoutez bien: derrière le clitoris au 3/4 dans le fond du vagin d'icelle adjudante chef...

La chef repousse sa copine, referme sa blouse sur une superbe paire de lolos aux beaux tétons marrons. Elle retend son sous-tif qu'avait comme glissé et se dirige vers moi, reprenant le ton, l'apparence du chef d'étage ; apparence qui l'avait quittée le temps d'ouvrir les jambes.

- Vous n'avez pas le droit!... dit elle.

Sa copine, qui s'est retournée et présente une aussi belle paire de roberts tout roses, fait un petit: "Oh!" avant de se couvrir le balcon.

- Continuez, je dis, continuez, ne vous dérangez pas pour moi ; je veux seulement une bande Velpeau et de la crème Rapp. Quoi que, je dis, encore tout remué par le spectacle, ce serait mieux si vous aviez un truc un peu plus fort.

La chef est maintenant tout à fait rétablie.

- C'est pourquoi? elle demande

Je lui dis. Je lui dis même où est Gusse.

- J'arrive, mais laissez-moi m'arranger un peu.

- Vous savez que vous avez un cul olympique, je dis à la blonde pendant que j'attends sa patronne qu'est allée se poudrer le bout du nez.

- Oh! qu'elle dit en rougissant.

- Mais vous aimez les hommes, aussi ?

- Un tout petit peu, elle me répond.

- C'est tout ?... C'est pas gentil, je fais. À propos, les urgences, c'est où ?

C'est au rez-de-chaussée, bien sûr. Elle me montre comment y aller.

Je les quitte après m'être assuré que Gusse est entre de bonnes mains.

- Je cherche Michael et je reviens, je lui dis.

Je l'avais encore oublié celui-là. Pourtant qu'est-ce qu'il peut m'amener comme emmerdes.

L'hôpital est plein de bruit et de fureur. Au premier, tout le monde court dans tous les sens. On sait plus où mettre

les pieds. Je sais pas combien de mecs ont morflé, mais ça fait un paquet. Les malades réguliers regardent par la porte de leur chambre ces nouveaux venus sans trop comprendre ce qui se passe. Au rez-de-chaussée, c'est carrément pire. Dans le bloc des urgences, ça va et ça vient comme dans une fourmilière. Je commence à me demander comment je vais retrouver mon Michael par mi tous ces éclopés.

Je rentre dans une salle d'op. C'est pas là. Y a une bande de charlots encapuchonnés qui se penchent sur un ventre tout gonflé piqué de brocards comme à la corrida.

- Foutez-moi le camp! fait un zorro masqué, excédé, en me voyant. Ça doit être le chirurgien.

J'ouvre une autre porte.

- Vous avez pas vu un blessé par balle, je demande à des petits hommes verts qui charcutent allègrement leur morceau de bidoche.

- C'est pas ici ! Fermez la porte, voulez-vous bien ?;

Doit y avoir six à huit salles d'opération dans ce bloc. Dans l'une d'elle, je vois le champion italien, Serfati, qu'on allonge sur la table. Il hurle de douleur, il a le genou pété au point que son pied lui est rentré dans l'œil.

Je fais toutes les salles. Personne.

Découragé, je sors sur le parking, par l'accueil. Et qui je vois, très cool, nonobstant le bras en écharpe ? Mon Michael, un clope à la main en train de se faire une petite bronzette.

- Alors? je demande, on bulle ?

Il sourit. Il pointe son menton juste devant.

- Regarde, il dit

Y a des voitures fourrières qui déblaient une partie du parking. Elles empilent les bagnoles dans un coin pour installer des malades à la place. Des infirmiers sortent avec des chariots où ils ont mis des mecs tout tordus et en bandelettes. On entend le tchop-tchop d'un hélico qui s'approche. En quelques secondes et l'engin rouge et blanc est en sustentation au-dessus de nous. Puis y en a un autre

qui arrive. Plus gros celui-là. Vert caca d'oie. C'est un bidule de l'armée française.

- Y z'ont dû faire le plein d'éclopés, je dis, alors que des petits hommes blancs déchargent des corps, anonymes et uniformes comme autant d'œufs de fourmis.

Quand on croit que c'est fini, y en a encore. Des ambulances n'arrêtent pas de décharger leurs magots à même le sol. Ça ressemble à la Gare de Lyon à la rentrée des sports d'hiver. Les télés commencent à arriver. Ce qui renforce le côté bordélique de la chose. Y a des équipes vidéo légères avec des gars, caméra à l'épaule, treillis de rigueur, qui se dispatchent dans cette Cour des Miracles, comme le Père Hugo à la recherche d'Esméralda. Mais c'est De Mond qui serait blessé ; et Fignon aussi, Lanskri, plein d'autres...

- Belle étape, je fais.

- Mémorable arrivée, me répond Michael qu'a le sens de la répartie.

- Regarde ! Droit devant.

Quelques voitures d'un gris pas catholique se garent de l'autre côté du parking, dans une rue qui longe les grillages à poule qui défendent l'enceinte de l'hosto.

- C'est pas notre bon vieux Thoneau? je demande.

Mic siffle doucement entre ses dents.

- T'as raison, il dit.

- Viens, on va prévenir les autres.

Il écrase son clope. Ça me fait penser que j'ai même pas pensé à en allumer une. C'est à vous couper le souffle !

On se fraie un passage à travers un bordel de chariots, de lits, de fauteuil roulants. Y aurait des étagères, on trouverait des malades entre les bouquins et les dicos tellement ça afflue de toute part. Tant bien que mal on se dégage le chemin jusqu'à l'escalier pour rejoindre nos potes.

On retrouve Gusse et Adam assis dans le couloir. Les grognasses lui ont fait un joli bandage et une infiltration.

- Alors? demande le karatéka les pinceaux en quenouilles.

- Thoneau est ici, je dis. Avec ses potes.

- C'est pour nous ?

- Je sais pas !

Comment cet enfoiré ose venir quasi à découvert dans un pays étranger. J'en sais rien. D'autant que la Suisse, c'est pas le Bangladesh - même si ce qu'on y voit aujourd'hui est un peu spécial. Qu'il soit pote ou non avec Würst empêche pas que personne n'a intérêt à ce qu'on le reconnaisse. Car notre ami Thoneau est connu de toutes les télés.

On regarde par la fenêtre de la carrée des infirmières où on a trouvé refuge. La petite blonde est avec nous. On dirait que Gusse lui plaît.

- Regarde! il lui dit, en la faisant se pencher près de la fenêtre. Tu vois ces types en tenue bleu foncé, avec des drôles de petits bonnets de ski sur le crâne.

La môme, elle presse ses seins sur l'épaule de Gusse en se penchant vers la fenêtre.

- Sûr...

- Ben, 'sont les méchants. Et nous on est les gentils.

- Ouais ?!

Elle rigole.

Gusse relaque ses roberts par-dessus son épaule. Il a l'air d'un petit garçon devant une pâtisserie.

- Arrêtez! elle fait en riant et en lui retirant la main qu'il lui a filée entre les cuisses. C'est pas pour vous...

- Oh !... C'est pas gentil ! Mais à qui c'est donc tout ça ?...

Je déclare:

- Tu crois vraiment qu'ils viennent pour nous ?

- Pour qui veux-tu que ça soit d'autre !

- Comment on fait ?

- Faut partir, dit Michael.

- Ouais, mais comment, par où ?... Comment on sort d'ici? je demande à la blondinette qui tire sur sa blouse, un peu rouge, en lorgnant Gusse avec un air indécis.

- Y a pas un passage secret ? Je sais pas moi, comme dans un château fort, des oubliettes avec une chambre de torture, et un tunnel qui donne sur le lac ?

Elle se marre. En fait de salle de torture, c'est le bloc. Et le tunnel, c'est le circuit septique des linges et des jetables des salles d'opération. C'est nettement moins agité qu'au service des urgences. Blondinette veut bien nous y accompagner pour nous montrer les différentes issues. On la suit comme des indiens sur le sentier de la guerre. Elle est marrante, et pour un peu je suis sûre qu'elle deviendrait straight si seulement on avait le temps de s'occuper d'elle. Je suis sûr que pour Gusse qu'est un bon professeur, ça prendrait pas trop de temps à lui montrer l'avantage de faire mumuse avec son bâton de flic.

On arrive au sous-sol, devant une grande porte où y a marqué: DÉFENSE D'ENTRER, ordre que nous enfreignons illico. D'une sorte de rond-point, y a des portes qui donnent sur d'autres salles d'opération. Un grand type, avec la tête bandée nous tourne le dos. Ça doit être un médecin parce qu'il est habillé en vert. On va le doubler, quand il se retourne.

- Mince alors! je fais.

C'est Borodygmo.

- T'es en vie? je dis.

L'autre, il comprend pas. C'est parce qu'il me remet pas. Après tout, on a pas été vraiment présentés. Et même si je l'ai assaisonné, il a pas dû regarder derrière lui quand il a crashé sa Merce dans le sapin, vu que s'il est en vie, il a dû être éjecté pronto.

- Qu'est-ce que vous faites ici? il demande.

Blondinette devient rouge car, tout Borodygmo qu'il est, Monsieur est aussi chirurgien de l'hosto, donc un patron. Elle commence à expliquer, mais je dis seulement:

- Police cantonale, vous êtes en état d'arrestation.

Le mec tourne casaque aussi sec. Il disparaît dans une des salles d'op. Le suivre ou pas le suivre? that is not the question. De toute façon, on a un plus gros calibre au cul. Et justement, le voilà qui, qui débouche du fond du couloir? Thoneau! Quand il nous voit, sa bouche fait un drôle de plop. Son regard se rétrécit.

- Je suis pas venu pour vous, il dit. Dommage !... Il envoie son armée de mectons bleu nuit dans chacune des salles.

- Par ici! hurle l'un d'eux. Thoneau, comme Clint Eastwood dans *Pour une poignée de pruneaux*, Dirty Harry, pénètre l'arme au poing par la porte par laquelle Borodygmo nous a faussé compagnie. Quelques secondes après, on entend des échanges d'armes à feu, puis ça fait wouff et y a comme une énorme flamme qui nous saute à la gueule.

- Nom de Dieu !

Thoneau est éjecté, par le souffle, les chasses estourbillées, aveuglées par la déflagration. Le corps médical, mâles et femelles mélangés, sort en hurlant. Avec un sang froid que je lui connaissais pas, Michael prend un extincteur et s'engage dans la pièce en arrosant tout ce qui brûle. Moi je fais de même, tandis que Thoneau, tout couvert de suie, retourne à la poursuite du chirurgien fou en passant par une trappe dans le mur: le fameux circuit septique qu'on voulait emprunter, justement.

Sur la table d'op. reste plus que la carcasse d'un bonhomme qui finit de se consumer, le bide ouvert, totalement nettoyé de ce qu'il pouvait avoir de tripes et autres joyusetés. Il a dû exploser lorsque Thoneau à fait hurler son flingue. "Fallait pas manger de fayots", je dis en passant devant le maccabh, m'adressant à ses mânes, pour le coup... éternelles. C'est que les gaz, c'est du méthane pur, alors, il suffit d'une étincelle...

Dehors, ça castagne un max. On entend des rafales à travers les portes battantes du bloc. Distraitement, je soulève quelques couvertures qui recouvrent des mecs en prémédication dans une espèce d'antichambre. Au deuxième que j'inspecte, je tombe sur Zig. Notre pote Zig !

- Pas possible, je fais. Hé, Chérie! je dis à Blondinette, qui essaie de mettre un peu d'ordre autour d'elle, c'est qui ce paroissien? Viens voir...

Il a plutôt mauvaise mine. Plus gris tu meurs. Et c'est peut-être déjà fait.

Notre copine se penche sur le corps. Elle prend son pouls, lui soulève la paupière pour voir le blanc de son œil. Puis elle se dirige dans les décombres vers un téléphone intérieur.

- Francine, elle dit, faudrait venir vite, j'ai une OD au bloc.

- Dis lui aussi d'appeler l'entretien, je dis en retournant vers la première salle qui fume encore. Petit à petit les mecs, par le bruit alertés, sortent du couvert pour nous voir. C'est sympa. Les autres, des salles d'op., à côté sont furieux. Maintenant que le danger semble écarté, y en a un, son bistouri sanglant à la main qui nous chie une pendule:

- Z'avez pas honte de vous battre dans un hôpital, sales étrangers?...

- Monsieur, Monsieur, fait une voix plutôt angoissée sortant des abysses opératoires. Venez vite, la veine porte nous lâche..."

- C'est insensé, continue le toubib en nous menaçant avec son surin, je me plaindrai à la direction... Je poursuivrai en dommage et intérêts...

- Monsieur, vite !...

- Pompez, bon sang, pompez !... Il fait en continuant de nous insulter. Mettre le bloc dans un état pareil.

Il nous montre le champ de bataille...

- Trop tard! fait une voix derrière lui. Il a passé.

- Qui, demande le carabin ?

- Monsieur Possoz, votre malade.

- Vous voyez! dit le chirurgien. Vous voyez ce que vous avez fait ! Je vais porter plainte contre vous... Z'avez pas fini de m'entendre... Allez! on débarrasse, il fait en retournant à son équipe. À qui le tour ?

- C'est la prothèse de la hanche...

- C'est bon, préparez-la, moi je m'en vais prendre un café et téléphoner à mon avocat.

Les pompiers et les mecs du service technique arrivent enfin. Des aides-soignants commencent à nettoyer. Francine arrive avec sa panoplie du parfait petit réanimateur. Elle s'occupe de notre journaliste. Elle lui fait une méga piquouse. Ça lui fait comme une secousse.

- C'est bonnard... elle fait en riant presque.
- Ça va aller? je demande bêtement.
- C'est sûr !...
- Faut l'mettre en perfu? demande Blondinette.
- Faut le mettre en perfu,.
- Ça veut jouer.
- C'est comme de comme.

Elles arrêtent pas de se congratuler. Puisque tout baigne je commence à penser à nous. Je fais un signe à Mic et comme un seul homme on se retrouve hors du sas du bloc.

- Mets ça, je dis. Michael enfile une blouse verte. Je fais de même. Je nous mets un croquignolet petit chapeau sur le crâne. Toujours pleins à craquer, les hélicos chargent les blessés comme des carcasses de bidoche. Y a une longue queue de chariots qui patientent, comme à un retour de week-end au triangle de Rocquencourt. Au-delà du grillage et de la rue qui court le long du parking, on entend des bruits de fusillade. Y a des voitures de police qui font grappe. Y a même tout ce que le canton a de flics. On peut même voir des mecs de Neuchâtel.

Nous on sait pas très bien quoi faire. Est-ce qu'on se tire, ou est-ce qu'on va voir? Moi, je suis plutôt pour aller voir. C'est mon côté badaud.

J'essaye de comprendre:

- Votre capitaine est là? je demande à un type que je reconnais être de la brigade de Würst.
- Il est parti par là, dit le mec, en pointant dans la direction d'un petit pavillon tout ce qu'il y a de plus suisse et qui est de l'autre côté de la rue.
- Ça ira? je demande à Mic, en lui montrant son bras.
- T'en fais pas pour ça...

'Sont des durs aux stups. J'aurais pas cru.

Würst est planqué derrière un massif de zinnias et de dahlias. C'est du meilleur effet. Il a une dizaine de bonshommes avec lui.

- Une fleur parmi les fleurs, je fais.

- Ils sont barricadés là-dedans, il dit en montrant le pavillon, sans relever ma boutade. Ils ont des gros calibres. Peut-être même un canon de 20.

- Fichtre! je fais entre mes dents. Mais qui c'est ?

- Ben, c'est les membres des Anges de l'Apocalypse, il me rétorque.

- Vous voulez dire, les mecs qui voulaient me buter ?

- Ouais! Et qu'on aussi buté votre bonne amie...

- Gab ? Mon sang ne fait qu'un tour...

- Non, vous savez, la star de cinéma.

Je respire.

- Mais y en a d'autres qui veulent aussi les royer, continue ma saucisse. Regardez !

Effectivement, je vois les petits hommes en bleu de Thoneau qui font des travaux d'approche à travers le jardin potager du pavillon. Ils ont un foutu équipement.

Il faut nous planquer, parce que les mecs à l'intérieur nous balancent des pruneaux gros comme des mandarines. À chaque éclair qui naît de l'intérieur d'une des pièces, ça fait pom-pom-pom-pom... C'est un canon de 20, ou alors je m'appelle plus Frankie.

- Merde! je fais en piquant une tête dans les zinnias. Une rafale passe au-dessus de ma tête. Ils n'arrêteront donc jamais?!

Les dahlias en perdent la tête.

- Vous auriez quand même pu trouver une meilleure planque, je dis à Würost.

- Et où ça? il me demande en me montrant les jolis petits jardinets entourant les maisons propres du quartier résidentiel.

Pas un arbre ! Pas un talus.

- J'ai planqué un bataillon derrière la maison de Ramuz, mais elle est très loin J'attends une voiture blindée. Mais il faut qu'elle vienne de Colombiers... Et avec les embouteillages, le Tour de France... Ah! z'auriez dû rester chez vous. Vous et vos cour...

Il a pas le temps de terminer sa phrase quand une déflagration nous perce les tympans. En même temps, je sens une vague de chaleur nous laminer le dos. Une odeur de cheveux roussis remplit soudainement l'air. À moins que ça ne soit du cochon. Au bout d'un moment, je lève la tête. La chaleur est terrible. Une lumière blanche, aveuglante: la villa n'est plus qu'un brasier. Une grosse boule de feu, genre Bikini-les-Palmiers, monte dans le ciel.

- Non de Dieu! je fais.

- Vingt dieux, corrige Würost.

- My God, fait Michael qu'en rajoute toujours au niveau du snobisme.

Ça crame tellement fort qu'on n'entend plus un cri, plus un mot, sauf le craquement sinistre des poutres qui éclatent sous l'effet de la chaleur et le bruit de tempête que font les flammes en se tordant violemment dans l'azur. Puis c'est une deuxième explosion. Les flammes deviennent plus blanches.

- Un labo clandestin, je dis...

- Ou un dépôt de munitions...

Würost s'est redressé. Il regarde médusé. La chaleur devient plus supportable.

Au loin, on entend le bruit d'un hélico. Sans signe d'immatriculation, noir-bleu, il se pose dans un carré de salades à deux pas de la bicoque qui brûle joyeusement. Thoneau et ses hommes montent dedans.

"Ni vu, ni connu, j'tembrouille..." je me dis à moi-même.

C'est toujours mieux que d'en parler à une gonzesse.

Würost donne des ordres, le capitaine de pompiers aussi, les brancardiers s'agitent dans tous les sens, les ambulances se tamponnent comme des bagnoles à la foire, entre le transport des victimes du Tour de France et ce qui reste peut-être à sauver des occupants de la bicoque qui finit de se consumer. Pour celle-là, y a plus rien à faire.

- C'est plus beau qu'un 1er août, je dis à un suisse qui regarde avec moi les dernières poutres tomber en projetant des gerbes d'étincelles vers le ciel.

Il me regarde avec un drôle d'air. Sacrilège que de comparer les feux allumés dans toutes les communes pour la fête nationale suisse à ce brasier expiatoire.

Michael qui nous a rejoint avec son bras en écharpe soupire:

- Et voilà la maison de Jabel qui brûle définitivement.

C'est pour le coup que je prends un air bovin.

- Tu plaisantes !...

- ... Ben non !... Ses parents faisaient partie des Anges de l'Apocalypse. Tu savais pas ?

- Que Jabel ait été suisse, je rétorque, pourquoi pas ! D'origine kabyle ou débile, qu'est-ce que j'en ai à foutre. Mais qu'elle ait réussi à cacher ça à la meute de paparazzi qui la poursuivait jour et nuit, tu avoueras...

- Elle devait beaucoup à la secte, continue Michael, alors que le sol tremble quand un pan de mur s'écroule devant nous. Elle lui devait tout. Sa carrière, avant tout. C'était, comment dirais-tu?... une pupille des Anges. Ses parents l'avaient confiée dès son plus jeune âge à ces cinglés.

- Comment tu sais tout ça? je demande.

- Il bosse pour la CIA, Gusse me rencarde.

- Ah !

- D'une certaine façon...

- Et la CIA bosse avec les sectes...

- D'une certaine façon...

- Ah!

Maintenant, je comprends mieux pourquoi Michael arrive toujours accompagné d'une compagnie de macchabées.

- Ben mon cochon, je dis en re-reluquant le père Michael. Il se marre.

- Je me demandais si j'allais vraiment appeler les potes à Gusse où si j'allais te laisser rejoindre la Voie Lactée, comme ils disent joliment chez les Anges quand Fleisch t'a envoyé avec les autres cinglés te faire trouer la peau. Après ce que

tu m'as foutu comme trempe pour avoir seulement voulu consoler ta bonne femme que tu négliges comme un vieux bout de savon de Marseille, j'étais tenté...

- C'est quand même sympa de ta part de t'occuper de ma vie privée avec tellement d'attention, je réponds les dents serrées.

Il pousse un peu, le mec.

- Et Laborde ? Qu'est-ce qu'il fricote avec eux?

- Oh, il émarge. Et puis il fait le joint avec les Ruskovs. Il deale un peu de tout. De toute façon, il le voudrait, il pourrait pas se passer d'eux. Les Anges ont des adeptes un peu partout, on dit même qu'il y en a à l'Élysée. Je comprends pas d'ailleurs très bien pourquoi Thoneau a fait sauter leur quartier général d'Yverdon plutôt que de les aider à prendre la fuite. Y a une embrouille quelque part.

- Tu m'étonnes.

- Officiellement, la bicoque appartenait à Borodygmo. Jean Schramm, de son nom d'artiste. Car Monsieur était un vrai artiste du bistouri. Il faisait un peu de tout, mais surtout de la chirurgie esthétique. Jabel lui devait ce nez si adorable qui reniflait si bien quand elle pleurait à l'écran.

“C'était une salope de compétition!”

- Comment ça ?

Michael continue:

- Ben, la secte était plutôt branchée sexe, tu vois. Et ils commençaient tôt. Un biberon pour maman, une pipe pour papa. Le tout à l'avenant. Jusqu'au brevet d'aptitudes... une question de... d'ouvertures... Pour l'avenir. La secte a été créée par Catherine II de Russie. Ça avait commencé bêtement. Elle tatouait ses amants (après s'être elle-même faite tatouer - elle pensait être un démon elle-même: la propre fille de Belzébuth et de sa mère). Les amants c'était: Orlov, Potemkine, Stanislas Poniatowski,... Elle marquait ainsi les membres de la confrérie des défenseurs de la Grande Russie. Puis, comme toute chose, ça a dégénéré par la suite. La confrérie est devenue une espèce de secte. L'initiation s'est raffinée. Elle était devenue franchement

spéciale: on sodomisait l'impétrant pendant qu'on lui tatouait l'ange sur la fesse intérieure gauche. Bicause la peau est plus sensible quand on souffre ou quand on jouit - au choix! et symboliquement aussi, la douleur, la pénétration et l'imprégnation. Enfin!... on dit que ça prend mieux et que l'encre rentre aussi bien dans la peau que dans le sang et donc dans... La douleur qui sanctifie l'esprit. Si tu vois ce que je veux dire...

- Débile !

- Question d'extase !... Un peu maso, tu me diras. En tout cas, c'est pour cela que l'ange est femelle, car Lilith, qui devint la femme de Satan fut chassé du Paradis pour avoir fait l'amour en chevauchant Adam. À l'époque c'était pas orthodoxe. Et pour des russes !... L'orthodoxie, ça compte.

“Bref! la Jabel t'aurait appris des choses, tout expert que tu te crois en galipettes. Seulement, va savoir pourquoi. Elle en avait marre de tout ce cinéma. Et elle l'a dit à Zig, lors d'un dîner en ville. Elle devait être complètement pétée. Zig, qui connaissait rien de tout ça, a cru que c'était le reportage de sa vie. Il avait pas tort, remarque. Il avait demandé à Sacha Ovlakov de le rejoindre à Yverdon pour faire les photos pour l'interviewe. C'est le seul mec qu'avait le droit de la prendre en photo à part l'autre gouine qui vivait quasi avec elle. Pour un scoop, c'était un vache de scoop. Un peu trop, sans doute. Ce connard de Zig - à moins que ce soit Sacha, mais je pense pas, parce que ce mec est une tombe - a dû trop parler.

- Ouais, je fais. Zig allait sans doute avoir un accident thérapeutique en salle d'op. si on n'était pas arrivé à temps. Borodygmo lui avait fait administrer une sacrée dose de prémédication.

- Ah bon? il fait le Michael. Excuse, mais faut que j'aille le voir. Il peut encore me dire des choses...

Et Michael nous plante, Gusse et moi, à regarder les derniers morceaux de la villa s'écrouler dans le brasier.

“Je suis un vrai cave!” je me dis, en repensant à toute cette histoire. J'avais rien pigé, dès le départ. Gaby me dira

que c'est parce que je suis trop occupé à suivre ma queue, plutôt que de faire travailler mon ciboulot. Mais je vois pas comment j'aurais pu le faire fonctionner autrement, même si j'étais né eunuque. Reste que maintenant, je vais regarder les gens autour de moi différemment. Quand je pense au nombre de vachers qu'étaient là, là-haut sur la montagne, à se farcir Mélase et à s'empapaouter pour rejoindre un jour ou l'autre la Voie Lactée, je sidère...

Pour nous c'est terminé. Je prends mon Gusse sous le bras; et Adam qui est venu nous rejoindre pour regarder l'incendie.

- Il était urgent qu'on laisse notre place, dit le cousin en montrant les ambulances se croiser dans le parking en déchargeant toujours plus de cargaisons.

- C'est la garde montante qui remplace la garde descendante.

Les hélicoptères qui arrivent du CHU de Grenoble et de Lausanne font un boucan pas possible. Chacun à son tour atterrit et prend livraison de ses quartiers de bidoche et redécolle. D'autres débarquent; des flics et des soldats. Pour faire un cordon de sécurité autour de la maison qui finit de se consumer.

Comme Michael a l'air de nous avoir oublié, on va sur la nationale et on fait du stop. Une grand-mère toute poutsée sur elle nous charge dans sa Honda Civic. Elle nous crache à la Gare. Ils ont évacué les barrières, vidé le podium et tendu des rubans rouges, blancs et jaunes en plastique pour interdire l'accès au terrain. C'est truffé de flics dont l'uniforme saupoudre le paysage de vert-de-gris. En négociant sec, on arrive à passer à travers Check-Point-Ouin-Ouin pour déposer Gusse à sa roulotte. Sa blonde plantureuse l'attend. Ça a l'air de lui faire plaisir de nous voir. Elle a l'air d'avoir été assez secouée, surtout en trouvant la roulotte dans l'état dans lequel on l'avait laissée.

- Bon, ben les potes, fait Gusse en prenant possession de sa poupée toute gonflée des formes les plus plastiques. À plus tard, hein ! On se téléphone.

- Viens bouffer à la maison demain, je dis. Amène Mademoiselle?...

- ...Simone, elle dit avec un sourire tout à fait adorable.

- Eh bien nous t'attendons avec Simone.

- C'est ça, c'est ça, il fait en poussant la lourde, le regard déjà perdu sur la ligne de flottaison du petit baigneur de sa délicateuse.

Au Buffet de la gare, où on se tape quelques décis en attendant que Mona vienne nous chercher, Adam me raconte son séjour.

- La bouffe d'hosto suisse, c'est aussi dégueulasse qu'en France. En plus, y a pas de vin.

- Mais en France non plus?

- À Bordeaux si !

- Bordeaux, je m'excuse... c'est pas la France.

- Comment ? Une ville qui a donné Montaigne et Montesquieu et son nectar à nul autre pareil !...

- Elle est mortelle ta ville. Si belle soit-elle. Et ton hosto, ça doit être un nid de cafards depuis le temps qu'il existe. Doit y avoir des maladies qui se planquent sous les plumards pour te sauter dessus dès que tu fais pas attention. Et puis tu fais chier avec ton Bordeaux. T'es comme une cloche qui peut pas se passer de son fromage.

Je sais pas ce qui me prend, mais j'ai les boules. Rien à voir avec Adam qu'est toujours aussi adorable. Je dois avoir mes ragnagnas, ou quelque chose. Faut dire que cette histoire me met mal à l'aise. J'ai été mené par le bout du nez du début jusqu'à la fin. Même si pour Gab, mon nez ressemble étrangement à ma bite. (Quand même! faut pas pousser, j'ai rien fait d'extraordinaire. Un câlin ou deux...) Bref! y a quelque chose qui me turlupine.

Mona arrive. Elle est essoufflée. Elle a dû laisser sa chiotte à une borne de là rapport aux contrôles de flics. J'avais complètement oublié. Du coup, elle est pas jouasse non plus. Et c'est dans une ambiance plutôt grave qu'on retourne au bercail.

Les faubourgs d'Yverdon ressemblent à la Tchétchènie. Ils ont fait descendre des Rochats tout un contingent d'appelés avec leurs half-tracks et des camions qui ravagent le paysage. Des mecs de la caserne de Colombier continuent aussi d'arriver. Bonjour les embouteillages. Ça nous prend peut-être deux plombes pour faire les 14 kilomètres qui nous séparent de Concise. La IIIe Guerre Mondiale quoi ! L'Exode...

Mona et Adam craquent pas un mot de tout le parcours. Lui me fait la gueule après tout ce que j'ai dit sur sa ville natale. Elle, elle roule au radar Dorin. Le vin de la région. Elle tente bien de dire quelques petites phrases. Mais c'est chewing-gum et bouillie de Blédine. Les mots lui collent au dentier.

Elle me crache devant la grille de la maison. Je veux voir Gaby. Et tout de suite! Je veux voir comment elle va. Si elle m'aime encore. Lol est assise dehors, devant la fenêtre de la cuisine. Elle fourbit quelques restes de l'argenterie familiale dans la cuisine avec Madame Stchauser. Elle se lève toute heureuse de me voir. Je grimpe quatre à quatre les escaliers qui mènent à elle, sur le porche. Mais au moment où je me baisse pour filer un bec à ma bonne vieille tante, la cloche qui pend au-dessus de la porte et qui sert à appeler la marmaille pour les repas fait un bruit fêlé, genre: "Putain, je rends l'âme !" Au même moment, un éclat de j'sais pas quoi va se loger sous l'œil de Lol. Son beau visage de pomme d'automne commence à saigner. Je me précipite sur elle et je la pousse à l'intérieur de la bicoque. Juste à temps! un deuxième coup de feu emporte un morceau de porte.

Le coup est venu de derrière le laurier cerise qui surplombe le mur de la propriété. Je vois une ombre qui se faufile derrière les feuilles. Elle se carapate derrière les tilleuls.

J'ai pas d'arme sur moi. Ni dans la maison d'ailleurs. J'ai tout paumé. Je vais dans la cuisine et cherche quelque chose qui pourrait m'être utile. Je tombe sur un hachoir à bidoche. C'est pas le dernier cri, même que c'est un peu rouillé depuis que c'est le boucher qui débite les côtelettes pour nous, mais c'est toujours une arme.

- Bouge pas ! Je fais à Lol qui se tamponne son visage plein de sang avec le bord de son tablier. Toi et Madame Stchauser vous allez verrouiller les fenêtre de la maison. Faites gaffe de pas vous faire descendre. Et surtout! appelez la police, ou quelqu'un. Tiens! je dis, en écrivant le numéro de Gusse sur une feuille du canard local qui traîne sur la table. Appelle-le. Insiste, même s'il met du temps à répondre. (Tant pis pour Simone !)

Je file par la porte.

Ce qu'y a de bien chez les lézards, c'est qu'ils trouvent toujours une faille dans mur. J'aimerais bien être un lézard, juste maintenant et disparaître dans un trou. Et puis, ils vont vite, les lézards! Et justement, j'aurais plutôt besoin de me magner le train. J'ai l'impression de me traîner le long de la façade de la maison comme une limace que guetterait une corneille. Je suis à découvert et en plus, je fais un potin du diable sur le gravier chaque fois que je quitte les plates-bandes de la môme Christine pour épargner les bégonias, les impatiences et les bleuets. Ce serait bat aussi de pouvoir marcher le long du mur, comme font les lézards et se cacher dans la vigne vierge comme le dernier des Mohicans.

Y a un bouquet de noisetiers qui fait l'angle avec le chemin qui court derrière la maison. Il est entouré d'une haie de buis taillée à hauteur d'homme. Ça remue vachement là-dedans.

- J't'ai vu! je crie en sortant la tête de derrière le mur d'angle.

Je la baisse juste à temps: un autre coup de feu me manque de peu. Je reçois des éclats de crêpi plein la gueule.

Il tire juste le salaud. C'est ça qu'il y a de terrible avec le service militaire suisse. Tous les ans les mâles font des manœuvres et des exercices de tir jusqu'à 50 berges. Alors forcément, le moindre connard sait faire un carton. Mon Pouchkine que les dames aiment tant, se retire dans ses appartements en entraînant mes deux noix de pékan avec lui. Ça me remonte dans le trou d'balle, tellement je les ai serrées. J'ai l'air de quoi avec mon équarrisseur ménager à la main.

Pourquoi? je sais pas, mais le type quitte les noisetiers pour filer derrière la maison. Je lui cours après. D'ici à ce qu'il tenterait de rentrer à l'intérieur. J'arrive à découvert, toutes voiles dehors, quand je tombe sur lui, bien planté sur ses chasses, dans la position du parfait petit franc-tireur de merde qu'il est. Il m'attend exactement là où je suis, la mire de son mousqueton bien calée sur la cible que fait ma tête. Je vois jusqu'au petit trou noir vicieux du fusil qui me fixe comme un œil de vipère.

- Pouce! je fais en sautant sur le côté.

Le coup part et me manque. Le type réarme aussi sec et m'aligne de nouveau. Cette fois, c'est fini. Il vise le bide. Moi qui me croyais immortel ! Ça me fait tout drôle de me sentir si humain. Connement je ferme les yeux. ("Maman!" je dis dans ma tête, en serrant les dents.) J'entends deux coups de feu. Puis rien du tout. J'me dis que je suis mort. C'est pas terrible, je pense. Je suis soulagé d'avoir rien senti. J'ouvre les yeux pour voir à quoi ressemble le paradis. Mais c'est mon mec que je vois toujours devant moi. On est toujours dans le jardin. Il tient son genou ensanglanté. Ses pognes dégoulinent du jus de son résiné, aussi rouge que les groseilles de la même Christine devant lesquelles il est couché. Plus loin, derrière lui, je vois Henry qui arrive en courant, son mousqueton de service dans une pogne.

- T'as rien? il me demande, affolé.

- Si tu continues à tirer aussi bien, je réponds, je vais finir par croire au bon Dieu.

Je m'approche du bonhomme qui se traîne maintenant dans le massif de rhubarbe que cultive Charmille, en tentant de s'échapper. Prit comme un rat, il me regarde avec haine.

- C'est qui? je demande.

- Béchu. Le fils du chef de la fanfare municipale. Qu'est-ce qui t'as pris Bastide? demande mon cousin de pasteur. Pourquoi t'as fait ça.

Bastide Béchu. Avec un nom comme ça, je comprends qu'on ait la haine !

- Je le déteste.

- Qui ?

- Lui !

Il me désigne du doigt.

- Et pourquoi ?

- Il a fait souffrir Mademoiselle Gabrielle....

N'importe quoi! Faut dire qu'il a tout pour plaire ! Il est maigre comme une polio, franc comme un strabisme, mon assassin. Avec des dents propres à épouvanter un orthodonte en troisième année de fac. Il a des cheveux qui sont plantés comme du fol avoine sur une espèce de calebasse toute cabossée et, pour terminer le tout, je ne me tromperais pas beaucoup si je disais que son sternum est incurvé. D'ici à ce qu'on lui trouve une scoliose pour faire la paire avec une cyphose, y a pas loin... Bref ! L'amant idéal pour ma Gaby d'amour ! Y a des gens qui accumulent les qualités, c'est injuste.

- Alors, je lui dis, l'autre soir, à Yverdon, c'était toi ?

- Oui ! Y m répond. Si seulement ma moto elle avait marché, je vous aurais bien rattrapé.

- Faut le comprendre, dit l'Henry. Il n'a pas une vie très drôle.

- Ce que je comprends, c'est qu'il me poursuit pour me loger du 7,65 dans le siffard depuis quelques jours...

- Fallait pas toucher à l'Antoinette! il dit.

- Ah ! Parce que tu l'aimes aussi ?

- Non, mais c'est mal fait ce que vous avez fait avec elle. Mademoiselle Gabrielle a pleuré tous les soirs.

- Parce que tu la matais tous les soirs ?

Il dit rien.

Et puis je me souviens d'une ancienne cabane qu'on avait faite avec Denis, dans le tilleul, pas loin du jet d'eau et de la chambre du même nom où pieute ma Gab d'amour. Comme il est au-dessus du mur d'enceinte, c'est simple d'y accéder de la route du village.

- Alors comme ça, mon salaud, tu la mate tous les soirs du haut du tilleul. Et tu te branles sans doute en même temps. Hein ? Allez, avoue...

- Jacques!... me fait l'Henry.

- Pauvre mec !

L'autre il chiale tout ce qu'il peut.

Lol, Madame Stchauser, Charmille, toute la maisonnée, même Gaby - qui a meilleure mine - viennent nous rejoindre.

- Le capitaine Würst m'a dit qu'il arrivait tout de suite, me dit Lol qui regarde avec étonnement Béchu.

"C'est lui qui nous a tiré dessus, elle fait. Mais... il a mal! il faut appeler une ambulance."

- Je m'en charge, dit Charmille que la vue du sang indispose.

Henry ramasse le mousqueton de service de Béchu et le désarme, tandis que Madame Stchauser va chercher de quoi faire les premiers soins.

Ça m'a donné soif. Je vais dans le cellier pour y prendre une bouteille de dégrissant et quelques verres qui traînent toujours par là, pour le cas où.

- Tiens, je fais à Béchu, en lui tendant un verre, après avoir servi Henry et Gaby. Sans rancune.

Il chiale encore plus.

- Fallait pas... lui dit Gab à qui j'explique l'affaire.

Elle lui caresse la tête toute cabossée.

- À quoi ça sert de tuer les gens? elle lui dit. Est-ce que je le fais, moi ?

Bastide chiale de plus belle tandis que Mona, suivie par Adam et Gusse qui a finalement dételé sa belle Simone

arrivent tous ensemble comme au final d'une opérette de quatre sous.

Le SAMU vaudois arrive sur ces entrefesses accompagné de ma saucisse cantonale. Je vais l'appeler Herta, si ça continue, le Würst.

- Décidément, je fais. On se quitte plus.

Mais s'il est venu, c'est aussi pour l'autre affaire. Béchu l'intéresse que mollement. Oh! il le coffrera sûrement ! Mais il veut qu'on aille dans mon tipi, Gusse, lui et moi, signer le calumet de la paix. L'intervention de Thoneau l'a plutôt secoué. Des fois qu'on en serait aussi, du Château! Il veut surtout pas avoir d'ennuis. Il veut négocier une paix des braves.

Moi, je vois pas de braves autour de moi. Et si je m'regarde dans la glace, je vois que le fils à sa maman. Mais si ça lui fait plaisir. On ira même chasser le bison ensemble du côté du lac de Jouy, si ça lui dit. Paraît qu'il y en a.

On boit l'eau de feu et on fait la paix. On essuie tout et on recommence pas.

- Et Fleisch? je demande.

- On a dit qu'on oubliait tout, il me dit.

- Ah! ah, je fais en me poilant, votre générosité est pas si désintéressée que ça !...

Je me sens un peu fatigué quand même par toutes ces embrouilles. On va croûter à l'Union et quelques heures plus tard, je retourne à la maison.

Gab est là, toute seule dehors devant la porte.

- Tu m'attendais? je demande.

- ...

- Tu sais... je commence en la prenant par le bras.

- Chut !

Elle me prend la main. Moi, je me colle à elle. Elle sourit. Pouchkine qui vole toujours au secours de la victoire sort de ses retranchements. J'enlace ma belle et lui roule une pelle.

Ça fait tout drôle, tout chaud à l'intérieur. Ça fait tout doux aussi. Je la retrouve comme aux premiers jours, avec le goût inimitable de ses lèvres.

Elle m'entraîne dans sa chambre toute sombre. Elle retire lentement ses vêtements et s'allonge sur le lit.

- Il faudra que tu sois patient, elle me dit. J'ai mal. Encore. Mais regarde.

Elle ouvre ses jambes et, dans la pénombre, je peux voir dans son nécessaire à bonhomme, quelque chose briller. C'est l'anneau d'or que ces tordus de ruskovs, arméniens ou ouzbeks de mes deux lui ont enfilé au-dessus de sa divine porte, comme dans le nez d'une gargouille...

- Je l'ai gardé, elle dit doucement. On pourra essayer. Ce sera drôle, non ?

Je m'allonge à côté d'elle sur le plume et la serre dans mes bras. J'aime quand elle rit. J'aime son odeur. Je la recouvre avec un drap pour qu'elle attrape pas froid. Je ferme les yeux, immobile.

- Si tu voulais une alliance tant que ça, fallait demander, je dis.

The Happy End

Achevé d'imprimé octobre 2001
par Dupli-Print, Paris
Dépôt légal: octobre 2001